N° 265 — Tome LXXIV

1er Juillet 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD,
JACQUES BRIEU, R. DE BURY, PAUL CASTIAUX, CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER,
JACQUES DAURELLE, ALEXANDRA DAVID, HENRY-D. DAVRAY,
JULES DE GAULTIER, JEAN GOUNOUILHOU, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, P.-G. LA CHESNAIS,
TRISTAN LECLÈRE, PAUL LOUIS, AUGUSTE MARGUILLIER,
H. MESSET, MARCEL MONTANDON, JEHANNE D'ORLIAC, J. PÉRÈS,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, G. DE REYNOLD.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

—

N° 265 — 1er Juillet 1908

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.


VIENT DE PARAITRE
1 franc 50
LE PREMIER FASCICULE
LE LIVRE DES
MILLE NUITS ET UNE NUIT
Traduction littérale et complète du Docteur J. C. MARDRUS
ÉDITION ILLUSTRÉE EN COULEURS
Facsimilés des miniatures et des encadrements qui ornent les manuscrits originaux
PERSANS & HINDOUS
Il paraît un fascicule le 5 et le 20
de chaque mois
Eugène FASQUELLE
éditeur
PARIS
Le prospectus
détaillé
est envoyé
franco sur demande

BIBLIOTHÈQUE

DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Derniers volumes publiés :

EICHTHAL (E. d'), de l'Institut. **La Liberté individuelle du travail et menaces du législateur.** 1 vol. in-16.. 2

LIESSE, professeur au Conservatoire des arts et métiers. **La statistique, ses di cultés, ses procédés.** 1 vol. in-18.. 2

MARGUERY (E.). **Le droit de propriété et le régime démocratique.** 1 in-18.. 2

MERLIN (Roger), bibliothécaire archiviste du Musée social. **Le contrat de trav les salaires, la participation aux bénéfices.** 1 vol. in-18............ 2

MILHAUD (Mlle Caroline). **L'ouvrière en France, sa condition présen réformes nécessaires.** 1 vol. in-18. 1907.. 2

MILHAUD (E.), professeur d'Économie politique à l'Université de Genève. **L'Im sition de la rente.** *Les intérêts du crédit public. Les engagements de l'É L'égalité devant l'impôt.* 1 vol. in-16.. 3

MOLINARI (G. de), Rédacteur en Chef du *Journal des Economistes.* Économie l'histoire. **Théorie de l'Évolution.** 1 vol. in-16.. 3

BASTIAT (Frédéric). **Œuvres complètes,** précédées d'une *Notice* sur sa vie et écrits. 7 vol. in-18.. 24

I. *Correspondance. — Premiers écrits.* 3e édition, 3.50 ; — II. Le *Libre-Echan* 3e édition, 3.50 ; — III. *Cobden et la Ligue.* 4e édition, 3.50 ; — IV et V. *Sophis économiques. — Petits pamphlets.* 6e édit., 2 vol., 7 fr. ; — VI. *Harmonies éc miques.* 9e édition, 3.50 ; — VII. *Essais. — Ebauches. — Correspondance.* 3

Les tomes IV et V ne se vendent que réunis.

CIESZKOWSKI (A.). **Du crédit et de la circulation.** 3e éd. in-18........ 3

COURCELLE-SENEUIL (J.-G.). **Traité théorique et pratique d'économie p tique.** 3e édit., 2 vol. in-18.. 7

— **La Société moderne.** 1 vol. in-18.. 5

FAUCHER (L.), de l'Institut. **Mélanges d'économie politique et de financ** 2 forts volumes in-18.. 3

FREEMAN (E.-A). **Le développement de la constitution anglaise,** depuis temps les plus reculés jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18.. 3

GROTIUS. **Le droit de la guerre et de la paix.** 3 vol. in-18........... 7

LAVERGNE (L. de), de l'Institut. **Économie rurale de la France depuis 17** 4e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-18.. 3

— **L'agriculture et la population.** 2e édition. 1 vol. in-18........... 3

MOLINARI (G. de), correspondant de l'Institut, rédacteur en chef du *Journal des E nomistes.* **Questions économiques à l'ordre du jour.** 1 vol. in-18 3

— **Les problèmes du XXe siècle.** 1 vol. in-18.. 3

SAY (J.-B.). **Catéchisme d'économie politique.** 1 vol. in-18........... 1

STUART MILL (J.). **La liberté.** Traduction et *Introduction,* par M. Dupont-Whi 3e édition, revue. 1 vol. in-18.. 2

— **Le gouvernement représentatif.** Traduction et *Introduction,* par M. Dupo White. 3e édition. 1 vol. in-18.. 4

11x7J

LE MYSTICISME DE LA VOLONTÉ CHEZ H. DE BALZAC

—

Parlons un peu de Balzac, cela fait du bien, comme disait V. Hugo en parlant de Napoléon. (GÉRARD DE NERVAL, d'après SP. DE LOVENJOUL.)

Pour les hommes comme pour les époques, il se produit un certain renouveau d'intérêt, lorsque, d'après les limites normales de la vie humaine, le moment est venu de la disparition prochaine des derniers témoins de l'époque et des contemporains de l'homme. Il y aurait là une raison de la faveur qui s'attache à l'heure actuelle à tout ce qui concerne l'œuvre et la personne de Balzac, si le prestige d'un tel maître n'était indépendant des courants passagers de la mode. Tout au moins le moment présent nous paraît-il particulièrement propice pour explorer le contenu philosophique de son œuvre, dans le but d'y démêler des influenees, des concordances, des anticipations ayant leur intérêt au point de vue de l'histoire des idées. N'insistons pas pour l'instant sur ce fait que l'auteur des *Etudes philosophiques* semble avoir ouvert la voie aux « métapsychiques » et aux « crypto-psychologies » qui se donnent aujourd'hui pour objet l'étude du « subliminal ». Se plaçant à un point de vue plus général, Taine a justement reconnu dans le grand romancier l'assimilateur puissant de tout ce qui constitue la vie d'une époque, les professions et leurs langages, les milieux divers, les rouages sociaux, et aussi les sciences et les philosophies. Balzac est encore le naturaliste social qui procède

deux intéressés par les sciences naturelles auxquelles ils empruntent souvent l'un et l'autre les mêmes comparaisons. Cette phrase : « L'amour a son instinct, il sait trouver le chemin des cœurs comme le plus faible insecte marche à sa fleur, avec une irrésistible volonté qui ne s'épouvante de rien », ne semble-t-elle pas avoir été écrite par l'auteur de la « Metaphysik der Geschlechtsliebe », par le philosophe qui retrouve la volonté non seulement dans l'instinct, mais dans le délicat travail d'organisation des cristaux, dans la tendance du fer à s'unir à l'aimant et dans les actions électives des éléments chimiques? Un même exemple, « le moucheron dans l'ambre », sert au philosophe pour exprimer l'idée que le temps ne peut altérer ce qui est soustrait à toute influence des agents physiques, et au romancier pour rendre une idée analogue sur les effets de la solitude. Et ce vouloir-vivre de l'homme, qui s'effraie du néant qui doit suivre son existence, suggère à Balzac, comme plus tard à Schopenhauer, cette réflexion « que nous nous occupons très peu du prétendu néant qui nous a précédés (1) ».

Cette digression était nécessaire pour justifier le rapprochement indiqué entre le penseur pour qui toute volonté est force et toute force volonté, et l'écrivain dont l'œuvre synthétise toutes les manifestations de la force volontaire, instinct, caractère, maîtrise géniale, magnétisme humain, mysticité.

Tout être (c'est là, selon Balzac, le fond essentiel de la volonté) veut agir en quelque façon, vaincre le temps ou l'espace, s'étendre soit par la domination, soit par l'action du cœur, soit même par la persécution. Toute passion ou sentiment est une volonté dans son principe, et une action. La nature des intérêts en jeu et même la puissance de l'intelligence sont ici chose à peu près indifférente. « Une pensée mesquine mais fixe », une patience d'insecte, aura le triomphe aisé sur « la mobilité des grandes pensées ». Il est naturel que la défaite d'une volonté s'armant pour un grand dessein soit plus fréquente que celle d'une volonté tenace, mais bornée. Et de même que Balzac nous peint l'homme sous la domination des choses, son œuvre nous donnera aussi parfois le spectacle d'une personnalité supérieure paralysée par les rets inextricables tendus autour d'elle par « des volontés de Pygmées ». Il

(1) *Louis Lambert*.

transporte dans l'observation des choses humaines le point de vue du naturaliste, et ainsi, chez quelques-uns des types qu'il a créés, la volonté, par son inintelligence même et son caractère de spécialité, réalise une sorte de profondeur incomprise qui l'assimile à un instinct très sûr. Mais l'instinct, en dépit de cette impassibilité (1) qu'il revêt chez l'animal, est-il autre chose que la volonté dont « le triomphe, a pu dire Balzac, est toute la vie des êtres bornés (2) » ? Et c'est encore par analogie avec les effets de l'instinct que l'écrivain nous rendra sensible, à propos du père Grandet, l'intime union du caractère et de l'allure extérieure dans « cette profonde et muette sagesse de ses plus légers mouvements », dans « cette économie de mouvements » où se lisent la perspicacité infaillible et l'avarice.

Chez tels personnages comme le père Grandet, le caractère se développe immuablement dans un milieu donné, et la volonté n'est autre chose que ce caractère même tirant ses moyens de réussite de son adaptation à ce milieu. Chez tel autre, tout à l'opposé, le caractère est tout ; ainsi du juge Popinet : « Il est juge comme la mort est la mort (3). » Mais chez d'autres types de *la Comédie Humaine*, le développement de la conduite n'est pas aussi rigoureusement déterminé par le point de départ. Nous avons ici la volonté humaine avec ses incertitudes, et les faits à venir avec toute leur contingence. Qui l'emportera dans son dessein d'épouser la pieuse et riche « Mlle Cormon », de « l'ex-fournisseur Dubousquier », ou de l'encore séduisant « Chevalier de Valois », personnifications de deux époques et de deux sociétés ? La volonté « drue » et fruste du premier, tirant sa force de la violence même de ses appétits ambitieux, cette volonté qui semblait « impuissante comme une insurrection », étant servie par les circonstances, aura raison de la diplomatie si avisée du connaisseur de l'âme féminine, de l'ancien homme de cour, diplomatie trop finement calculatrice pour n'être pas déroutée par les imprévisibles délibérations d'une fille bornée et entièrement ignorante (4). Ainsi

(1) Voir dans *Adieu* une peinture de la vie des sentiments succédant brusquement à l'inconscience, « à l'impassibilité de l'oiseau sifflant son air ». « La volonté humaine vint avec ses torrents électriques et vivifia ce corps d'où elle avait été si longtemps absente. »
(2) *La Vieille fille.*
(3) *L'Interdiction.*
(4) *La Vieille fille.*

se perdent des miracles d'intrigue dans un cercle ingrat, l'homme d'Ancien régime conservant toutefois dans sa défaite, et jeté hors de sa sphère, sa supériorité de beau joueur qui a mené son jeu dans les règles. Ailleurs c'est la volonté, « la force qui régit la conduite extérieure », qui manquera pour mettre en valeur les plus hauts dons de l'intelligence paralysés par « le fatal pouvoir d'une omnipotente analyse ». C'est le cas de « Claude Vignon (1) ». Et ailleurs encore, c'est la volonté et peut-être le génie tout ensemble, ou simplement l'ardente aspiration d'un être jeune voulant vivre sa vie qui sont étouffés par l'étroitesse d'un milieu irrespirable, par l'infortune qui est cependant en d'autres cas « la sage-femme du génie (2) ».

Mais voici maintenant des personnages dont la qualité maîtresse est bien la volonté avec toute la portée que ce mot prend sous la plume du moraliste : hommes d'action du modèle napoléonien, hommes d'Etat ayant appris à l'école des passions le maniement des grands intérêts, génies de la science et de l'art dont la volonté et le sens moral ont été trempés par ces mêmes privations de la jeunesse qui acheminent l'arriviste à l'absence des scrupules.

L'homme d'Etat ou le mondain de la grande espèce, tel de Marsay, déploie aussi une génialité particulière, esthétiquement soucieuse de propreté morale, mais se donnant carrière *par delà le Bien et le Mal*. Différent du savant, de l'artiste sincère, et en général de l'homme qu'un sentiment exclusif ou un intérêt idéal ennoblit et sanctifie, il met en pratique *la Morale des Maîtres;* force dirigeante de la société en compagnie de quelques pairs, il entend être rétribué par elle en jouissances et en pouvoir. Enfin, dans une sphère supérieure, ce n'est plus au mobile de l'ambition personnelle se confondant accidentellement avec celui de l'intérêt public que nous avons affaire. Avec « ce grand roi », moins méconnu aujourd'hui par nos historiens récents, que sut être Catherine de Médicis dans des circonstances ingrates, c'est maintenant la volonté trompée par les déboires, armée de ruse par la nécessité, qui, en luttant pour soi, lutte pour les destinées séculaires d'un peuple, c'est « l'intelligence qui plane sur une nation », et qui « ne peut éviter un malheur, celui de ne plus trouver de pairs

(1) *Béatrix.*
(2) *La Messe de l'Athée.*

pour être jugée, quand elle succombe sous le poids des événements (1) ».

Chez de Marsay, lequel n'a pas au même degré le caractère d'un être d'exception, la formation de la volonté pour cette stratégie politique et mondaine où « le jeu de toutes les passions complique celui de la politique », est la réussite d'une culture du moi due à l'hérédité, à l'éducation et à l'habitude prise de la maîtrise de soi et de l'absolu sentiment de sa supériorité. L'expérience des passions, instructive pour un esprit lucide, a réalisé en lui le dédoublement du sentiment et de la froide pensée qui délibère (l'être intérieur), et qui pourra dès lors se jouer dans l'action et ne se point livrer dans l'expansion des plaisirs. Tel Napoléon « riant et bon à minuit entre des femmes, et le matin maniant l'Europe comme une jeune fille qui s'amuserait à fouetter l'eau de son bain (2) ». Par une pensée de derrière la tête (le propre de l'intelligence étant de profiter de tout), les puérilités du snobisme, les rites frivoles du dandy et du fat sont utilisés par de Marsay, non moins que l'inaccessibilité à la crainte pour s'affermir dans son attitude de domination (3). Il est le type de la volonté se jouant avec aisance parmi de grands intérêts et de l'homme supérieur à toute situation. Autour de ce caractère, Balzac fait se condenser en maximes tout un art du vouloir et du pouvoir. Bien d'autres personnages encore dans son œuvre servent d'illustration à ces maximes, mais ce sont des réalisations incomplètes ou anormales d'un type dont de Marsay représente l'exemplaire rare et achevé. Tel aura dans l'esprit la diplomatie de l'ancienne cour aiguisée par le commerce des femmes, mais sans l'opportunité de l'homme qui juge son époque et l'accepte telle qu'elle est. Un autre est mené par les circonstances et mu par le désir de parvenir, mais, flétri par cette misère des débuts qui n'est salutaire qu'aux âmes foncièrement probes, sera tout ambition sans être vraiment un caractère ; sa volonté ne sera que l'instrument tendu parfois à se briser d'une fortune incertaine, et non pas l'exercice aisé d'une force chez l'être né pour commander.

Avec le dédoublement caractéristique chez l'homme d'action

(1) *Sur Catherine de Médicis.*
(2) *Autre Etude de Femme.*
(3) *Le Contrat de mariage, la Fille aux yeux d'or.*

auquel nous faisions allusion, et qui fait apparaître ce que Balzac appelle « l'être intérieur », nous touchons au domaine des effets extra-naturels de la volonté. Nous sommes au seuil de cette région supérieure des « causes » (1), où voisinent le génie, la sublimité morale et le surnaturel divin. Au-dessus de la volonté de puissance, de la volonté-instrument, apparaît cette volonté que l'on pourrait appeler créatrice ou géniale. Formée au sein des épreuves ou bien ayant le caractère d'un pouvoir inné, échu en don, « subi » (2) par celui qui l'exerce, elle est une force endiguée que parfois l'intensité soutenue d'un sentiment ou les obstacles d'une destinée médiocre ont fait s'accumuler en attendant qu'elle pût se répandre. Etant caractérisée par une sorte de surabondance, elle ne se manifeste pas uniquement sous forme d'actes prémédités et concertés, mais elle s'extériorisera sous la forme d'un fluide (3), elle se fera jour par ces inspirations irraisonnées, dans lesquelles un moi subconscient semble être d'intelligence avec les choses et le destin : « Napoléon s'en allant instinctivement de sa place avant qu'un boulet n'y arrive (4). » La volonté ici redevient instinct, l'instinct considéré sous son côté divin, dans la sphère de Causes. Ce même caractère de force accumulée qui se détendra dans l'inspiration créatrice est l'apanage du génie dans les sciences et les arts. Mais la génialité appartient aussi au sentiment. Balzac a maintes fois matérialisé en termes admirables ce que l'on pourrait appeler le génie- instinct de l'amour maternel, et sa prescience, « hallucinations inquiètes des mères chez qui, quoique rompues, les attaches nerveuses ou morales par lesquelles l'enfant tient à elle vibrent encore ». « Je te porte encore dans mon sein », fait-il dire à l'une d'elles, « et la moindre de tes pensées y retentit comme autrefois le plus léger de tes mouvements (5) ». Et c'est aux sublimités de l'instinct maternel que Balzac apparentera les abnégations d'un amour ignoré ou sans espoir qui jette toutes les facultés

(1) *La Fausse Maîtresse.*
(2) *La Femme de Trente ans.*
(3) A propos de la mère de Louis Lambert, qui devait mourir jeune, « après avoir jeté ses facultés dans l'amour maternel », Balzac mentionne cette particularité d'une chevelure d'où jaillissent des étincelles comme « se rencontrant chez des femmes auxquelles une certaine fatalité de destinée laisse des sentiments méconnus à exhaler ou une surabondance de forces à perdre ».
(4) *Louis Lambert.*
(5) *La Vieille Fille.*

de l'être dans un seul objet, véritable culte de l'amour pour l'amour et plus semblable que tout autre sentiment à l'amour divin. L'esprit « abandonne ici l'effet pour la cause », les joies et le bonheur selon la nature pour « un orgueil de père ou de Dieu (1) ». C'est bien la volonté sous sa forme créatrice, en même temps que cette sorte de génie auquel peut atteindre le sentiment.

Ce sera donc la vie divine qui marque pour Balzac l'étape ultime du développement de la volonté. Un rapprochement s'impose à l'esprit entre l'ensemble de cette conception et certaines idées sans doute très en faveur au début du XIXe siècle qui trouvent leur expression dans la philosophie de Maine de Biran et particulièrement dans sa théorie des trois vies. (Balzac, d'ailleurs, ne semble pas avoir connu Maine de Biran, alors qu'il nomme Fichte, dont le traducteur Barchou de Penhoën paraît avoir été son condisciple au collège de Vendôme.) La vie instinctive, ou des sens, la vie personnelle et volontaire, la vie divine nous représentent précisément les trois phases suivant lesquelles se déroule ce que Balzac, qui ne croyait pas « au progrès indéfini des sociétés », appelle « le progrès de l'homme sur lui-même (2) ». Entre le monde des sens et le monde spirituel la vie personnelle et volontaire constitue seulement un passage, un moment abstrait. C'est l'état d'indétermination, l'équilibre instable entre les deux sphères d'attraction extrêmes, l'une de ces deux attractions finissant nécessairement par l'emporter.

Balzac ne serait pas, comme on l'a dit, l'un des personnages de sa Comédie humaine et le plus caractéristique, s'il ne réunissait en lui et n'avait développé tour à tour au cours de sa vie plusieurs des types de volonté auxquels il a donné l'existence dans son œuvre. Et d'abord, comme base, nous trouvons en lui cette vitalité optimiste exubérante et joyeuse « s'épanouissant en une richesse de conceptions » et de projets « qui pousse sans cesse un jet sous un autre (3). » D'autre part nul n'a eu plus que lui le sentiment en quelque sorte obsédant que le temps est l'étoffe de la volonté (4). C'est là en

(1) *La Fausse Maîtresse.*
(2) Avant-propos de l'édition Houssiaux, 1842.
(3) Mme L. Carraud d'ap. Pérémé. (*Autour de Balzac*, par Sp. de Lovenjoul).
(4) *La Peau de chagrin.*

quelque sorte le sphinx moderne qu'il faut vaincre si on ne veut pas être dévoré par lui. Travailleur forcené, Balzac nous donne cette impression que l'élan irrésistible de sa volonté lui vient d'être resserrée dans la durée. Là où une autre volonté succomberait, sa force de production s'intensifie et s'accélère de la multiplicité même des tâches et des engagements contractés. L'étonnement de l'un de ses plus acharnés ennemis, peut-il écrire dans un mouvement d'orgueil justifié, c'est « qu'il semble avoir le secret de fabriquer du temps (1) ». Mais son caractère intime et ses aspirations se reflètent dans une conception plus subjective et en quelque sorte lyrique de la volonté. Elle ressort de sa correspondance, elle lui inspire tels de ses ouvrages (*Albert Savarus*, *la Fausse Maîtresse*), où la volonté nous est représentée comme mue par un intérêt idéal, comme puisant sa force dans un désir à réalisation lointaine, ou dans un sentiment dont l'objet est inaccessible. L'histoire d'Albert Savarus est la stylisation de son histoire personnelle depuis le moment où il engage un commerce épistolaire ininterrompu avec celle qui devient le principe de ses efforts vers la gloire et la fortune et dont il fait, à distance, l'objet idéal de ses désirs de bonheur et de ses ambitions. Bienfaisante « étoile » tant qu'elle fut lointaine, mirage de bonheur vérifiant la comparaison qui lui vient si naturellement à l'esprit « du coureur tombant mourant au but (2) », et vérifiant aussi ce lieu commun philosophique d'après lequel ce que l'on s'est assigné comme but dernier de la vie en devient souvent le terme.

Quelle part de mirage volontaire et nécessaire, peut-on se demander, y eut-il dans cet objectif que des obstacles de diverse nature rendaient de réalisation lointaine, mais dans lequel la volonté de l'écrivain travaillant à conquérir par un labeur acharné son maréchalat littéraire trouvait un point d'appui avec cette promesse de bonheur même indéfiniment différé dont tout homme a besoin pour subsister? Puissant analyste de la volonté, Balzac parle quelque part « de ces esprits fortement trempés qui, s'étant construit une retraite, tel Richelieu à Brouage, et se dessinant une fin grandiose, s'en font un point d'appui qui les aide à triompher (3) ». Lui, en vrai lyrique, après avoir été l'homme de l'activité exubérante

(1-2) *Lettres à l'Etrangère.*
(3) *Le Contrat de Mariage.*

et joyeuse, dans l'épuisement d'un effort sans répit, puise sa force dans le rêve, dans l'anticipation de l'avenir. C'est la dangereuse tension d'un désir idéal qui soutient et suscite son élan. Ce n'est point là « cette aspiration et respiration qui est la loi de la vie des sentiments ». A vivre ainsi dans l'avenir, pour l'avenir, rivé à sa table de travail, cet athlète n'use-t-il pas irrémédiablement sa force ? « Cette vie qui va sans cesse vers vous », écrit-il à « son étoile », « se consume en efforts sans revenir à moi plus riche ». Et dans *Albert Savarus*, c'est une plainte qui lui est bien personnelle qu'il exprime dans ces mots : « Le désir n'aurait-il en nous qu'une certaine dose de force et peut-il périr sous une trop grande effusion de sa substance ? » Bientôt l'homme à la volonté invincible connaîtra ces arrêts courts et subits de la machine surmenée qui annoncent la fin : « Même le café ne me fait rien », écrit-il en ces durs moments, « il ne fait pas surgir l'homme intérieur qui reste dans sa prison de chair et d'os (1). »

Ce désir excitateur de la volonté, désir ayant un objet lointain, peut être choisi tel par un inconscient parti-pris et avec les obstacles de diverse nature qu'interpose le temps et l'espace, nous ramène à ce qui est bien le point le plus personnel dans la conception que Balzac se forme de la volonté : elle est assimilée à une force dont la puissance lui vient d'être refoulée sur elle-même, par les circonstances contraires, par la contrainte exercée sur soi, par le culte d'un idéal. Sevrée de l'action sous sa forme ordinaire et spatiale, elle a un rayonnement tout à la fois génial et physique : sublimité (2) ou grâce de l'expression des traits, puissance attractive du regard, communication élective faisant se ressentir à distance de ce qui atteint un être aimé, anticipation prophétique de l'avenir. Ces manifestations ont surtout pour siège des êtres purs, activités intactes non ravagées par les passions, êtres supérieurs à leur destinée, travailleurs ardents et austères, vieillard à l'âme sereine projetant encore au delà de la mort l'effort d'une volonté tutélaire (le docteur Minoret, dans *Ursule Mirouët*). Et l'homme de pensée ne se maintient-il pas dans le monde des créations idéales par toute la force de ses désirs différés qui

(1) *Lettres à l'Etrangère.*
(2) « Une bonté qui semblait émaner de sa tête par ondes nuageuses. » *Seraphita.*

l'isolent de ces agitations banales de la vie auxquelles l'homme ordinaire se livre tout entier.

Le magnétisme de la volonté est une des idées sur lesquelles Balzac revient le plus fréquemment et qui lui tiennent le plus à cœur. « Des faits lui ont prouvé, écrit-il à Mme Hanska, « qu'il possède un grand pouvoir magnétique, et que, soit par une somnambule, soit par lui-même, il peut guérir les personnes qui lui sont chères. » Il consulte « un sorcier ». Il projette d'avoir une somnambule à lui (1). Comme tous les cultes, celui de la volonté a ses superstitions, ses rites d'utilité non évidente, mais peut-être réelle. Pour Balzac en tout cas, toute manifestation supérieure de nos facultés est inséparable d'effets physiques extra-naturels. C'est l'essentiel de sa doctrine sur la volonté telle qu'elle ressort de son *Louis Lambert*, cette histoire d'un penseur qui aurait été le frère d'âme de l'écrivain et qui a peut-être été dans la personnalité de Balzac, je ne dirai pas le poète, mais le mystique mort jeune à qui l'homme survit. *Louis Lambert*, intuitive description du mal qui de nos jours frappa en plein essor le philosophe Nietzsche, et d'une destinée murée dans une non-pensée qui est peut-être l'au-delà redoutable de la pensée (2). A côté de *Louis Lambert*, métapsychologie et physique de la volonté, l'ensemble des « Etudes Philosophiques » ouvre la voie à la psychologie expérimentale de nos jours et aux études scientifiques plus récentes sur le phénomène religieux, par l'analyse de faits situés sur les confins de l'inspiration, de la folie et de l'extase. C'est ici une pathologie de la volonté considérée dans ses manifestations idéales et dans ses aspirations au sublime du sentiment ou de l'art : âmes brisées par des émotions trop intenses pour la nature humaine, artistes que la poursuite d'une perfection inaccessible isole dans leur chimère (3), victimes de la fatalité acculées à un devoir inexorable qui les contraint d'étouffer en soi tout sentiment humain, passions que leur perfection extrême, idéale, leur richesse même rendent impuissantes à se traduire.

(1) *Lettres à l'Etrangère.*

(2) « Ses études, son genre de vie avaient porté ses forces et ses facultés à un degré de puissance au delà duquel la plus légère surexcitation devait faire céder la nature. L'amour les aura donc brisées ou élevées à une nouvelle expression que peut-être calomnions-nous sans la connaître. »

(3) « L'œuvre et l'exécution tuées par la trop grande abondance d'âme. » (A propos du *Chef-d'œuvre Inconnu*) (*Louis Lambert*).

C'est toujours de la volonté qu'il s'agit, de la volonté qui, par sa tension démesurée, exclusive, manque le but, ou le dépasse et s'illusionne. Mais il arrive encore que cette volonté, par sa force de projection, s'affranchisse des conditions et des bornes imposées par les lois connues de l'univers matériel et réalise l'extraordinaire.

Indépendamment de son tempérament personnel, deux groupes d'influences ont déterminé ce que l'on pourrait appeler la métapsychologie de Balzac. Et d'abord une philosophie dont l'ambition se borne « à expliquer comment Platon est Platon (1) » n'est pas du tout son fait. Il la remplacerait volontiers dans l'éducation par « une anthropologie » ou même, semblant s'inspirer d'Auguste Comte, par « cette sorte de lien que peut donner aux connaissances l'étude des mathématiques transcendantes (2). » En dehors des idées puisées dans l'histoire naturelle sur la relation de l'être humain ou animal au milieu, il y a un engouement tout particulier, chez Balzac, pour les physiologistes et médecins Cabanis, Bichat, et les aliénistes. Notons, à ce propos, qu'au point de vue de cette triple influence, Taine, qui si souvent se complut, d'après sa correspondance, à se retirer « et se reposer en Balzac », reproduit comme critique, historien, psychologue, le mouvement de pensée du romancier reliant les faits moraux et sociaux aux sciences naturelles et physiologiques, de même qu'il revivra à peu d'années de distance le goût prononcé de Balzac pour Stendhal « par lui inventé ». Le livre de « l'Intelligence » n'est-il pas virtuellement contenu dans cette phrase (3) qui est bien du romancier : « Une méditation profonde, une belle extase sont peut-être une catalepsie en herbe » ?

L'autre influence est celle du Galvanisme et des doctrines du magnétisme animal « aux miracles desquels, écrit-il, je me suis familiarisé depuis 1820 (4). » Il y faut joindre celle des mystiques, Swedenborg, Saint-Martin, ressentie par beaucoup de ses contemporains et notamment par le philosophe Maine de Biran, dont il y a lieu de rappeler l'application qu'il fait de l'Evangile de saint Jean et de l'idée du Verbe à la théorie de

(1) *Louis Lambert.*
(2) *L'Interdiction.*
(3-4) Avant-propos de l'édition Houssiaux, 1842.

2

la réalité du Moi. Selon les dires de Balzac, Mesmer et aussi Lavater, Gall, « tous ceux qui depuis cinquante ans ont travaillé la pensée comme les opticiens ont travaillé la lumière, deux choses quasi semblables, concluent et pour les mystiques, ces disciples de l'Apôtre saint Jean, et pour tous les grands penseurs qui ont établi le monde spirituel, cette sphère où se révèlent les rapports entre l'homme et Dieu (1) ». Et en se remémorant ce titre d'un ouvrage contemporain, *l'Expérience religieuse,* ne se prend-on pas à penser que les mystiques aussi « ont travaillé la pensée » suivant la forte expression balzacienne, et que le mysticisme est une expérimentation psychologique dont les historiens et analystes actuels du fait religieux colligent et classent les résultats, le rôle des artistes, de Balzac, plus récemment de Huysmans, ayant été de faire naître ou d'entretenir l'intérêt autour de ces problèmes ?

Sur ces sommets de la vie spirituelle, la volonté se confond avec la pensée qui en est la forme supérieure, exerçant son action à distance par l'intermédiaire des organes ordinaires, mais aussi sans leur intermédiaire. S'amassant sur elle-même « par le mouvement contractile de l'Etre intérieur (2), » elle pourrait se rendre présents les choses éloignées, les faits futurs, « laisser l'espace derrière soi ». Quelles précieuses analogies, vivant à une époque plus rapprochée de nous, Balzac n'eût-il pas puisées dans les merveilles tangibles des Ondes Hertziennes ! Physiologiquement, il méconnaît aussi peu la dépendance de la pensée à l'égard des appareils corporels qu'un Cabanis ou un Bichat auquel il emprunte l'idée de l'homme double, des deux centres (3) se suppléant respectivement selon que prédomine l'automatisme des impulsions instinctives ou les hallucinations de l'extase. Mais cette pensée qui a ses attaches avec le corps, a aussi la réalité d'un fluide, d'une émanation subtile. De ce point de vue hyperphysique l'homme est « un appareil agissant sur la nature à la façon des grands courants qui absorbent les petits » ; l'ascendant des personnalités fortes, les grands mouvements collectifs, « des fleuves de volonté qui réunissent et entraînent tout (4) » ! La lumière (5) et aussi le son, la parole, « le verbe si étroitement

(1, 3) *Louis Lambert.*
(2) *La Messe de l'Athée.*
(4) « La pensée qui tient à la lumière s'exprime par la parole qui tient au son. » *Louis Lambert.*

parent de l'esprit » (ici reparaît l'influence « des disciples de l'apôtre saint Jean »), peuvent aider à concevoir la nature de cette action de la pensée. Quand il la conçoit comme une émanation et un fluide, Balzac l'assimile de préférence à la lumière et à l'électricité, génialement rapprochées ainsi que dans nos cosmogonies les plus récentes. Et, de fait, platonicien en cela, n'estime-t-il pas que ce sont là problèmes de même ordre et que le « mouvement est une grande âme dont l'alliance avec la matière est aussi difficile à expliquer que le pouvoir de la pensée (1) »?

Balzac matérialise donc et pour ainsi dire sensualise la volonté et la pensée. Y a-t-il là seulement un effet de l'imagination métaphorique? Il y a plus que cela. Quand il s'agit du monde matériel, la science, pour l'expliquer, le dématérialise. Elle réduit les phénomènes et les mouvements à des expressions numériques. L'atome se résout en corpuscules, les corpuscules et la lumière cathodique représentent eux-mêmes un premier degré de condensation d'une substance éthérée. Mais quand il s'agit du monde moral, le mouvement inverse ne s'impose-t-il pas? Idée dans son principe, la volonté se veut réelle, prenant place parmi les choses réelles; c'est là la signification de l'effort. La vérité de la science, c'est réduire les faits en idée; la vérité de l'action, c'est que l'idée devienne un fait, soit un fait. C'est en considérant les choses de ce biais que Balzac admet ou plutôt veut que la volonté dans son principe soit déjà une réalité au sens physique du mot.

Comprenons que les conditions de la critique et celles de l'action sont dissemblables. L'action est une synthèse; un homme d'une volonté puissante sent sa volonté. Comme l'aliéné interprète en idées délirantes les troubles de sa cénesthésie, il interprète, lui, le sentiment qu'il a de son vouloir, et cette interprétation, aussi véridique qu'une analyse, s'accompagne d'une croyance se traduisant par un accroissement de force. Disons-nous que, dans cette théosophie, qui va de la métaphysique à la chiromancie, une volonté grisée d'elle-même, se suggèstionnant elle-même, trouva sa formule et son cordial. La culture de la volonté est un culte qui a son surnaturel et ses mythologies, comme le sentiment a ses concetti et

(1) *Louis Lambert.*

ses exagérations, comme l'inspiration a ses pratiques bizarres servant à la provoquer et à la maintenir.

Par un côté cependant, ne l'oublions pas, et non des moins importants, l'idée de cette volonté-pensée, aussi rapide que la pensée et le désir, s'appuie sur l'expérience qu'un écrivain tel que Balzac pouvait avoir de ce qui fait l'essentiel du don poétique. Pour la concevoir psychologiquement, ne la calque-t-il pas tout simplement sur cette instantanéité de la pensée se rendant présente par l'opération de l'imagination les choses lointaines, absentes, passées, ou même possibles? Cette faculté d'évocation passionnée atteint évidemment sa plus haute puissance chez le véritable artiste « pour qui rien se prescrit (1) ». Intensifions un tel don, merveilleux et cependant naturel, élargissons l'anticipation imaginative jusqu'à la précision du futur : ne conçoit-on pas dès lors comme réalisable l'omniprésence en quelque sorte divine d'une pensée qui explore le passé, l'avenir, le lointain, qui agit où le corps n'est pas, et qui ne connaît pas dans son action les bornes de l'espace et du temps ? Mais cette même conception n'est pas sans retenir aussi et sans restaurer quelque chose de cet animisme primitif qui remplace l'action toute idéale de la pensée abstraite par le va-et-vient « d'un être intérieur (2) » impondérable, spontanément libéré des liens du corps dans le sommeil, la catalepsie, l'extase. Mythologie de poète, dira-t-on. Peut-être, en effet. Et l'artiste n'a-t-il pas précisément pour mission de rendre le surnaturel naturel ? Mais encore, sont-ce bien les symboles, des poètes qui ont tort? Ne serait-ce pas au contraire que le fonctionnement de la pensée discursive (fonctionnement qui a quelque chose de mécanique), s'exerçant aux dépens de l'intuition, a oblitéré peu à peu le contenu de ces symboles? L'accoutumance nous a rendu insensible tout le merveilleux psychologique inclus dans des faits tels que la mémoire, l'idéation, « cette faculté de tout abstraire, de contraindre la nature à se renfermer dans le Verbe, ce qui a conduit les théosophes indiens à expliquer la création par un Verbe auquel ils ont donné la puissance inverse ». Regardons au fond des concepts qui forment les postulats de notre intelligence. Des notions telles que la dualité de l'être intérieur,

(1) *Lettres à l'Etrangère.*

(2) « Le somnambulisme d'un être intérieur qui se déplaçait. » (*Ursule Mirouët.*)

l'existence d'un monde des Idées (1), ont commencé par avoir un sens littéral, matériel, opaque en quelque sorte. Le travail de la réflexion philosophique, joint à l'accoutumance a eu pour effet de les rendre plausibles en les atténuant, à en faire des métaphores de plus en plus effacées. Des réalités concrètes, objet d'intuition, sont devenues diaphanes, transparentes à la façon des produits subjectifs de notre esprit, des principes et idées, lesquels cessent d'être objets de connaissance pour devenir instruments de notre vision intellectuelle. Le rôle du poète n'est-il pas précisément de rendre l'étonnement et le mystère à des notions usées autant que polies par la critique? Travail de Pénélope, dira-t-on, consistant dès lors pour l'art à défaire ce que la science a édifié. Ce serait mal comprendre ce qui est la tâche propre de l'un et de l'autre. La critique et la science (les phases successives de l'étude du phénomène religieux l'ont bien montré) ne procèdent-elles pas toujours, pour commencer, par des simplifications trop rigoureuses et grossières, revenant ensuite sur leurs pas, et cela à plusieurs fois, pour reprendre et réduire plus complètement le résidu qui avait échappé à une précédente explication trop simpliste. Le rôle de l'art est d'en appeler de conclusions provisoires à une reconstitution du concret de plus en plus compréhensive, de maintenir le sentiment du mystère des choses, et, pour tout dire, en rendant le surnaturel naturel, d'élargir vers le possible notre notion de ce qui est naturel. Là même où il semble rétrograde, il se manifeste au contraire anticipateur, il ouvre des perspectives d'avenir.

De telles perspectives et anticipations abondent dans Balzac. Par elles bien plus directement que par l'influence effectivement exercée, sa puissante volonté se projette dans le futur. Nous avons en lui le spectacle d'un tempérament et d'une

(1) Dans *Ursule Mirouët,* l'abbé Chaperon dit à Ursule : « Si les idées sont une création propre à l'homme, si elles subsistent en vivant d'une vie qui leur soit propre, elles doivent avoir des formes insaisissables à nos sens extérieurs, mais perceptibles à nos sens intérieurs quand ils sont dans certaines conditions. Ainsi les idees de votre parrain peuvent vous envelopper ; peut-être les avez-vous revêtues de son apparence. Puis si Mirouët a commis ces actions, elles se résolvent en idées. Or si les idées se meuvent dans le monde spirituel, votre esprit a pu les apercevoir en y pénétrant. Ces phénomènes ne sont pas plus étranges que ceux de la mémoire, et ceux de la mémoire sont aussi surprenants et inexplicables que ceux des parfums des plantes qui sont peut-être les idées de la plante. »

Autre passage d'*Ursule Mirouët :* « Par un jeu suave et rêveur, son âme parlait à l'âme du jeune homme et l'enveloppait comme d'un nuage par des idées presque visibles. »

volonté enchaînés par un génie exigeant à l'absorbante profession littéraire. L'action réelle dans l'espace lui est refusée par le fait des nécessités d'une tâche toujours renaissante et des multiples engagements et projets dont il remplit et complique sa vie. Aussi avec quelle fougue cette volonté prisonnière du temps, raidie sous le fardeau d'un monde de création idéales, se détend dans le rêve, le rêve qui n'est plus le rêve écrit, rêve de bonheur, de puissance, où même simplement rêve de voyage! « Après cette vie solitaire, si vous saviez, » écrit-il à l'Étrangère, « comme j'aspire à m'emparer de la nature par une large course rapide à travers l'Europe, comme mon âme a soif de l'immense, de la nature vue en masse, non pas en détails, jugée dans ses grands cadres, tantôt humide de pluie, tantôt riche de soleil, en franchissant les espaces, et voyant des pays au lieu de voir des villages. » Et dans ces quelques lignes c'est toute la poésie du voyage et de la vitesse, telle que ses contemporains ne la pouvaient encore pressentir, le surnaturel d'une succession de tableaux rapide comme le désir. Mais ce n'est pas une méditation sur les progrès futurs des inventions mécaniques qui fait jaillir cette intuition de l'âme de l'écrivain. Balzac n'est pas Fourier. La source de cette inspiration est plus profonde. Dans cette Europe vue par grandes masses, se retrouve l'idée « d'une nature subtilisée par l'espace » poétiquement exprimée par l'auteur de *Séraphita* d'une nature dont les aspects divers sont autant de pensées de Dieu, et ce point de vue du « pur esprit », « dont le regard foudroie lois, mœurs, sentiments, sciences, en les réduisant aux proportions que ces choses contractent quand on se pose en dehors du globe ». C'est toujours la même volonté dévorante que son élan déchaîne, ou bien fait se répandre, en pensée seulement, à travers le vaste monde, ou jette sur les hauteurs du surnaturel divin. A un certain degré d'idéalité, le rêve, le désir, se sublimise en mysticité. Une fois de plus nous constatons à quel point *les Etudes Philosophiques* forment bien le réduit central de l'œuvre et de la pensée balzacienne, et à quel point cette métapsychologie qui y est incluse fait corps avec la personnalité de l'écrivain, surgissant naturellement de son expérience propre de la puissance volontaire, et pénètre l'œuvre dans son entier.

J. PÉRÈS.

CHARLES CROS

Je suis un homme mort depuis bien des années.
Mes os sont recouverts par les roses fanées.
(CHARLES CROS.)

Charles Cros naquit au temps de Théodore de Banville, alors que les dernières fées survivantes se penchaient encore sur le berceau de quelques enfants privilégiés et par leurs fantaisies charmantes et cruelles troublaient le cours régulier des heures. L'une d'elles accorda tous les dons de l'imagination au poète futur; mais comme sa puissance déclinait déjà, elle ne put les rendre utiles et efficaces : et Charles Cros passa sa vie à chanter les plus belles chansons, à combiner les plus lyriques extravagances, à inventer le phonographe, la photographie en couleurs, la télégraphie interplanétaire, sans que ses contemporains consentissent à reconnaître en lui l'un des authentiques hommes de génie du dix-neuvième siècle finissant; il avait cependant conscience de ce qu'il valait; il l'a dit dans une sorte de testament sommaire par où commence le recueil posthume édité par son fils et les strophes de cette *Inscription*, comparées aux poèmes didactiques de Sully-Prudhomme, montrent qu'il n'est pas impossible de concevoir et d'exécuter des vers touchant les choses de la Science à condition simplement d'être d'abord un poète, pour qui même les abstractions mathématiques se présenteraient sous des rapports sensibles :

J'ai voulu que les tons, la grâce,
Tout ce que reflète une glace,
L'ivresse d'un soir d'opéra,
Les soirs de rubis, l'ombre verte
Se fixent sur la plaque inerte.
Je l'ai voulu, cela sera.

Comme les traits dans les camées
J'ai voulu que les voix aimées
Soient un bien qu'on garde à jamais
Et puissent répéter le rêve
Musical de l'heure trop brève.
Le temps veut fuir, je le soumets.

Et les hommes, sans ironie,
Diront que j'avais du génie
Et, dans les siècles apaisés,
Les femmes diront que mes lèvres
Malgré les luttes et les fièvres
Savaient les suprêmes baisers.

Dans une trop brève préface, M. Emile Gautier a rappelé les titres de Charles Cros à prendre place parmi les savants de premier ordre; on aimerait que l'un d'entre eux, M. Henri Poincaré ou M. Paul Painlevé, à qui fut départie dans l'ordre des sciences exactes la divination créatrice et qui possèdent un goût très vif et très sûr des belles-lettres, restituât en son honneur et rang l'auteur méconnu et presque oublié de tant de découvertes extraordinaires. Toute cette part de la vie intellectuelle de Charles Cros ne peut être entièrement comprise et appréciée que par ses pairs. Mais le poète demeure, à qui en vérité rien ne fut étranger des pensées et des passions humaines : la fée originelle lui avait dispensé sans compter les plus magnifiques et les plus vains trésors.

On a dit, et certains de ses poèmes n'y contredisent pas, que pour se délasser des âpres soucis quotidiens et exciter ou endormir, selon le moment, son imagination indocile, le poète ne suivit pas à la lettre le dernier commandement de son ironique décalogue moral :

Tout cela vaut bien mieux que d'aller au café.

Sous prétexte qu'il fut outre mesure indulgent à la dangereuse absinthe, d'aucuns en profitèrent pour faire le silence autour de celui qu'ils estimèrent meilleur de muer en un irrémédiable bohême sans autre importance et voulurent tenir pour de simples amusettes *le Hareng Saur*, *l'Obsession*, *le Brave Homme*, chefs-d'œuvre de farce exacte, monotone et tragique comme une pantomime anglaise. Bohême non pas, mais prince d'une fabuleuse Thulé : nul n'habita de plus somptueux palais et n'y mena plus large train de seigneur féodal qui n'eût pas été une brute et aurait joui avec intelligence de la chair des femmes et de la couleur puissante des venaisons et des fruits s'écroulant sur les tables :

Des parfums, des fleurs, des schalls, des colliers
Dans un château vaste.

Des amants heureux sur tous les paliers,
Gens de haute caste.
(*Croquis d'Hospitalité.*)

C'est dans un tel décor qu'il se chanta à lui-même les *Chansons perpétuelles ;* car il n'est pas de vraie joie sans arrière-goût de mélancolie; aucun chant populaire n'est gai; et non seulement des rondes directement inspirées de la poésie populaire, mais d'admirables lieder comme *Nocturne* et *l'Archet*, où furent inventées, d'un coup, des légendes ingénieuses et subtiles, semblables à celles qu'élaborent lentement l'âme collective des peuples, attestent que Charles Cros avait hérité d'aèdes lointains et se souvenait d'existences antérieures. Le motif le plus fréquent est la plainte de l'amoureuse délaissée et qui conserve intact l'amour dont elle souffrit et mourut :

Bois frissonnant, ciel étoilé,
Mon bien-aimé s'en est allé
Emportant mon cœur désolé !

La figure d'un Don Juan cruel qui se rit des pleurs versés répond à la douleur résignée des amantes ; entrevue déjà dans *le Coffret de Santal*, elle apparaît plus nette et plus impitoyable dans *le Collier de griffes :*

Le rossignol se plaint dans la ramure noire.
Je t'ai donné mon cœur et mon âme et ma gloire.

En distiques éperdus, la vierge d'hier dit son père mort et sa mère morte et des paroles inquiétantes font allusion à quelque crime commun : qu'importe ?

J'ai pris des diamants autant qu'on voit d'étoiles.
Partons. Suis le bon vent, qui va gonfler nos voiles.
Viens, qu'est-ce qui retient ta parole et tes pas ?

LUI

Mademoiselle, mais... Je ne vous aime pas.

Tant de siècles ont passé depuis les loyales oaristys siciliennes où les séducteurs ne mentaient point et où les femmes se donnaient sans remords sous l'ombre grise des oliviers ! Si elles ne mouraient point si jeunes, les dolentes Ophélies seraient capables plus tard de toutes les trahisons ; l'une d'elles sans doute, dans une brève et capricieuse frénésie, put inspirer ces douze syllabes de chaude volupté :

Les frissons de Vénus perlaient ta peau nacrée.

Mais aussitôt, pour que la minute de joie ne devienne pas un amer souvenir, l'idée de la mort se présente à l'esprit anxieux :

L'odeur de tes cheveux, la blancheur de tes dents,
Tes souples soubresauts et tes soupirs grondants,
Tes baisers inquiets de lionne joueuse
M'ont à la fois donné la peur et le désir
De voir finir, après l'éblouissant plaisir,
Par l'éternelle mort la nuit tumultueuse.

Quand le prince de Thulé redevient un homme, il est soumis aux dures lois de la vie : la trahison tantôt le décourage et tantôt l'exaspère ; dans la dernière des trois ballades à sa maîtresse, il célèbre à son tour la monotone obsession de l'absence qui lui enlève toute force et toute énergie.

O ma maîtresse absolument aimée.

Ailleurs de la colère éclate et avec elle naît la hantise du meurtre et du suicide :

Enlace-moi bien de tes bras !
Que nul ne fasse ta statue !
Plus près, charmante ! Tu mourras,
Car je te tue — et je me tue.

Déjà autrefois, près du fleuve encaissé entre les quais, la même image s'était offerte :

Des escaliers
Mènent aux profondeurs glauques du suicide.

Maintenant, dans des heures de détresse noire, quand les imbéciles sont plus odieux que jamais, voici venir la fureur et le désir des représailles :

Donc, gens bien assis,
Exempts de soucis,
Méfiez-vous du poète
Qui peut, ayant faim,
Vous mettre, à la fin,
Quelques balles dans la tête.

Ce sont, dans *le Collier de Griffes* surtout, de terribles explosions d'amère rancœur. D'autres fois, l'ironie parodique suffit et la souffrance se leurre par des forces lyriques ; les dixains, dans la manière des petits poèmes bourgeois et ouvriers de François Coppée, raillent les gens autant que le genre

et on ne sait où finit l'intention plaisante et la surprise du geste caricatural, et le dessin alors est plus vrai que nature. Non pas cependant que Charles Cros ait jugé au fond les aspects contemporains des choses et des hommes essentiellement pires que ceux des époques passées. Il lui advint, ainsi qu'à d'autres, de s'évader vers les âges mythologiques :

J'ai longtemps écouté tes doux chuchotements,
Muse ou démon des jours actuels. Mais tu mens !
Vents, nymphes, avec vos longues chevelures ;
Chantez, rossignols morts jadis dans les ramures,
Parfums d'avant, parfums des là-bas : mon ennui
Veut s'oublier en vous, des odeurs d'aujourd'hui.

Au marché et à l'agora, les mêmes personnages s'agitent qui se démènent encore sous nos yeux et les marchandes de légumes inspiraient Aristophane, les marchandes à leurs comptoirs, voire les philosophes et les orateurs ne diffèrent pas si fort de ceux que nous rencontrons aujourd'hui; et parmi eux, la nostalgie de Paris saisit vite le poète qui s'en était volontairement exilé :

... Paris vaut bien Athènes.

Là, dans la fièvre et la lutte, malgré les abandons et les défaites, il a su se créer de tranquilles oasis et être maître, sinon de son destin, du moins de la Beauté conquise :

Le pouvoir magique à mes mains
Se dérobe encor. Aux jasmins
Les chardons ont mêlé leurs haines.
Je n'en pleure pas ; car le Beau
Que je rêve avant le tombeau,
M'aura fait des heures sereines.

Pendant ces heures sereines, il conçut dans la plénitude de la conscience poétique ces deux vastes poèmes qui se correspondent symétriquement dans les deux recueils : *le Fleuve* et *la Vision du grand canal royal des deux mers*, amples, lumineux et purs comme les vastes fresques de Puvis de Chavannes; les formes coutumières du pays de France y apparaissent transfigurées et véridiques dans un noble décor. Le grand canal qui joindrait la Méditerranée à l'Atlantique, il ne le rêve pas, il le voit creusé :

La brise chaude, humide avec ses odeurs vagues
Souffle de la mer bleue où moutonnent les vagues.

Avec elle, les richesses du monde affluent :

Toulouse triomphale héberge l'univers
Sous des palais de brique et des peupliers verts,
Et la flûte soupire et la harpe résonne
Sur les bords du canal de Bordeaux à Narbonne.

Mais la ligne bleue ainsi tracée, sur la terre française pacifiée et glorieuse, à travers l'espace annoncera aux Martiens que

..... chez nous, le Verbe s'est fait homme.

Ils sauront que

. . . . . « sur terre aussi règne l'esprit ».

. . . .
Et la France où le mal ancien dut s'apaiser
Reçoit le planétaire et fraternel baiser.
Aussi la France fut, sur terre, la première
Qui répondit par la lumière à la lumière.

Sur le rythme impérieux et simple, la belle vision s'ordonne, commandée par les nombres éternels qui président aux révolutions des mondes : le mathématicien, l'astronome s'unissent au poète et font participer son imagination aux lois de la grande harmonie universelle et plus haut que l'antique latin qui prévoyait l'âge où il n'y aurait plus sur la terre d'ultime Thulé, Charles Cros, prince de l'île fabuleuse et voyant des vraies réalités, s'évade au delà de la planète, vers les étoiles fraternelles.

PIERRE QUILLARD.

POÈMES

MÉTEMPSYCOSE

Oh! cette nuit dans mes jadis immaculés!
Le golfe de l'azur peuplé d'astres tremblants
Resplendissait. Et nous allions contre la mer.

Les oliviers, comme des dieux, penchaient vers nous
Le geste fraternel de leurs souplesses fières ;
Et les doigts précieux des feuilles caressaient
L'ombre bleue et la myrrhe fraîche du silence
Où l'été pur d'un clair de lune se mirait.

Unis et nus, baignés de nuit olympienne,
Au repos parfumé des bois qu'illuminaient
Les sillages, saphirs vivants, des lucioles,
Nous écoutions d'adolescentes fiançailles
Chanter parmi nos cœurs de baisers constellés.

Je te retrouve enfin après ces trois mille ans;
Je veux crier de joie farouche, viens, je veux
T'avoir, ressuscitée de mon cœur d'égipan,
Et je veux que de mes caresses la première
Soit belle sur ta chair éblouie de Sirène
Comme un soleil levant sur la mer bienheureuse!

PRIÈRE

Si la jeune et tremblante idylle aux pieds de roses
Baisant le cristal nu des eaux dans leurs caresses
Sourit dans la clarté de ta jeune âme, écoute :

« Tu viendras tout à l'heure, à la lune montante,
Près du ruisseau grouillant de l'éveil des grenouilles,
Et je viendrai, moi, ton ami, et te prendrai
Sur mon cœur fier encor d'avoir bu le soleil.

Tes mains penchées comme des lis dans le silence
Prendront mes mains rouges du vin des mûres fraîches ;
Tu resteras ainsi sous mes cils attentifs,
Car tes yeux sont plus doux que l'aube des lilas.

Longtemps, religieux de la divine nuit,
Nous entendrons la source vive des extases
Pleuvoir en gouttes d'or sur nos chairs immobiles.

...Plus tard, illuminé d'un amour éternel,
Mes bras pressant ta taille ainsi qu'une ceinture,
Eveillant d'un baiser le rire de tes dents,
Je plierai ton désir peureux sous mon étreinte
Comme un jeune tronc d'arbre où fleurit clair la sève ! »

RENCONTRE

A la façon d'un adieu.

Amie, je vous ai vue, encore calme et belle
Comme dans l'Autrefois jeune de notre idylle ;
Et mon regard n'a pas pleuré de vous revoir,
Mon regard qui jadis sur le vôtre planait.

Penché sur le tombeau de ce qui fut nous-mêmes,
Je veux, en cet instant fleuri de souvenirs,
Respirer le parfum subtil de notre amour,
Comme on presse un mouchoir sur qui l'encens défunt
Passa ses mains de rêve aux gestes lents et souples :

Donc, un soir plein d'été rythmé par la mer tiède,
Sous le frissonnement des astres familiers,
Nous sûmes nous charmer de mutuels silences.

Vous regardiez la mer avec les yeux d'un rêve
Qui se souvient encor du jour — et du soleil
Nageant dans la caresse immense des flots purs.

Et moi je respirais l'ombre de vos cheveux,
Contemplant dans vos yeux divins et fraternels
Monter, jeune baiser d'eau bleue, le clair de lune.

Comme deux vierges enlacées au bord des sources,
Nos âmes se miraient au seuil clair des extases.

Nos mains étaient ainsi que deux bouches unies...

Puis nous revînmes vers la ville aux feux multiples.
— Tout à coup, oubliant votre sérénité,
Comme on laisse un manteau pour être nu et simple,
Vous fîtes resplendir l'aurore d'un sourire
Dont s'éblouit la nuit profonde du silence...

Et maintenant vous n'êtes plus pour moi l'Amie...

N'importe : je conserve en mon âme cette heure
Comme un adolescent baiser de l'Autrefois.
Vous passez. — Et pourtant, grâce à vous, je retrouve,
Parfum vieilli, mais doux encor, et précieux,
Le calme souvenir des divines jeunesses.

PAUL CASTIAUX.

LA POLITIQUE DES CLASSES MOYENNES

Rarement phase d'histoire fut mieux caractérisée que celle que nous vivons au regard des rapports sociaux ; rarement fut mieux marqué le conflit des classes en présence ou plus simplifiée l'opposition des possédants et des non-possédants. Pour retrouver un antagonisme aussi précis, il faudrait se reporter à la guerre des riches et des pauvres dans les Républiques Helléniques finissantes, à cette époque troublée où chaque cité de l'Attique et de la Béotie était déchirée par de quotidiennes batailles de rues. A coup sûr, ceux qui ne s'attachent qu'à la surface des choses, et qui ne pénètrent point jusqu'aux réalités, constateront le maintien de l'ordre matériel, la rareté des échauffourées sanglantes, l'affaiblissement des mœurs de violence : ils se réjouiront en appréciant la puissance de l'Etat qui refoule les sentiments de haine et paralyse leur expression, et en dénombrant les forces coercitives ou corruptrices innombrables, dont il dispose pour réprimer ou diviser les ennemis du statut social. Mais ce statut social n'est ni accepté ni consolidé. Les mêmes passions couvent dans les masses, et si elles ne s'exhalent pas dans d'inoffensives et bruyantes séditions de places publiques, si elles sont contenues par une discipline étroite et volontairement consentie, elles peuvent fort bien s'épancher un jour dans un formidable mouvement, dont nul ne saurait fixer l'échéance. La grève générale apparaît aujourd'hui non seulement comme une arme de révolution, mais comme la révolution même aux yeux du prolétariat. C'est à la préparer qu'il travaille posément, méthodiquement dans ses syndicats, en France et ailleurs. Il n'a point renoncé — bien au contraire — à conquérir le pouvoir à son tour, à en chasser ceux qui le détiennent, pour refaire une structure nouvelle. Il élabore sa bataille contre la classe moyenne qui s'est approprié tous les rouages de l'Etat, et qui d'un bout à l'autre de l'Europe, avec quelques variantes, se dresse en omnipotente maîtresse.

Le Tiers Etat, dont Augustin Thierry nous retraçait jadis la lente et pénible ascension, et auquel Sieyès attribuait des

appétits souverains, n'est plus qu'une formule vide de sens. Il n'est plus qu'une expression historique, et dont on peut même se demander si elle a vraiment correspondu à une réalité. En tout cas ce Tiers-Etat, au lendemain de la Révolution française et pendant cette Révolution même, qui sanctionna son triomphe, se scinda, se divisa en plusieurs fractions qui ont rempli le siècle écoulé, et remplissent le début du siècle nouveau, de leur bataille ininterrompue. Avant d'en arriver à sa domination présente, domination qu'attestent toutes les élections de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de Suisse, la classe moyenne a dû refouler la haute bourgeoisie. Ce ne fut point sans difficulté qu'elle vint à bout de ce rude adversaire et qu'elle l'amena à capituler.

Mais le développement social des cent vingt-cinq dernières années n'est pas si simple, si rectiligne, qu'on puisse l'enfermer dans une seule phrase, fût-elle ornée d'incidentes. Si la période actuelle offre des caractères précis, il n'en a point été de même de celles qui l'ont précédée, de 1789 jusqu'aux environs de 1880, — et surtout le cheminement des faits n'a pas été identique dans toutes les contrées qui figurent la civilisation capitaliste ou industrialiste.

En France, par exemple, le rôle de l'aristocratie de naissance, qui se confond avec la grande propriété terrienne, s'écroule brusquement en 1789, reparaît en 1815, s'effondre à nouveau en 1830. La grande bourgeoisie, enrichie par les guerres du Directoire et de Napoléon, se trouve évincée du pouvoir par la Restauration, qui substitue partout des nobles à ses représentants roturiers, et ne ressaisit l'autorité que par les journées de 1830. En Angleterre, au contraire, ces alternances ne sont pas intervenues, et c'est par une lente usure, par une pression systématique, que les propriétaires de mines, les armateurs, les directeurs de filatures, ont ébréché l'omnipotence des land-lords. En Allemagne, de même, où les interminables conflits particularistes, rarement noyés dans la grande poussée nationale, déguisaient les querelles sociales, la féodalité terrienne a longtemps conservé sa prédominance. Ce n'est que 18 ans après 1830 que la grande bourgeoisie a essayé de faire prévaloir, vainement d'ailleurs, un semblant de libéralisme, et c'est en vérité le Bismarckisme, pour servir l'unification, ou mieux la prussification, qui a éveillé la classe moyenne. Celle-

ci n'a point vaincu par ses propres armes, mais a dû sa victoire à une force extérieure à elle-même. Ailleurs encore, en Italie, le morcellement du territoire, partiellement occupé par l'étranger, a ralenti l'évolution historique, si bien que les successions de classes se sont ensuite précipitées en quelques années, et non sans d'étranges complications d'éléments. En Autriche enfin, où l'industrie ne s'est implantée que très tard, où la propriété agricole ne se heurtait qu'à de faibles résistances, le processus que nous relevons s'est affirmé avec une extrême rapidité, et nulle contrée n'est passée si vite du régime féodal à celui de la bourgeoisie moyenne.

Mais si l'on tient compte de toutes ces observations, et si l'on cherche à dégager, dans sa physionomie générale, l'histoire sociale des cent vingt-cinq dernières années, — pour caractériser la phase la plus proche, on trouve tour à tour : la lutte de la grande bourgeoisie, — issue du développement industriel et commercial, contre l'aristocratie féodale et terrienne ; — l'assaut de la classe moyenne, la plus dense à une certaine époque, contre cette haute bourgeoisie, maîtresse de l'Etat, qui peu à peu la dépossède, qui lui refuse toute participation aux affaires et concentre entre des mains de moins en moins nombreuses la direction de la production et des échanges ; — la bataille du prolétariat contre la classe moyenne, qui, après avoir triomphé de la grande bourgeoisie politiquement, tout en lui restant économiquement subordonnée, devient l'élément par excellence de la conservation sociale. Mais, pour bien saisir les traits distinctifs de cette dernière période, il faut rappeler succinctement les lignes essentielles de celle qui l'a précédée.

La classe moyenne n'a conquis la prépondérance dans l'Etat moderne qu'en s'appuyant sur le prolétariat. Livrée à elle-même, elle aurait été incapable de remporter la victoire, car la haute bourgeoisie était plus intelligente, plus conservatrice, moins imbue de préjugés, moins réfractaire à l'action. Du reste, à toutes les étapes de cette histoire, le prolétariat a été par excellence le ferment de révolution, l'instrument vivant des bouleversements qui se sont succédé. Tour à tour, il a servi les deux couches supérieures du Tiers Etat, avant de servir sa propre cause, croyant élaborer son émancipation par la destruction des suprématies anciennes, et de fait hâtant cette émancipation,

pour l'avenir, par l'émiettement du vieil organisme social.

C'est lui, ce sont les ouvriers des faubourgs parisiens, qui firent, à Paris, le 14 juillet, le 20 juin, le 10 août, qui instituèrent ensuite le terrorisme jacobin. Or, toute cette poussée sans exemple de 1789 à 1793 n'aboutira, en fin de cause, qu'à instaurer une aristocratie inédite — celle des acquéreurs de biens nationaux — sur les débris de l'aristocratie de naissance. La classe ouvrière, peu nombreuse encore, assez serrée déjà pourtant, et assez vigoureuse pour jouer un rôle essentiel, fera marchepied de ses cadavres aux censitaires de juillet. Et l'œuvre qu'elle a accomplie au crépuscule du XVIII[e] siècle, à l'heure où Danton fait appel aux gens de Saint-Marceau et Saint-Antoine, elle la recommencera aux Trois Glorieuses, contre les émigrés réintégrés en France et rebelles aux enseignements nouveaux. C'est encore elle qui chasse Charles X, les Polignac, les chefs de la Congrégation, qui réclame une charte réelle et qui pousse au gouvernement, avec le roi bourgeois Louis-Philippe, les Laffitte, les Thiers, les Casimir Périer, représentants de la grande industrie usinière ou banquière, ou champions des professions libérales. On la payera en la fusillant sur les barricades de Paris et de Lyon. Dans cette première étape, elle a manifesté son énergie révolutionnaire en substituant aux nobles retour de Coblentz et de Turin les opulents métallurgistes, les spéculateurs heureux et les magnats des Indes Noires. Ceux-ci, de 1830 à 1848, oublieux de leur origine révolutionnaire, dotent la France du régime de suffrage le plus honteux qu'elle ait connu et construisent d'un bout à l'autre les bagnes industriels.

A la même heure, les whigs britanniques accomplissaient la même œuvre. Comme la France, le Royaume-Uni n'était plus qu'une immense société industrielle, où une infime minorité régentait les masses énormes des travailleurs, rémunérant ceux-ci aux plus bas cours, distribuant à ses membres des dividendes que l'Europe occidentale n'a guère vus depuis. Une pareille société, comme l'écrivait Louis Blanc, comme d'autres le répétaient, portait en soi la guerre civile.

La guerre civile éclata et le prolétariat y tint son rôle. Outil de révolution encore, il fit de nouveau la Révolution au profit d'autrui. Comme il avait servi, en 1789 et en 1830, la grande

bourgeoisie, il servit la classe moyenne, et celle-ci ne lui en s- aucun gré.

Incapable d'innover, cette classe moyenne reprit la tactique de la haute bourgeoisie et tâcha d'associer la couche inférieure, la couche dernière du Tiers Etat à sa propre cause. Les abus scandaleux du régime électoral, plus frappants pour des esprits mal éduqués que les abus du régime économique, lui en fournirent le moyen. Elle revendiqua le suffrage universel.

Le bouleversement de 1848, où les faubourgs parisiens exercèrent, comme toujours, l'action prépondérante, se fit au nom de deux principes : la suppression du régime censitaire, l'organisation du travail. Le premier intéressait surtout la classe moyenne; le second qui heurtait les intérêts de cette classe moyenne, et qui constituait une vague affirmation de socialisme étatiste, était hautement défendu par le prolétariat. Quand la classe moyenne eut obtenu le droit de vote, jusque-là refusé aux petits industriels, aux petits commerçants et par là même conquis l'accès des fonctions et l'exercice du pouvoir, elle déclara aux ouvriers qu'elle avait assez fait pour eux, et qu'ils devaient être contents d'avoir reçu la qualité de citoyens. Elle acceptait l'égalité politique, mais elle entendait maintenir le servage économique, qui exclut l'égalité politique, qui suffit à sauvegarder, en dépit des apparences démocratiques, la hiérarchie sociale. Et à peine nantie de l'autorité au lendemain de février, elle se retourna contre son armée de la veille, contre les soldats de la République, en ridiculisant l'organisation du travail, en bafouant le socialisme, en préparant la répression violente et sanglante qu'elle seule pouvait exercer. Les journées de Juin ouvrent la phase historique que nous vivons toujours, et où les antagonismes vont s'accentuant sans relâche. Pour la première fois, la classe moyenne, soudée jusque-là à la classe ouvrière, associée à elle par sa tactique, par ses revendications, mène la lutte contre elle et se proclame parti de conservation sociale. C'est elle qui prépare le Deux Décembre, — 1848 marque son entrée dans les conseils du gouvernement, l'origine de sa domination. Elle partagera d'abord les dignités et l'autorité avec la grande bourgeoisie, la vaincue de la veille, et de plus en plus prendra l'autorité et les dignités pour elle-même. C'est la fin du XIXe siècle surtout qui accentuera sa prééminence en France, avec le triomphe du parti

dical, et qui en même temps projettera en pleine lumière ses tendances rétrogrades, sa résistance désespérée à la poussée prolétarienne.

Que si, en effet, on envisage les lois fondamentales de la Troisième République, celles dont se sont targués les cabinets successifs et que n'omettent jamais les discours ministériels, on s'aperçoit qu'elles ont toutes visé à ce but unique, exclusif, et d'ailleurs logiquement conçu : la défense de la classe moyenne. Il lui a fallu, dans la période où elle se sentait encore menacée des retours du passé, organiser le refoulement des partis déchus. Si elle a tâché de frapper à mort le cléricalisme, ce n'était point pour soustraire le prolétariat à ses lisières morales, mais parce que le cléricalisme représentait pour elle l'offensive de l'aristocratie foncière, liguée avec les censitaires de la Monarchie de Juillet.

Les lois sur l'enseignement n'ont tendu qu'à arracher le peuple à la contrainte du clergé, pour le façonner à la conception sociale de la petite bourgeoisie, dont nos manuels d'enseignement primaire expriment obligatoirement les aspirations et la morale étriquée. La classe maîtresse a fabriqué pour son usage, et pour l'usage des travailleurs qu'elle régit, une sorte de catéchisme nouveau, un système impératif de croyances que l'instituteur doit leur inculquer, sous peine de sanction sévère.

Nos lois militaires, qui ont eu pour objet suprême, en apparence, d'appeler sous les drapeaux le plus grand nombre possible de citoyens, déguisaient une pensée politique de haute portée. La classe moyenne se méfie des armées professionnelles, redoute le général heureux ou aventureux qui, à la tête de soldats de métier et avec le concours du clergé et de l'aristocratie de naissance ou de fortune, pourrait se saisir du pouvoir et y appeler ses créatures. Elle s'est imposé le devoir de porter les armes, plutôt que de compromettre sa suprématie.

Nos lois sociales, enfin, s'harmonisent à merveille avec cette conception, qui ramène tout à l'intérêt de la petite bourgeoisie, et qui subordonne toute innovation à ses propres appétits, et c'est ici surtout qu'éclate le plan de conquête politique et économique que cette catégorie sociale a déployé en France, mais qui apparaît aussi bien dans l'évolution contemporaine des autres contrées.

Alors même que la classe moyenne arrachait l'universalisa-

tion du droit de vote, se hissait au pouvoir et croyait l'exercer, elle demeurait dans la dépendance économique de la haute bourgeoisie. Les petits industriels, les petits commerçants, les petits agriculteurs s'imaginent être libres, autonomes. En réalité, ils vivent sous la perpétuelle contrainte de la couche supérieure de l'ancien Tiers Etat... Celle-ci n'a pas été assez forte pour empêcher une ou plusieurs révolutions, qui lui enlevassent ses privilèges politiques : mais elle n'a pas tardé à marquer sa revanche, d'abord en alourdissant sa tutelle économiques sur les exploitations de second ordre et en les refoulant sans relâche dans une subordination douloureuse, et ensuite en imposant sa collaboration politique à ceux qui les détiennent, et qui se jugeaient omnipotents.

La classe moyenne ne s'était pas proposé uniquement de choisir des ministres et de hauts fonctionnaires dans ses rangs. Si elle voulait conquérir l'Etat, c'était afin d'enrayer l'évolution industrialiste et de peser sur la grande industrie, dont le développement incessant, méthodique, l'épouvantait ; elle entendait préserver le petit atelier, la petite boutique, en limitant l'extension des fabriques et des grands magasins. De même qu'elle rêvait d'impôts exceptionnels, à appliquer aux propriétaires des exploitations géantes, croyant, par une fiscalité spéciale, paralyser la concentration capitaliste, et n'osant pas d'ailleurs mettre en œuvre cette fiscalité de peur d'armer le socialisme, — de même elle pensa imposer des barrières au développement des usines en élaborant les lois sociales. Ce n'est pas pour soustraire les salariés au surmenage qu'elle a successivement établi les douze heures et les dix heures, prescrit des dispositions protectrices pour les enfants : ce n'est point pour sauver les prolétaires de la mort ou de la sénilité prématurées qu'elle a institué une réglementation de l'hygiène et de la sécurité. A coup sûr, elles espérait par là s'assurer la gratitude de la classe ouvrière à des moments où son hégémonie semblait menacée par un retour offensif des partis anciens, mais elle supposait qu'en rognant certaines latitudes d'exploitation, à la grande industrie, elle aboutirait à arrêter son élan et à redonner la vie, la puissance et la prospérité au petit patronat. Aussi longtemps que les lois sociales n'ont atteint que les fabriques où peinaient des centaines d'hommes, elle a manifesté un zèle ardent, — et le phénomène n'est pas spé-

cial à la France : en Angleterre, le libéralisme de la classe moyenne a accumulé depuis vingt ans les textes de législation ouvrière ; en Allemagne, tout le régime Bismarckien des assurances et des Codes du travail est issu de la collaboration du gouvernement avec cette classe moyenne; en Autriche, ce sont les corporations de petits artisans, de patrons sans fortune et sans avenir, qui ont dicté les réglementations de toute espèce, afin de refouler la grande industrie, qui en a profité tout simplement pour rajeunir son outillage et accentuer son progrès. Ainsi se caractérise — ou mieux, ainsi s'est caractérisée la politique de la petite bourgeoisie dans la phase de son établissement au pouvoir. Après avoir bouleversé l'organisation ancienne avec l'aide du prolétariat (et, je le répète, si cette histoire est plus claire en France que partout ailleurs, elle est commune à toutes les contrées de l'Europe occidentale), après avoir consolidé l'organisation nouvelle en promulguant des lois qui, dans une certaine mesure et indirectement, pouvaient servir le prolétariat, elle va se retourner tout entière contre lui, elle n'aura plus d'attention que pour la poussée des masses ouvrières et mettra toute son énergie dans leur répression.

Ce revirement se marque depuis quelque temps en Allemagne et en France par des faits assez significatifs. Ce fut un cri de triomphe, l'an dernier, outre Rhin, chez les patrons grands et petits, quand, pour la première fois depuis 1875, la Social-Démocratie enregistra sinon une restriction du chiffre de ses suffrages, du moins une diminution du nombre de ses mandats au Reichstag. Ce que M. de Bismarck, malgré son prestige supérieur, n'avait point réussi à obtenir, M. de Bülow le gagnait du premier coup : seulement, il avait réussi, en jouant habilement du spectre rouge, à associer dans la lutte contre le parti socialiste les conservateurs agrariens, les nationaux libéraux sortis de la grande industrie, et les libéraux démocrates issus de la classe moyenne. Ce bloc libéral-conservateur — comme on l'appelle — eut l'honneur de refouler le prolétariat, dont la pression jusque-là avait paru irrésistible. Par lui, la petite bourgeoisie, se hissant peu à peu au pouvoir, assurait la consécration de son autorité sociale — mais elle avait brutalement déserté la cause ouvrière avec laquelle elle avait semblé, des années durant, solidariser la sienne. D'au-

cuns, hommes de principes, comme le publiciste Barth, ne voulurent pas comprendre cette volte-face, et, la désapprouvant, émigrèrent dans la solitude.

Le radicalisme français a suivi la même marche que le libéralisme italien, que le radicalisme suisse, que le libéralisme allemand. Contre la haute bourgeoisie conservatrice et opportuniste il s'était affirmé novateur; contre le prolétariat, il s'avoue sagement réformateur, c'est-à-dire partisan de la stagnation *sociale*.

Je n'ai point la prétention ici de faire longuement son procès, ni d'entrer dans le domaine politique proprement dit. Ce sont les caractéristiques *sociales* de son évolution que je voudrais dégager et signaler, car aussi bien ce sont les lignes d'ensemble qu'il faut saisir dans une étude de cette nature.

La politique de la classe moyenne, — cette expression signifie l'attitude de cette classe à l'endroit des travailleurs et ne fait nulle allusion aux tractations parlementaires ou aux défaillances de personnes, est tout entière dans ces deux termes : coercition de la poussée syndicale, abandon des lois ouvrières.

Le syndicalisme n'est pas un phénomène spécial à la France, et la France n'est point même le pays du monde où les grèves sont les plus fréquentes et les grévistes les plus nombreux. L'organisation corporative, quelles qu'en soient les tendances, réformiste ou révolutionnaire, — le mouvement d'association professionnelle qui comprend le syndicat, la fédération de métier ou d'industrie, et la confédération centrale, se retrouve dans toutes les contrées où la concentration capitaliste a prévalu et où les artisans, dépossédés de leurs instruments de travail, sont matériellement groupés en de gigantesques exploitations.

Partout à l'origine, la classe moyenne a encouragé l'expansion syndicaliste, espérant s'appuyer sur elle contre les derniers assauts en retour de la bourgeoisie censitaire, se complaisant aussi au spectacle de la lutte des groupements ouvriers contre les directeurs de mines, de forges ou de filatures. Il lui semblait qu'elle ne serait jamais menacée à son tour, et que la charge, — si j'ose m'exprimer ainsi, — des salariés formés en bataille passerait à côté d'elle, sans même l'effleurer. En Angleterre, ce sont les radicaux qui ont manifesté le

plus de zèle pour affranchir les Trades Unions des lisières que les Tories leur avaient mises. En France, le premier soin de la petite bourgeoisie, après la victoire décisive sur les cléricaux et les monarchistes en 1881, fut de promulguer, à l'appel de Waldeck-Rousseau, la loi célèbre de 1884. Elle donnait aux ouvriers le droit de s'associer, s'imaginant que cette faculté d'association, ils ne la retourneraient jamais que contre les magnats de la fabrique.

Or si les travailleurs de la grande industrie concentrée ont été les premiers à user de la législation nouvelle, comme il était naturel, l'ébranlement n'a pas tardé à se communiquer à l'ensemble du prolétariat. L'un des phénomènes les plus remarquables des derniers temps est justement l'apparition du syndicalisme chez les salariés de la petite industrie, du commerce, de l'alimentation.

Des hommes qui avaient, de toute tradition, accepté des salaires réduits, des journées prolongées, des conditions d'hygiène déplorables, se sont soudain révoltés contre le régime qu'on leur assignait. De proche en proche, la contagion d'affranchissement gagnait ; les Fédérations constituées s'efforçaient de susciter à la vie d'autres Fédérations, et, par l'organisation des forces ouvrières ainsi réalisée, la classe moyenne de France sentit son autorité sociale compromise, et sa domination politique fissurée. Elle comprit, un peu tard, qu'on ne fait pas au Syndicalisme sa part, et, terrorisée par le mouvement qui s'élargissait, elle résolut de faire front aux groupements corporatifs. Elle s'inquiétait d'autant plus fort que la fermentation pénétrait, s'intensifiait jusque parmi les petits fonctionnaires, facteurs, instituteurs, qu'elle croyait éternellement liés à sa cause, associés à ses intérêts, et qui, faisant défection, passaient à la Confédération du travail. Encore une fois, les faits que nous décrivons, ou mieux que nous résumons, ne sont pas particuliers à la France. La concentration des salariés des exploitations privées et des salariés de l'Etat s'opère partout avec la même rapidité, et en dépit des mêmes obstacles. Trouvant en face d'elle, non seulement ceux qui travaillent pour elle, mais encore les agents subalternes de l'Etat qu'elle avait commis à la garde de sa suprématie, la petite bourgeoisie s'est décidée à sévir. Elle a sévi, bien qu'il fût trop tard, et que son dessein fût d'avance condamné : c'est elle qui mène

en France et ailleurs la répression qu'on constate depuis quelques années.

Pour une raison identique, elle s'attache à paralyser l'essor des lois ouvrières, et à faire échec à celles qui ont déjà été promulguées. Elle acceptait bien une réglementation du travail, des charges sociales de toute nature, pour la grande industrie ; elle les répudiait pour elle-même, elle n'admettait point que la liberté, que l'arbitraire du petit patronat fussent limités par des prescriptions impératives. Elle savait que tout texte restrictif ou prohibitif nouveau, arraché par le réformisme syndical, donnait vigueur et confiance aux groupements corporatifs. Affolée, elle se dressa tout entière pour empêcher que le petit patronat ne fût astreint au respect de la journée de dix heures, à l'application du repos hebdomadaire. Elle a eu raison en France et ailleurs, car elle a réussi à enrayer à son profit l'exercice des lois, et la réglementation tombe peu à peu en désuétude, grâce à la complicité des pouvoirs publics, émanés eux-mêmes de la classe moyenne.

Aucune classe n'a jamais défendu ses intérêts avec la même violence que celle-ci. Aucune, après avoir déchaîné un grand mouvement social ou après l'avoir favorisé, n'a marqué autant d'ardeur à l'abolir ; et le socialisme, qu'on le considère dans son action politique, ou dans son action économique, n'a pas de plus redoutable adversaire que cette petite bourgeoisie qui touche à la fois à la couche supérieure de l'ancien Tiers-Etat et à sa couche inférieure, et qui, ralliant derrière elle toutes les forces de conservation, oppose son veto à l'évolution.

La politique de cette petite bourgeoisie libérale ou radicale apparaît fort simple. Elle est la négation de tout cheminement social, la sauvegarde du *statu quo*, le maintien de la hiérarchie des classes, telle que plusieurs révolutions l'ont consacrée ; et comme seul le prolétariat peut encore revendiquer son tour, c'est contre lui que cette politique est tout entière dirigée.

Les conséquences s'en développent mécaniquement. Isolée contre toutes les fractions possédantes, la classe ouvrière n'a plus d'alliances à négocier, ni d'ententes à rechercher. L'ère de la lutte sans merci a commencé pour elle, de par la volonté même de ceux qu'elle a servis gratuitement ; — et nous assisterons désormais à une guerre sociale d'une âpreté sans précédent. La classe moyenne avait tenu l'emploi de tampon

pendant des années, entre la grande bourgeoisie et les travailleurs. Entre ceux-ci et la classe moyenne, il n'y a plus que le champ de bataille. L'histoire sociale se déroule logique, implacable, comme le Manifeste des Communistes l'avait prévu.

PAUL LOUIS.

UN PRÉCURSEUR DU ROMANTISME

—

GESSNER
ET LE SENTIMENT DE LA NATURE

—

De récents travaux, soit en France, soit en Allemagne, ont attiré l'attention des érudits et des universitaires sur cet oublié (1). On revient décidément à Gessner, avec, d'ailleurs, plus de curiosité que de sympathie. Aucun écrivain du XVIIIe siècle, pas même Delille, n'est tombé dans un discrédit aussi complet, après avoir joui d'une aussi extravagante renommée. Cependant, pour notre part, nous croyons que traiter le poète suisse comme un « fredonneur de menuets champêtres, faux, froid, mièvre et fardé (2) », c'est prouver qu'on le connaît par ses traducteurs seulement. « Gessner est, en « définitive, un Allemand, quoique l'immense popularité de ses « œuvres en fasse un des personnages obligés de notre histoire « littéraire », remarquait déjà en 1842 G. de Molènes (3).

Nous ne voulons point, certes, faire de Gessner un grand écrivain; mais nous sommes persuadé que, pour juger un auteur, quel qu'il soit, il faut tout d'abord le lire dans le texte original, ensuite le replacer, comme on dit, dans son milieu. L'a-t-on fait pour le « Théocrite helvétique »? j'en doute fort : Gessner est apprécié en Suisse beaucoup plus comme artiste, graveur, dessinateur, que comme écrivain ; or, personne, ou presque personne, n'a encore songé à comparer son œuvre écrite à son œuvre plastique, à étudier l'art de

(1) Fernand Baldensperger : *Gessner en France*, « Revue d'histoire litt. », Juil-sept. 1903. — H. Broglé : *Die französische Hirtendichtung i. d. 2 Hälfte des 18. J.*, Leipzig, 1903. — Mornet : *le Sentiment de la nature de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, 1907. — Les textes de S. G. ont été réimprimés par Ad. Frey, coll. Kürschner: *Deutsche National. Lit.*, vol. 41. — *Daphnis* parut à Zurich en 1754, les *Idylles* en 1756, *la Mort d'Abel* en 1758. — Huber trad. la *Mort d'Abel* en 1753, les *Idylles et poèmes champêtres* en 1762, *Daphnis* et *le Premier Navigateur* en 1764.

(2) R. Rosières : *Recherches sur la poésie contemporaine*, p. 88.

(3) *Revue des Deux Mondes*, 1842, t. III. p. 57.

Gessner, ce qui, après tout, est aussi important que son influence en France ou en Europe.

Un mot sur les *Idylles*. Tous les poèmes de Gessner, quels qu'ils soient, peuvent être considérés comme des idylles, bien que ce titre ne s'applique qu'à une partie seulement de son œuvre. Disciple de l'Ecole suisse fondée par les deux critiques Bodmer et Breitinger contre Gottschedt et l'Ecole saxonne, l'auteur de *Daphnis* a renouvelé le genre pastoral, en lui donnant une forme plus moderne : celle du poème en prose; en célébrant autre chose que l'amour; en le débarrassant enfin de l'imitation étrangère et classique. Zurich, au XVIIIe siècle, était un centre de culture anglaise, grâce aux relations établies par Zwingli entre les protestants suisses et les puritains d'outre-Manche; les écrivains zuricois furent les propagateurs de la poésie de Milton et de Shakespeare en Allemagne. Gessner a subi fortement l'influence du *Paradis perdu*, traduit pour la première fois par Bodmer en 1732 ; nous verrons que, lui aussi, le premier peut-être en Europe, a su emprunter au grand Will plus d'une fiction et plus d'une image. Il doit également beaucoup à Klopstock, qui séjourna plusieurs années à Zurich, à Brockes et à Opitz. Protestant, issu d'une famille de savants, d'humanistes et de ministres, il fit de la Bible son livre de chevet; aussi, malgré leur décor mythologique et profane, les *Idylles* ont-elles gardé l'accent biblique : les vieillards, les pasteurs, les bergères elles-mêmes ont beau se nommer Palémon, Ménalque ou Chloé; les noms de Booz, Tobie et Ruth leur conviendraient souvent beaucoup mieux. Ces églogues sont d'ailleurs insipides; Gœthe les appelle « un perpétuel monologue » ; aucune psychologie, aucun élément dramatique, aucune variété. C'est toujours l'histoire de Héro et de Léandre : la mer ou une rivière débordée. Les personnages n'ont ni passions, ni vertus véritables; ils n'agissent ni ne travaillent, ils s'attendrissent ou ils pleurent. Ils sont à mi-chemin entre la vie élégante et champêtre de Trianon et l' « état de nature » de ce Jean-Jacques qui nommait Gessner « un homme selon son cœur ». L'idylle de Gessner peut se définir : une leçon de la morale naturelle dans le cadre étroit d'un poème en prose.

Salomon Gessner est né à Zurich, le 1er avril 1730. Après une jeunesse indolente et inactive, il succéda à son père dans l'important commerce de librairie dont ce dernier était le chef. Il

ne quitta jamais sa villa dans les forêts de la Sihl, où Mme de Genlis lui fit une visite restée célèbre. Il cultivait ses choux en fumant du tabac. Il remplit quelques charges dans la magistrature patricienne. Il écrivait comme il peignait ou gravait, en amateur. Il mourut le 2 mars 1788. Le doyen Bridel, qui fut le fondateur de la littérature nationale suisse d'expression française, disait de Gessner, pour lequel il professait une admiration sans bornes : « Je ne l'aurais pas reconnu pour le chantre « d'Abel à le juger sur sa physionomie, plus semblable, au « premier coup d'œil, à celle d'un idiot qu'à celle d'un homme « de génie. »

I

Pour comprendre l'art de Gessner poète, il faut donc étudier l'art de Gessner peintre et graveur, ce qui est chose agréable et facile. Mais, auparavant, il est nécessaire de dire quelques mots sur l'art suisse au XVIIIe siècle.

Le XVIIe siècle marque dans l'histoire suisse une période de transition, sinon de décadence. Intellectuellement, le grand mouvement de la Renaissance s'épuise faute de sève. L'art n'a plus la force d'assimiler les éléments étrangers; l'influence française domine, et l'emporte sur l'influence lombardo-vénitienne. Le divorce entre l'artiste et la vie nationale est accompli; les œuvres plastiques deviennent des objets de luxe, après avoir été les compléments indispensables des maisons, des églises et des places publiques. Au XVIIIe siècle, en revanche, s'opère un grand mouvement d'esprits qui aboutit à une restauration du sentiment national. Nous voyons alors l'art, plus modeste que la littérature et les sciences, renaître avec elles, mais dans une étroite dépendance; c'est la poésie qui l'alimente, et ce sont les théories de la critique zuricoise qui le définissent.

Les débuts de cette école sont modestes. Le dessinateur, le graveur, le peintre occupent une place secondaire, et sont les simples auxiliaires du naturaliste et du poète. Leur rôle se borne à illustrer les livres; ils se confondent presque avec les relieurs et les typographes. Leur personnalité s'efface dans celle de

(1) L'influence latine, française ou italienne, toujours assimilée, distingue l'art suisse de l'art allemand en général. L'art suisse, aux XVe et XVIe siècles, mérite qu'on lui applique la définition de la langue rhéto-romane, par le philologue Ascoli : *forma romana, materia tedesca*. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à visiter le Musée des Beaux-Arts, à Bâle.

l'écrivain dont ils suivent le texte pas à pas ; tout au plus, peuvent-ils apposer leurs noms, en lettres minuscules, à la marge des estampes. Cette position inférieure ne leur est point défavorable. Le savant qui leur commande des dessins et « des portraits de minéralogie » exige d'eux une rigoureuse exactitude ; sans cesse, ils doivent tenir leur fantaisie en bride ; sans cesse, ils doivent s'appliquer à discerner, dans les objets, des caractères que jamais ils n'auraient été capables, ni de découvrir, ni d'étudier, sans la géologie ou la botanique. Ils produisent ainsi des œuvres remarquables. Nous citerons en première ligne les estampes des *Tableaux de la Suisse* publiés par Zurlauben : Les artistes français ou indigènes qui les ont signées peuvent être considérés à juste titre comme les premiers maîtres de la peinture alpestre. Les sciences naturelles, la géologie surtout, leur ont inculqué des principes grâce auxquels il leur est enfin possible d'aborder ces masses chaotiques de roches et de « glacières », d'en découvrir les lignes essentielles et d'en reproduire la structure exacte. Cette technique nouvelle leur a été imposée, il est vrai, par Besson, l'auteur du Discours sur l'histoire naturelle de la Suisse, qui sert de préface aux Tableaux :

Le naturaliste a sa façon particulière de voir ; dans un paysage, la hauteur des terres, l'inclination des couches ou lits de pierres, leurs épaisseurs, un dérangement dans ces mêmes couches, les cassures, les contours, les formes propres à chaque espèce de pierre ou de roche, etc., sont autant d'objets d'attention et de remarque par lesquels il doit caractériser et faire connaître ce qu'il a vu. — Le Peintre ou le Dessinateur ne voit pas des mêmes yeux que le Naturaliste, il est toujours plus occupé à faire valoir son talent et son art... Ces réflexions peuvent engager les Dessinateurs, chargés de travailler pour l'instruction, à avoir le courage de sacrifier un peu de leur amour-propre en faveur de la vérité et de l'exactitude (1).

L'influence scientifique, alors prépondérante en Europe, imprima donc fortement son caractère sur les paysagistes suisses du XVIII[e] siècle. Les peintres, rendus à eux-mêmes et à la liberté de leur inspiration, en gardèrent toujours l'empreinte. Cette empreinte se manifeste par un réalisme minutieux qui

(1) *Tableaux de la Suisse*, Paris, 1784. Discours sur l'Hist. nat., t. I, p. ij. — Signalons également les estampes qui illustrent certaines éditions des Alpes de Haller, en particulier celles de Gaspard Wolf (grav. par Schellenberg. Dunker, etc., reproduites dans l'éd. moderne des Alpes par C. Geiser, Berne, 1902.)

est alors la marque distinctive de l'art en ce pays (1). Ce réalisme les empêcha longtemps de tomber dans le pittoresque conventionnel et sentimental qui gâte encore de nos jours la peinture alpestre ; et lorsqu'à l'influence des savants succéda celle des poètes il les sauva de la mièvrerie et de la fadeur. Ils avaient appris à représenter les objets sans les déformer, à les reproduire en toute vérité dans leurs moindres détails. Quand le succès des Alpes de Haller et des Idylles de Gessner eut mis à la mode les scènes champêtres et les paysages rustiques, ils apportèrent, en ce genre condamné d'avance au manque de sincérité et à la platitude, une vérité d'observation, une sincérité technique bien rare à cette époque. Cette probité artistique est la qualité particulière de Siegmund Freudenberger, le maître bernois, surnommé « le Watteau suisse », mais qu'il faudrait plutôt comparer à Greuze (2). Certes, Freudenberger (comme d'ailleurs tous les artistes de cette époque nommée, avec tant de raison, « époque française ») subit l'influence des Parisiens, de Boucher en particulier, auquel il emprunte l'anatomie et la physionomie de ses personnages qu'il habille de costumes nationaux. Mais si les titres mêmes de ses petits tableaux suffisent à nous édifier sur sa conception pastorale de l'art (3), la manière dont il traite ses sujets révèle des qualités autochtones. Prenons l'une de ses compositions les plus connues, l'*Hospitalité suisse* : Les objets usuels les moins « nobles » sont étudiés et reproduits avec amour et sollicitude ; chacun est à sa place, les cuillers de bois sont accrochées au mur, la balance pend au plafond ; les pots de grès sont alignés sur les crédences, et le coffre entr'ouvert laisse voir les chiffons dont il est rempli. Les œuvres de Freudenberger sont précieuses au point de vue archéologique et documentaire ; l'architecture de ses chalets ou de ses fermes, — des fenêtres aux vitres rondes jusqu'aux solives des plafonds, — est d'une exactitude mathématique. Freuden-

(1) Ce réalisme s'attache surtout aux détails, souvent aux dépens de l'ensemble. Cf. les dessins à la sépia de Birmann pour le *Voyage pittoresque de Bâle à Bienne* de Bridel, 1802.

(2) Né à Berne en 1745, étudia à Bâle et à Paris, où il séjourna de 1765 à 1773, mourut à Berne en 1802. Son principal disciple, König, de Berne également, a laissé des scènes champêtres dont les plus connues sont le départ et le retour du grenadier suisse ; mais déjà chez lui l'abondance des personnages nuit grandement à l'interprétation des paysages.

(3) Dans la *Propreté villageoise*, en souriant, une Bernoise, revêtue de ses plus beaux atours, lave sa jambe à une fontaine.

berger n'est cependant pas une exception ; autour de lui se groupent un grand nombre d'artistes, auxquels nous devons ces séries de costumes populaires, d'uniformes, de paysages, si précieuses aujourd'hui. Les albums de vues ont eu à cette époque, en Suisse et à l'étranger, une vogue considérable, et nous permettent de reconstituer, maison par maison, toit par toit, la physionomie des villes et des bourgades. Sans doute, la mode n'est point étrangère à l'abondance de ces productions, — particulièrement nombreuses sous le règne de Marie-Antoinette, la reine de Trianon, ce « village suisse » de Versailles ; mais le mouvement national, dont la fameuse *Société Helvétique* (1) fut la propagatrice, doit être envisagé comme la cause principale de floraison artistique.

Gessner artiste se place à côté de Freudenberger, auquel il est supérieur par bien des côtés ; mais il lui manque, en revanche, le réalisme et la franchise du maître bernois. Il est, en art comme en poésie, indolent et timide, incapable d'inventer, et plus soucieux d'imitation exacte que d'indépendance. Jamais Gessner, qui s'est mis tard à l'étude de la peinture, n'a été capable de composer sans imiter, ou même copier, l'œuvre d'un autre artiste. De là, deux manières assez différentes, suivant qu'il s'est inspiré d'un peintre ou d'un poète. Sa *Lettre à Fusslin sur la peinture du paysage* (2) nous renseigne amplement sur sa manière de travailler. Son ignorance technique et son manque d'habileté l'empêchent de se mettre franchement à dessiner d'après nature ; il se sent incapable d'ordonner les différentes parties d'un tableau, et il a recours aux maîtres. Vanloo lui enseigne l'art de dessiner les arbres, ainsi que Swanenveld et Berghem ; il « emprunte » les rochers à Salvator Rosa, les collines à Wowerman, la composition des plans à Poussin et à Claude Lorrain surtout (3). Ce dernier est son véritable maître ; Gessner l'a imité d'une manière supérieure, presque originale. Ainsi ce magnifique *Paysage héroïque* (4), exécuté à la sépia relevée de craie. Cette compo-

(1) Fondée en 1761, aux bains de Schinznach, en Argovie, par Gessner, Bodmer et Iselin, dans le but de ranimer en Suisse, à l'aide des arts et des lettres, le sentiment de l'unité nationale.

(2) *Brief über die Landschaftmalerei an Herrn Fusslin* (auteur d'une *Histoire des meilleurs peintres de la Suisse*, Zurich, 3 p., 1769-1770, en allemand.) Cf. éd. Frey, p. 279, lignes 23-40.

(3) *Id.*, p. 283. l. 1-20.

(4) *Handzeichnungen Schweiz. Meister*, Bâle, Helbing, p. par P. Ganz, 1re série,

sition est une sorte de pastorale où des guerriers se mêlent aux laboureurs ; on y retrouve tout ce que Gessner admirait dans son modèle :

Non pas seulement l'imitation de la nature... mais l'art de choisir le Beau... Des édifices construits selon la belle simplicité de l'architecture classique ; des habitants nobles d'aspect et d'attitude, pareils aux Grecs et aux Romains que notre imagination se représente... La grâce et le calme règnent partout dans les paysages de Lorrain... ils sont riches sans sauvagerie ni tumulte ; variés, et cependant toujours doux et calmes. Ses paysages nous ouvrent des horizons sur un pays heureux qui répand l'abondance sur ses habitants...

Gessner artiste, quand il s'inspire de la poésie, n'a pas autant d'harmonie ni d'ampleur. Il est autre, parfois plus original et tout autant décoratif ; il délaisse la peinture pour l'art appliqué. Ses maîtres sont alors Thomson pour les paysages, Brockes pour les petits détails, comme une goutte de rosée, au soleil, sur un brin d'herbe ; il doit à Théocrite et à Virgile les allégories et les scènes mythologiques qu'il transforme en vignettes ou en culs-de-lampe. C'est ainsi que l'artiste se fait l'illustrateur et le commentateur de l'écrivain.

Gessner, asservissant l'art à la poésie, devient naturellement miniaturiste, et retombe plus que jamais dans son culte des détails. Ce sont des bergers et des bergères, des amourettes, des scènes mythologiques ; beaucoup de grâce, mais une grâce un peu lourde, un peu allemande (1). Sur tout cela, flotte un certain mystère d'irréalité. Son élégance citadine et son goût délicat se révèlent mieux dans les eaux-fortes, dont la collection est devenue si rare. Tout y est microscopique. A l'ombre de joncs immenses qui semblent une forêt, égarés dans l'archipel des nénuphars, une troupe de petits amours naviguent sur une branche morte et rament avec des brins d'herbe. Encadrée d'arbres décoratifs et conventionnels, une bande de tritons sonnant de la conque s'élancent à la rencontre d'un pasteur qui s'avance sur une barque, tandis que s'envolent deux messagers, parmi des colombes. Un petit dieu, gros comme un nouveau-né, perdu dans un fouillis d'herbes et de fleurs plus

livraison 4, n° 60. Cette composition, insuffisamment remplie, offre quelques parties ennuyeuses et vides.

(1) Gessner a dessiné presque tous les motifs qui ornent les fameuses porcelaines zuricoises de Schoren, dont la collection se trouve actuellement au *Landesmuseum* de Zurich.

hautes que lui, épanche le contenu d'une amphore trop lourde ou bien se roule dans le gazon. Parfois même, Gessner, qui du paysage est allé à la miniature, descend plus bas encore et se contente de la décoration pure et simple. Il dessine des amours aux ailes de papillon soulevant une guirlande; il se plaît à composer des trophées rustiques avec des houlettes et des cornemuses, et à ciseler le cadre ovale d'un médaillon entourant un paysage alpestre. Mais, gouaches ou gravures, tout est gracieux, élégant, léger, mignon, un peu banal; tout est, encore une fois, de la miniature. Ces miniatures sont, au reste, excessivement travaillées; quant à la perspective, elle est volontairement négligée, ainsi que l'anatomie des personnages. C'est un art d'amateur dont tout le charme réside en ce parfait sentiment de la rusticité particulier au XVIIIe siècle : « art de la promenade », serait-on tenté de dire.

II

Il serait injuste de prétendre que Gessner n'avait pas le sens de la poésie antique. On le lui a toujours reproché; mais, aujourd'hui, nous pouvons presque lui rendre justice. Il y avait véritablement un peu de l'âme de Théocrite dans l'âme du poète zuricois. Nous n'en prenons à témoin que deux idylles: *la Cruche cassée*, *le Faune* (1). Ce sont deux courts poèmes, étonnants de vie et d'audace, dans lesquels Gessner, méprisant la correction et le bon goût de l'école, a donné libre cours à son imagination souvent trop timide et à sa verve. Le premier surtout, rapide et sonore comme une bacchanale, a vraiment l'accent hellénique. Il a même effarouché le bon Huber, traducteur officiel. Ce dernier, bien qu'il semble en avoir confusément entrevu la beauté, non seulement s'excuse de le traduire, mais encore cherche à excuser Gessner de l'avoir composé, en des termes trop amusants pour qu'on ne les cite pas (2):

Ses Faunes et ses Nymphes exactement dessinés d'après l'antique en ont, pour ainsi dire, l'esprit et la physionomie. C'est pour se conformer à ses modèles qu'il a donné à ses Faunes cette gaîté pétu-

(1) *Der zerbrochene Krug*. — *Der Faun*. Id. I — Un choix des poèmes de G., dont les idylles ci-dessus mentionnées, a été publié et traduit par l'auteur de cet article, *Voile latine*, revue de culture suisse, nº d'hiver, Genève, 1906.

(2) *Idylles et poèmes champêtres de M. Gessner*. Lyon, Paris, 1762. Avertissement du traducteur, pp. XVII et s.

lante qui accompagne l'ivresse, et qu'il a répandu sur quelques scènes de ses Idylles une nuance de comique. Les traits de ce genre seront sans doute les moins agréables aux Lecteurs français. Je suis persuadé par exemple que le refrain de l'Idylle intitulée *la Cruche cassée* révoltera leur délicatesse. Je l'ai senti en écrivant, mais je n'ai pu me résoudre à supprimer une Idylle où il y a d'ailleurs des détails d'une poésie très riche et d'un coloris très brillant. Après tout, l'impression désagréable que peut faire ce morceau vient principalement de ce mot cruche, qu'un caprice de l'usage fait regarder en français comme un mot bas. J'ai pensé que mes lecteurs auraient assez d'équité pour supposer que le mot Krug, dont M. Gessner s'est servi, n'a rien de bas dans sa langue. Ce serait donc à moi seul qu'on pourrait reprocher de n'avoir pas mis un autre mot à la place de celui de cruche...

Le bon Huber est en proie à des scrupules alors bien excusables ; aussi lui devons-nous savoir gré de son courage.

Voici le refrain qui inquiétait le trop correct traducteur :

Elle est brisée, hélas ! elle est brisée, la plus belle des cruches ; ses morceaux gisent autour de moi !

Des pasteurs ont surpris un faune aux pieds de chèvre endormi sous un chêne, dans le lourd sommeil de l'ivresse : ils l'ont lié au tronc de l'arbre, et l'ont réveillé en lui lançant des glands. Le faune a ouvert les yeux, il a vu les débris de sa cruche, et, faisant de vains efforts pour se délivrer, il a entendu rire les jeunes pâtres. Sur leur promesse de le débarrasser de ses entraves au prix d'une chanson, le vieux faune leur a improvisé une complainte sur les débris de son amphore :

Elle est brisée, hélas ! elle est brisée, la plus belle des cruches : les morceaux gisent autour de moi ... !

Nous détachons de cette idylle la description des flancs de l'amphore qui nous semble un morceau achevé, une vraie peinture digne de ces porcelaines zuricoises, pour lesquelles Gessner a composé de si gracieuses allégories :

Sur les flancs de la cruche, Pan, saisi d'horreur, voyait la plus belle des Nymphes se changer dans ses bras qui l'étreignaient en un jonc bruissant. C'est alors que le Dieu tailla la flûte dans des tiges de roseaux de longueurs inégales : il les assembla avec de la cire, et modula sur le rivage une triste chanson. L'écho écouta la nouvelle musique, et la chanta au bois étonné, et aux collines... On voyait

encore sur la cruche comment Zeus, taureau blanc, enlevait sur son dos la Nymphe Europe et l'emportait à travers les flots. D'une langue caressante, il léchait le genou nu de la belle, pendant qu'elle se tordait les mains, en se lamentant, au-dessus de sa tête; dans ses cheveux bouclés jouaient les agiles Zéphires, et en avant, devant elle, les Amours chevauchaient, en souriant, sur les dauphins prompts....

Gessner évoque ainsi, un siècle à l'avance, le Rouet d'Omphale des *Contemplations*.

Le *Faune* a plus de vie encore. Les évohé! y résonnent sans cesse; et le dieu rustique enguirlandé de lierre « montre ses « cornes recourbées qui se dressent hors des boucles de sa « chevelure comme deux chênes dans le plus embroussaillé des « buissons ».

D'autres petites pièces, plus courtes et moins alertes, semblent des épigrammes détachées de l'Anthologie; j'en voudrais citer au moins une :

O Nymphes, que l'eau de votre source me soit propice, à moi qui lave le sang de ma hanche blessée. Soyez-moi secourables, Nymphes de cette source. Ni querelles, ni haines n'ont fait couler ce sang. Le petit enfant d'Amyntas criait dans le fourré, attaqué par un loup. Il criait, et, rapide, grâce en soit rendues aux dieux! j'accourus à temps pour le secourir. Mais le loup, qui sous mes traits se débattait encore, m'a d'une griffe acérée blessé à la hanche. Nymphes, ne me gardez point rancune si mon sang trouble votre source pure : demain, dès l'aube, je vous sacrifierai un cabri blanc comme la neige qui vient de tomber (1).

Même dans les églogues les plus banales, on retrouve maints traits charmants qui, malheureusement, passent inaperçus sous l'avalanche des tirades sentimentales. Mais les exemples que nous avons cités suffisent à démontrer qu'il y avait dans Gessner quelque chose de la clarté et de l'harmonie antiques. Il est presque le seul poète suisse que l'on puisse qualifier de classique, grâce aux quelques petits poèmes que nous venons d'étudier. Dans l'ombre des Alpes zuricoises, en un pays du Nord, ce rayon lumineux nous étonne. Que l'on trouve parfois, dans la poésie de Salis, ce descendant allemand d'une race latine, des accents et des couleurs qui révèlent en lui son origine rétho-romane, on le peut aisément comprendre; mais

(1) *Das Gelübde : Idylles,*

Gessner est un problème, car il n'a jamais passé les Alpes comme Gœthe : il n'a donc jamais puisé aux sources pures de l'art antique autrement qu'à travers le filtre des traductions allemandes. C'est l'un des charmes de l'art et des lettres suisses de révéler tout à coup, — comme les maisons italiennes de Lucerne, des vallées de la Reuss et du Rhin, — en plein pays germanique, le voisinage de l'Italie latine et l'influence de la civilisation romaine. C'est ainsi que Gessner précède et annonce le mouvement antiquisant si fort en Allemagne et en France à la fin du XVIIIe siècle. Les dates principales de ce retour à l'antique ne nous permettent pas de compter l'auteur du *Faune* parmi ses représentants. Mais, si nous nous souvenons que l'esprit de la Renaissance était toujours vigoureux et actif à Zurich, à Bâle et à Berne, et que les études classiques étaient tenues en grand honneur dans les patriciats, nous ne nous étonnerons plus de voir Gessner, poète et artiste, retrouver l'accent de Théocrite en des heures d'inspiration. Gessner rappelle Chénier, et la comparaison n'est pas au désavantage du grand poète français qui l'a aimé et imité, et qui a célébré, lui aussi :

> ..... les bords montueux de ce lac enchanté,
> Des vallons de Zurich pure divinité,
> Qui du sage Gessner à ses nymphes avides
> Murmure les chansons sous leurs antres humides (1).

C'est ainsi que, grâce au « bon Suisse », l'Helvétie est devenue une Arcadie, où les bergères du Hasli pastoral et classique :

> Hasli ! frais Elysée ! Honneur des pâturages (2) !

ont rencontré des faunes et des nymphes dans ces bois de sapins « où l'Aar roule un or pur en son onde semé (3) ».

Nous venons de comparer les idylles du Théocrite helvétique aux maisons d'architecture italienne que l'on rencontre en pleine Suisse allemande, dans les Alpes. La comparaison n'est point outrée, car la poésie de Gessner est bien suisse, bien germanique, et même septentrionale, par l'une de ses qualités : le sentiment de la nature suisse.

(1) *Elégies*, XXXVIII. Aux deux frères Trudaine, t. L., p. 255 de l'éd. Molard. Sur l'influence de Gessner sur Chénier, cons. Baldensperger, *Gessner en France*.
(2) Chénier, *id. id.*
(3) Ce dernier vers semble inspiré directement de Haller, poème des *Alpes*.

Dans ses descriptions comme dans ses gravures, le poète discerne encore les seuls aspects gracieux des paysages. Les Alpes majestueuses, près desquelles il est né et a vécu toujours, c'est à peine s'il daigne les entrevoir dans la seule idylle vraiment suisse qu'il ait composée : *la Jambe de bois* (1). Sous ce rapport, il marque un recul sensible, venant après Haller. En revanche, il a senti le charme des saisons froides et des pays du Nord. Parfois, dans son Arcadie, une brume s'élève, une colline plus haute et plus rocheuse assombrit l'horizon, des flocons tombent ; et des sapins isolés et perdus qui se dressent, on ne sait comment, au milieu des cyprès et des myrtes, nous révèlent la nationalité du poète (2).

Il ne se contente pas d'un printemps perpétuel ; il aime l'hiver ; il se complaît à contempler la cascade prise dans la glace et comme arrêtée dans sa chute (3). Et voici, au milieu de l'une de ses idylles les plus banales et les plus doucereuses, ce charmant tableau où l'on reconnaît la campagne zuricoise ensevelie sous la neige (4) :

Un clair matin d'hiver, Daphnis était assis dans sa hutte. Les flammes flamboyantes des ramilles sèches qu'il brûlait répandaient une chaleur agréable dans toute la chaumière, dont l'âpre hiver tenait le toit de chaume couvert d'une neige épaisse. Il regardait avec plaisir, par la petite fenêtre, l'hivernal paysage s'étendant au loin : Toi, rude hiver, disait-il, tu es beau pourtant ! Voici que maintenant, là-bas, sur les collines blanches, le soleil sourit délicieusement à travers les airs légèrement embrumés ; autour de lui, flotte une flamboyante poussière de neige : ainsi, aux jours d'été, dans un rayon, les moucherons dansent autour de l'étang. Il est délicieux de voir, sur l'étendue blanche, les troncs noirs disséminés, se dressant très haut avec leurs rameaux tordus et sans feuillage ; ou bien un chalet, brun avec son toit blanc de neige ; ou bien encore les palissades, en bois d'épine, rayant en tout sens la blanche plaine. Quel beau spectacle, ces semailles vertes, qui élèvent dans les champs leurs pointes délicates hors de la neige, et mettent leur douce verdure sur la blancheur ! Comme ils étincellent, les buissons proches, avec leurs minces ra-

(1) *Das hölzerne Bein.* Id. II.

(2) Ainsi, dans *Daphnis et Chloé*, la statue de Pan est sur une colline entourée de pins : (« die nicht weit unter Fichten auf einem Hügel stand ») (Id. II.) — Dans *Mirtil et Daphné* (Id. I.), le soleil n'est pas encore monté derrière la montagne : (« Noch ist die Sonne nicht hinterm Berg hervor »). — Dans *Ménalque et Eschine le chasseur* (Id. I.), la « haute montagne » est presque alpestre, etc.

(3) *An den Wasserfall,* en vers. Id. II.

(4) *Daphnis.* Id. I.

meaux couverts de givre, autour desquels voltigent des fils légers! Il est vrai, la campagne est inculte, les troupeaux enfermés se reposent sur la paille réchauffante. A peine peut-on suivre la trace du taureau qui, docile et triste, conduit au seuil de la chaumière le bois à brûler que, dans le taillis, vient d'abattre son maître... Mais, là-bas, où l'on voit dans l'air la fumée monter en ondoyant au-dessus des arbres, demeure ma Philis....

Lui le premier a senti le charme troublant et romantique de l'automne.

Quel ravissement paisible semble couler de toi, et me pénètre, paysage d'automne !... Une teinte rougeâtre descend de la montagne et couvre la vallée, avec les taches des « aroles » et des sapins verts toujours. Déjà, les feuilles mortes bruissent sous mes pas errants ; gravement, les troupeaux errent sur l'herbe flétrie et sans fleurs : seuls, les colchiques rouges sont fleuris, solitaires messagers de l'hiver ...Clair était le ciel ; les brouillards s'étendaient comme un lac dans la vallée, et les plus hautes collines en sortaient, pareilles à des îles, avec leurs chalets aux toits fumants, et leur décor automnal et multicolore dans les rayons du soleil ; jaunes et pourpres, quelques-uns verts, s'élevaient les arbres...

Ce sont là les plus vastes et les plus nuancés de tous les paysages que nous décrit Gessner, mais le poète n'a pas vu plus loin, ni plus haut. Sa *Nuit* nous offre encore de belles perspectives nocturnes qu'annonce un magnifique crépuscule sur les montagnes, tandis que le « paysan, accompagné d'une « ombre plus allongée, siffle un chant du soir, en retour- « nant à sa chaumière ». Mais Gessner retombe aussitôt dans la miniature. Sa véritable « manière », c'est son *Paysage dans le Gazon* (1) : il s'agenouille sur le sol, la loupe à la main, pour observer chaque fleur et chaque insecte démesurément grossis ; cette petite pièce est d'un merveilleux microscopique, qui fait penser à certaines descriptions du *Songe d'une Nuit d'été* ; mais le poète ressemble un peu trop à un herborisateur.

Peu à peu, Gessner poète suit toujours de plus près l'exemple du graveur et du peintre ; nous arrivons ainsi au *Premier Navigateur* (2).

Certes, ce poème en deux chants, dont la donnée est celle de la *Tempête* arrangée en idylle, est bien, de la première ligne

(1) *Die Gegend in Gras.*
(2) *Der erste Schiffer.*

à la dernière, le chef-d'œuvre du poète : la langue est souple, colorée ; l'inspiration, partout égale, débarrassée complètement des larmoyantes tirades sentimentales, et d'une mesure parfaite en son élégance ; tandis que dans la *Nuit*, par exemple, et ailleurs, on découvre parfois des plaisanteries d'une lourdeur un peu trop allemande, et des comparaisons risquées.

Gessner a transformé la Miranda de Shakespeare en une Mélida, belle « comme un prunier en fleurs », et toute mystérieuse avec ses « cheveux blancs qui flottent sur ses épaules comme du lait coule sur du marbre immaculé ». Mais les descriptions véritables sont presque absentes de ce poème ; à peine voit-on parfois, à l'horizon, « la mer scintillante frissonner silencieusement au soleil levant ».

Comme en ses petites eaux-fortes, Gessner se sert de la nature en motifs purement « décoratifs » ; et c'est le dernier mot de son sentiment de la nature que la description qui termine cette longue idylle :

Sur le rivage de l'île, on bâtit une ville très peuplée que l'on nomma Cythère. De hautes tours et des temples resplendissaient au loin sur la mer laconienne ; le plus beau de tous était consacré à l'amour ; il était entouré d'une double rangée de hautes colonnes (1).

Le poète a donc évolué comme l'artiste ; parti de la nature, après s'être égaré dans les détails, c'est à la décoration qu'il vient aboutir. Il est donc impossible de séparer l'œuvre écrite de Gessner de son œuvre peinte ou gravée. De cette œuvre, il reste peu de chose ; mais il en reste suffisamment pour éprouver quelque jouissance délicate, analogue à celles que nous procurent une figurine de Saxe ou une miniature enchâssée dans une tabatière d'ivoire. Le « bon Suisse » est un des personnages obligés de ce « départ pour Cythère » : l'art du XVIIIe siècle.

G. DE REYNOLD.

(1) *Der erste Schiffer*, chap. II.

POÈMES

—

ÉMERVEILLEMENT

Qui donc es-tu, toi que j'ai rencontré,
Venant à moi très doux, de ce pas assuré
De quelqu'un qui se sait attendu... Que très bonne
Est ta voix... Et tu sais prier comme on ordonne;
Ordonner comme on prie — Oh! laisse-moi passer ;
Las!... Ta main douce a pris ma main pour la presser ;

Ta lèvre a la fraîcheur d'un feuillage d'érable,
D'où vient qu'en toi je trouve un charme délectable
Et que je reste là, d'un silence éploré...
Qui donc es-tu, toi que j'ai rencontré?... —

— Oh! petite, petite enfant, mets bien tes bras
Tout autour de ma tête;
Il est pour toi des biens que tu ne connais pas,
Il est plus d'une fête.

Écoute-moi : Tes yeux curieux et sans fards,
Beaux de leur pureté troublante,
Tes yeux, écoute-moi, j'y mettrai des regards ;
J'y mettrai la flamme démente;

Ta bouche, écoute-moi, belle de ses dessins,
Je la rendrai gourmande;
Elle aura la saveur des baisers et des vins
Ta bouche qui quémande.

Si ta taille est jolie, elle manque à mon gré
Des souplesses qui sont ma joie,
Je la rendrai flexible et ton corps bien cambré
Sur le bras qui le ploie.

Et tout ton être, enfin, sans désirs ni soupçons
Que l'orgueil cuirasse et isole,
Il s'évanouira, secoué de frissons,
Au seul contact de ma parole.—

— Oh! laisse-moi passer!
Las! Ta main douce a pris ma main pour la presser,
Ta lèvre a la fraîcheur d'un feuillage d'érable,
D'où vient qu'en toi je trouve un charme délectable,
Et que je reste là, d'un silence éploré;
Qui donc es-tu, toi que j'ai rencontré?

A peine ai-je entendu ta voix... J'ai l'amertume
Qui voile mon réveil d'une montante brume;
A peine t'ai-je vu... j'ai le naissant regret
Du cœur inasservi que nul joug ne soumet...
Mais vais-je vous chérir, regret et amertume!
A la docilité tout être s'accoutume...
Du plus profond de moi la voix va me sommer...
« Il faut aimer... il faut aimer »... —

— Oh! petite, petite enfant, mets bien tes bras
Tout autour de ma tête;
Il est pour toi des biens que tu ne connais pas,
Il est plus d'une fête... —

Et je te reste là, d'un silence éploré.
Qui donc es-tu? toi que j'ai rencontré?...

LES PAUPIÈRES

Elles ont la douceur, la fraîcheur des pétales,
Le regard radiant sous l'éventail des cils
Coule doucement de leurs abris puérils
Les ombrant de carmins et les faisant fatales.

Lourdes et lasses des fatigues nuptiales,
Elles ont pour nos sens des attraits plus subtils ;
Curieux nous cherchons à voir sous les sourcils
Les secrets devinés des voluptés brutales.

Paupières sur nos yeux, vous êtes gardiennes
Des irréalités où se perdent nos peines ;
Vous voilez nos horreurs, nos hontes et nos pleurs.

Paupières sur ses yeux, oh ! délicates fleurs !...
Ma bouche aime à sentir palpiter sa prunelle,
Sous la chair, si peu chair, qui la cache et la scelle.

JEHANNE D'ORLIAC.

L'INSTRUCTION DES INDIGÈNES EN TUNISIE

(OPINION DE LA JEUNESSE INTELLECTUELLE MUSULMANE)

—

L'instruction des indigènes est une question actuellement à l'ordre du jour dans la plupart des colonies. En Tunisie, notamment, elle vient de susciter des discussions passionnées. Tout le monde se souvient du débat soulevé, à la Chambre, par un vote de la Conférence consultative tunisienne, mal interprété à Paris, paraît-il. A la suite de ce débat, le gouvernement a délégué un professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, M. Charlety, avec mission de procéder à une enquête, en vue d'établir les bases du programme scolaire à adopter dans les nouvelles écoles que l'on songe à créer à l'usage des Arabes.

Habitant la Tunisie depuis, déjà, un assez grand nombre d'années, j'ai pu suivre la marche du mouvement qui se produit aujourd'hui. Il est digne de toute notre attention et peut être gros de conséquences. Il m'a paru intéressant de profiter de la période d'accalmie et d'attente que nous traversons pour recueillir des opinions diverses, propres à faire connaître les tendances qui se manifestent dans la Régence.

Si je n'avais été édifiée d'avance, il m'aurait fallu peu d'entretiens du genre de ceux que j'ai eus pour découvrir la cause de l'impétueux désir de s'instruire et d'instruire le peuple, qui semble s'être emparé de l'élite musulmane : l'Islam se souvient qu'il a été grand et veut s'essayer à l'être encore !... L'insistance des Lettrés indigènes réclamant des écoles nombreuses, pour la jeunesse tunisienne, n'est qu'un épisode du mouvement qui se dessine dans tout le monde musulman.

Nous savons tous que la civilisation n'a d'autre origine que l'instruction ; nous savons tous que c'est l'instruction qui confère, à un homme, ou à un peuple, la supériorité sur d'autres hommes, sur d'autres peuples. L'ignorant est fatalement vaincu dans la lutte économique, fatalement, il ne peut être qu'un serf, me disent mes interlocuteurs.

Et je sens combien est pénible à leur orgueil l'idée de dépendance, de dépendance morale surtout. L'exemple des Israélites, plus souples, si aisément cosmopolites, tout de suite francisés, mêlés, ici, à nous dans toutes les professions, y marchant sur un pied d'égalité avec nous, leur a donné grandement à réfléchir et ils l'avouent sans réticences.

Ceux qui ont tenté de défendre le passé sont morts ou s'isolent dans leurs regrets, leurs fils s'efforcent de s'approprier les armes de ceux qui ont troublé le sommeil séculaire de leur race. Puisque l'on ne dort plus, l'on veut vivre!...

§

La jeunesse tunisienne a, pour le moment, à sa disposition trois sortes d'écoles : les écoles coraniques, les écoles franco-arabes, les écoles françaises.

Les écoles coraniques sont d'origine arabe, elles constituaient, avant l'occupation française, tout l'enseignement primaire. Elles sont, naturellement, les plus nombreuses. On en compte plus de 1.300, me dit-on, disséminées dans toute la Tunisie et recevant environ 22.000 élèves (1).

L'école coranique se rencontre partout. Dans les villes et les villages, à l'ombre de chaque mosquée, de chaque *zaouia*, on peut entendre s'élever la chanson nasillarde des petits écoliers psalmodiant le Coran.

Très pittoresque, en sa simplicité antique, la réunion de ces gamins accroupis sur des nattes, dans une chambre absolument nue, aux murs blanchis à la chaux. Au milieu du groupe siège le maître, le *moneddeb*. Souvent une longue baguette repose à côté de lui, elle doit lui servir à stimuler l'application et le zèle des paresseux assis hors de portée de sa main. Chaque enfant tient une planchette sur laquelle est inscrit un verset du Coran. Le plus souvent, ces versets varient d'élève à élève et chacun d'eux chantonne éperdument, pendant des heures, le texte qu'il a devant les yeux, tandis que son voisin s'égosille sur un autre. Les personnes ne sachant point l'arabe s'imaginent, volontiers, que les bambins répètent tous ensemble la même leçon. La plupart du temps, il n'en est rien et la cacophonie amusante des petites voix aiguës est peu de chose en comparaison de la mosaïque étrange formée par les

(1) La population indigène de la Tunisie s'élève à environ 1.500.000 habitants.

fragments de textes, n'ayant aucun lien entre eux, qui se croisent autour du maître impassible, les yeux tournés vers la porte où s'amoncellent les babouches de ses jeunes disciples, prêt à rattraper d'un coup de sa longue gaule le polisson qui songerait à s'évader vers la rue lumineuse, pleine de poussière blonde, si propice aux ébats.

Pittoresque l'école coranique, le *Kouttab* à la porte de couleur violente agrémentée d'arabesques !... Mais la jeune génération musulmane se soucie peu d'égayer les yeux de l'artiste étranger. Elle veut des écoles sérieuses, où l'on travaille.

Les instituteurs coraniques sont des ignorants, me dit-on. Ils ont étudié le Coran par cœur sans y rien comprendre. Ils enseignent, aux enfants, à lire les seuls textes qu'ils leur présentent sur leur planchette particulière ; chacun de ceux-ci est, souvent, incapable de déchiffrer la planchette de ses condisciples. Aussi, arrive-t-il que les musulmans, après avoir passé plusieurs années au Kouttab, sont souvent embarrassés pour lire ou écrire l'arabe.

Cette opinion me paraît fondée ; des Français appartenant au corps enseignant en Tunisie et arabisants distingués m'ont tenu un langage analogue.

L'école coranique est donc condamnée par le monde lettré tunisien, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit destinée à disparaître de si tôt. En effet, elle est indépendante. L'instituteur y est libre et reçoit directement sa rétribution de chacun de ses élèves. Pendant longtemps encore, sans doute, les maîtres indigènes conserveront leur clientèle, surtout dans les campagnes.

Depuis l'occupation française, la Direction de l'Enseignement public a créé les Ecoles franco-arabes.

Le programme des écoles franco-arabes est, à peu près, celui de nos écoles primaires ; elles peuvent conduire l'élève jusqu'au certificat d'étude. Les cours y sont donnés en français. On n'y enseigne pas la langue arabe, ou bien on l'y enseigne mal, prétendent les musulmans, et la Presse indigène réclame leur réorganisation. Il existe 17 écoles franco-arabes dans la Régence. Tous les jeunes Tunisiens sont d'accord pour en demander un plus grand nombre avec un programme réformé. « Nous sommes unanimes, me disent-ils, à reconnaître l'utilité de la langue française dans la lutte pour la vie, mais nous

désirons conserver la langue arabe, qui nous lie à notre passé et aux autres parties du monde musulman. »

Enfin, depuis notre arrivée en Tunisie, nous y avons créé des écoles françaises suivant les programmes scolaires de France. De ces écoles je n'ai point à parler : elles sont, on le comprend, destinées, surtout, aux Européens. Aucun règlement n'interdit d'y admettre les indigènes, mais ceux-ci ne s'y présentent guère. Les enfants appartenant aux classes élevées de la société tunisienne sont seuls à les fréquenter : ils s'adressent, alors, au collège Alaoui, au Lycée Carnot et non aux écoles primaires. On enseigne l'arabe au collège Alaoui, mais non pas au Lycée. Les jeunes gens désireux de posséder une suffisante connaissance littéraire de leur langue maternelle sont obligés de reprendre un professeur particulier ou de suivre les cours de la grande mosquée, après leurs études terminées.

Pour terminer il me faut signaler le collège Sadiki, purement arabe. Il dépend de l'administration des Habous, qui supporte les frais de l'enseignement. Il tend, m'a-t-on dit, à se transformer en lycée sur les mêmes bases que les lycées français, à cette exception que les cours y sont donnés en arabe.

Les études supérieures sont représentées par les cours de la grande mosquée. C'est là l'université arabe de Tunis. Les jeunes Tunisiens y trouvent, en général, l'enseignement suranné, ne touchant qu'aux lettres, à la théologie et à la philosophie, n'effleurant aucun sujet scientifique ou en puisant les éléments dans des auteurs arabes vieux de plusieurs siècles. Des Français compétents m'ont également affirmé que les cours de la grande mosquée rappelaient, en tous points, ceux de nos universités du Moyen-âge.

§

Les Tunisiens sont-ils, en réalité, si avides d'instruction qu'on veut les faire paraître ? — Je n'ai point à exprimer, en ce moment, d'opinion personnelle. Je me borne à une transcription fidèle de celles que j'ai entendu exprimer. Or, ceux à qui je me suis adressée prétendent que, dans les villes, dans le Sahel, dans le Nord de la Tunisie, la population est « pénétrée de l'impérieuse nécessité de s'instruire ». Le Sud, avoue-

t-on, reste encore assez indifférent à la question, mais les convaincus espèrent arriver à éveiller le zèle studieux de leurs coreligionnaires jusque dans les bourgades isolées aux confins du désert, dans les ksours somnolents, vivant leur vie végétative parmi les oasis de la frontière tripolitaine.

Il serait téméraire de hasarder une prédiction quelconque, mais je serais plutôt portée à croire fondé l'espoir des intellectuels tunisiens. N'ai-je pas vu, il y a deux ans, à Colom-Béchar, en plein Sahara, une jolie école, construite pour les indigènes par l'autorité militaire. Elle était ouverte depuis trois ou quatre mois et comptait déjà une trentaine d'élèves. Un sous-officier algérien faisait fonction d'instituteur et croyait, très fermement, en l'avenir de son école.

Je me risque à demander si, parmi les Arabes, il n'en existe pas qui verraient avec peine la majorité des enfants indigènes entrer dans les écoles fondées par les Français. Il y en a, j'en suis certaine. Les chefs de maintes riches confréries savent combien ils auraient à perdre si des notions plus rationnelles venaient détruire les superstitions constituant la base de leur pouvoir. Les promoteurs du mouvement actuel ne doutent pas qu'ils ne rencontrent de l'hostilité de ce côté. Certains me l'avouent, mais, en général, la réponse s'efforce de masquer les appréhensions causées par le parti, peut-être considérable, des vieux conservateurs.

Nous ne croyons pas, me dit-on, qu'il y ait des ennemis de l'instruction parmi les Tunisiens, mais quelques-uns en sont encore à souhaiter une éducation purement arabe. Ceux là craignent que l'influence exercée par les méthodes françaises ne soit au détriment du sentiment religieux.

Pour écarter cet argument, très puissant en pays musulman, l'on ajoute vite :

Ils sont dans l'erreur. L'éducation purement arabe peut faire des libres-penseurs aussi bien que l'éducation française. Il en existe des exemples.

Ces « exemples » ce sont, sans doute, les interprètes libres du Coran qui rejettent le fatras des commentaires et des traditions. Les « protestants » du mahométisme qui veulent le Livre saint et rien que lui, ou se permettent d'en tirer des conclusions peu agréables aux chefs religieux. Voici quelques

années, un de ces « réformistes », homme de haute valeur assurait-on, faillit être écharpé par la populace de Tunis. Les tribunaux indigènes envisageaient sa pendaison... On le retint prisonnier quelques jours pour laisser les esprits se calmer, puis l'administration française lui conseilla de quitter la Régence.

M'enhardissant encore, je continue. Sachant la place considérable que les sentiments religieux conservent dans l'esprit des Tunisiens, je demande : — Les adversaires ou les partisans de l'extension de l'instruction peuvent-ils se baser sur la religion musulmane pour appuyer leur opinion ?

Les réponses jaillissent, spontanées : — « Le Coran préconise l'instruction, il abonde, ainsi que le recueil des Hadits, en textes louant le savant et exaltant la science. » La jeunesse lettrée semble croire qu'elle a, avec elle, les magistrats du Chara (le haut tribunal religieux), les imans, les prédicateurs. Quant aux confréries, dont je parlais plus haut, elle professe peu d'estime pour elles. — « Ces confréries, qui exploitent la masse crédule et ignorante, n'ont rien de commun, me disent mes interlocuteurs, avec la vraie religion du Prophète Mohammed. Elles sont apparues lorsque l'Islam est tombé en décadence. »

Pour mieux me convaincre, l'un d'eux m'envoie, sous le titre de *Entretiens du prophète* (1), une série de citations très caractéristiques. Elles doivent, j'imagine, être peu connues en dehors du monde musulman et je crois intéressant de les reproduire ici :

— Les savants sont les successeurs du Prophète.
— Les habitants des cieux et de la terre demandent rémission des péchés du savant.

C'est-à-dire, explique mon correspondant, que tandis que le savant s'adonne à l'étude, les anges des cieux et de la terre s'emploient à obtenir la rémission des péchés qu'il commet.

— La science ajoute un surcroît à la noblesse du noble et élève l'esclave au point de lui permettre d'atteindre, parfois, les cimes réservées aux princes.
— La mort de toute une tribu est moins préjudiciable que celle d'un savant.

(1) Extrait de l'Ihya (la rénovation), chapitre de la Science. L'auteur de cet ouvrage est l'Imân El Gazâli (1058-1111 de l'ère chrétienne).

— Dieu a révélé au Prophète Abraham (le salut soit sur lui). O Abraham, je suis savant et j'aime tout savant.

— Le savant est le dépositaire de Dieu sur la terre.

— Tout édifice doit avoir une base ; la science est la base de l'Islam.

— De la conduite de deux catégories d'hommes dépend le bonheur ou le malheur de mon peuple : les gouvernants et les savants.

— Celui qui s'instruit et enseigne est qualifié de *supérieur* dans le royaume des cieux.

— Maudite est la vie ainsi que tout ce qui s'y rattache, hormis la prière, les professeurs et les étudiants.

— C'est un bien beau cadeau qu'une vérité philosophique. Vous l'entendez, vous la conservez dans votre mémoire, puis vous la portez à un frère. La lui apprendre est plus méritoire que de prier durant une année.

— Assister à un cours scientifique est plus méritoire que de réciter mille prières.

— Ma mission dans ce monde est d'enseigner.

— Celui qui s'engage dans une voie à la recherche de la science est guidé par Dieu dans une voie qui mène au Paradis.

— Recherchez la science, dussiez-vous, pour cela, aller jusqu'en Chine.

— Un chapitre de science, que l'homme apprend, lui est plus profitable que tout ce que renferme ce monde.

— L'ignorant ne doit pas taire son ignorance et le savant ne doit pas taire son savoir.

— La recherche de la science est une obligation pour tout musulman et toute musulmane.

Puis, empruntées à divers auteurs, quelques autres citations procédant de la même pensée.

— Le Kalife Ali, gendre du Prophète, dit un jour à l'un de ses compagnons : O Kamil, la science est supérieure à la fortune. La science veille sur vous et c'est vous qui veillez sur la fortune. La science est une autorité et la fortune est subordonnée à l'autorité. La fortune diminue par la prodigalité et la science s'en augmente.

— Rien n'est supérieur à la science. Les souverains conduisent les hommes et les savants commandent aux monarques.

— Omar (le 2e kalife) a dit : La mort de mille ascètes jeûnant le jour et priant toute la nuit est plus supportable que celle d'un savant enseignant.

— Abou-Dardâi, compagnon du Prophète, a dit : J'aime mieux m'instruire sur une seule question que de prier toute une nuit.

De telles paroles sont, certes, bien propres à soutenir l'en-

thousiasme de la jeunesse musulmane. Elles dénotent une rare élévation d'esprit chez ceux qui les ont prononcées. Je ne suis point qualifiée pour discuter sur la valeur qu'un croyant doit leur attribuer. Spécialisée dans les littératures hindoues et chinoises, je ne voudrais pas m'aventurer imprudemment en matière coranique. Pourtant, il me semble que le Livre saint exalte plutôt la foi que le savoir. S'il y est souvent répété que « Dieu est savant et sage », c'est plutôt pour nous exhorter à nous en remettre à ce qu'il nous a révélé : « Dieu t'a envoyé la vérité, garde-toi d'en douter » [Coran, v, 94]. Il s'agit de vérité réligieuse et non de vérité scientifique, je le sais. Mais peut-on, réellement, séparer l'une de l'autre ? Les moins clairvoyants parmi les conservateurs ne sentiront-ils pas qu'adopter, avec notre science, les méthodes de libre examen qu'elle comporte est entraîner la foi musulmane vers la même crise que subissent la foi chrétienne et la foi judaïque et n'opposeront-ils pas aux amis de l'instruction, en pays musulman, la résistance opiniâtre qu'ils leur ont opposée en terre chrétienne ? N'est-il pas écrit : « Suivez le Prophète qui n'est point éclairé par la science humaine » [Coran, VII, 158] ?

Il fallait, pour terminer, m'enquérir du programme que la jeunesse tunisienne souhaiterait voir adopter dans les nouvelles écoles.

L'administration française semble décidée à créer un certain nombre d'écoles dans lesquelles une instruction primaire, appropriée, serait donnée en même temps qu'un enseignement professionnel ou agricole. Cette solution ne paraît point du goût des Tunisiens lettrés à qui je m'adresse. L'on pourrait croire, pourtant, qu'elle répond à leurs desiderata : Perfectionner la main-d'œuvre indigène, n'est-ce pas lui donner le moyen de lutter avec les ouvriers européens ?... Peut-être considèrent-ils comme humiliant le fait qu'on songe à faire de leurs coreligionnaires des ouvriers. Ceux dont il est question, les enfants d'artisans, n'y sont-ils pas destinés ?...

L'obtention du certificat d'étude, la possibilité, véhémentement réclamée par eux, de fréquenter, après l'école primaire, les cours secondaires et supérieurs, hypnotisent un peu les jeunes Tunisiens. Ils ont tort, à mon avis. Nul n'empêche ceux d'entre eux qui en ont les moyens et les loisirs d'entrer au lycée de Tunis et de suivre ensuite les cours des écoles supé-

rieures d'Alger ou de France. Je crois que nul n'y met obstacle. En ce qui concerne le peuple, une instruction pratique lui sera toujours la meilleure arme dans la vie et je souhaiterais vivement une réforme adjoignant un sérieux enseignement professionnel au programme de nos écoles de France.

Quoi qu'il en soit,la jeunesse musulmane désire l'instruction primaire pure et simple telle qu'elle est donnée aux petits Français. Elle désirerait aussi la co-éducation, les jeunes Arabes se mêlant aux Européens dans les mêmes écoles. En dehors de toutes autres considérations, la différence de langue rend peu pratique le système de la co-éducation à l'école primaire. L'enfant arabe, pour être à même de suivre les cours, doit commencer par apprendre le français. Le temps qu'il y consacrerait serait perdu pour ses condisciples. Les inconvénients de la co-éducation, à ce point de vue, se font, paraît-il, sentir même dans les établissements fréquentés par une clientèle d'Arabes appartenant aux classes aisées et possédant, déjà, des notions de français en entrant au collège.

Tandis que certains membres de l'enseignement estiment qu'il serait sage de donner les cours en arabe et de faire étudier le français comme une langue étrangère, la jeunesse musulmane s'est ralliée à la formule : *Instruire en français et faire étudier sérieusement l'arabe.*

L'on me donne, du moins, comme certaine l'adhésion de la majorité à ce programme. Je le trouve en opposition avec le désir formellement exprimé par les intellectuels tunisiens de sauvegarder leur langue maternelle. Certains Arabes, s'en rendant sans doute compte, tiennent pour préférable de conserver à la langue arabe sa prépondérance à l'école (1). N'y a-t-il pas, en effet, une véritable contradiction entre le désir « nationaliste » de relever l'Islam qui anime tous les promoteurs du mouvement actuel et les vœux faits en faveur d'un enseignement qui, malgré les cours spéciaux d'arabe qu'on lui adjoindrait, leur rendrait, peu à peu, notre langue plus familière que la leur... et, avec notre langue, nos idées et nos mœurs ?

Une intéressante tentative pour moderniser l'école arabe a été faite à Tunis par Si Khairallah ben Mostafa. Son école tient de l'ancienne école coranique, en ce sens qu'on y enseigne

(1) Il y a une difficulté, les livres nécessaires à l'instruction des élèves n'existent pas en arabe.

le Coran et que les cours sont donnés en arabe, mais les enfants y reçoivent aussi les notions scientifiques que comportent les études primaires. De l'avis de personnes très compétentes, cette école répond parfaitement à son but et est digne de servir de modèle. Il paraît, néanmoins, que, malgré sa valeur, cette expérience n'a pas converti les Tunisiens qui continuent à réclamer des écoles françaises.

Un autre point à remarquer, c'est qu'il n'existe guère, ici, de partisans de la neutralité religieuse à l'école. L'instruction gratuite enthousiasme les indigènes peu aisés ; dans son zèle, la jeunesse musulmane accepterait même l'instruction obligatoire; au troisième terme de notre formule, les plus avancés demeurent embarrassés, déclarent qu'il ne faut pas aller trop vite et « laisser au temps le soin de faire son œuvre ». L'école où l'on n'enseignerait pas le Coran, j'entends l'école primaire, populaire, ne semble obtenir aucun suffrage.

Une autre question se pose encore : celle de l'instruction des filles. Elle est pleine d'intérêt en pays musulman, mais les nombreux développements qu'elle comporte exigent qu'elle soit traitée à part, ce que je ferai prochainement.

Je me bornerai, en terminant, à appeler l'attention sur un fait qui m'a frappé durant la petite enquête à laquelle je me suis livrée. Au cours des conversations que j'ai eues revenait, avec mille variantes, l'éloge du régime appliqué aux indigènes dans les colonies étrangères. *On* avait raconté aux Tunisiens qu'en Egypte, que dans l'Inde, les Anglais donnaient aux indigènes une place plus large dans la Société, favorisaient davantage leur développement intellectuel, bref, leur marquaient plus d'intérêt et plus d'estime que nous. La bonne foi de mes interlocuteurs était parfaite, souvent ils faisaient appel à mes propres souvenirs : « Vous qui avez vécu dans l'Inde, vous avez pu vous rendre compte... »

Eh ! oui, j'ai pu me rendre compte et c'est précisément pour ce motif que je déplore la duplicité des racontars auxquels les Arabes se laissent prendre. Je voudrais qu'ils puissent tous faire l'expérience de l'estime en laquelle les Anglo-Saxons tiennent l'homme d'une autre race ! Oh ! sans doute, ils abandonneront volontiers à leurs vassaux toutes les fonctions sociales inférieures, mais jamais la moindre parcelle de direction ne leur sera attribuée.

Je ne voudrais pas m'appesantir sur un sujet délicat, pourtant j'aimerais apprendre aux partisans de la co-éducation entre Arabes et Européens, dans les écoles primaires, que, loin de frayer avec leurs conquérants dans les établissements scolaires, les Hindous voyageant en 3e classe se voient interdire l'accès des compartiments de chemin de fer réservés aux Européens. Les métis même sont tenus à l'écart par la morgue des vainqueurs. Un *half-cast*, homme ou femme, fût-il instruit et élevé à l'européenne, n'a guère de chance d'être admis à une table anglaise. L'on connaît l'éloignement dans lequel les Américains tiennent les nègres les plus distingués par leur culture intellectuelle. N'ai-je pas vu, dans une pension de famille fréquentée par des Anglais et des Allemands, les pensionnaires contraindre la directrice à renvoyer un jeune Cinghalais lettré, érudit, sortant d'une université européenne, en la menaçant d'un exode général si elle leur « manquait de respect » au point de leur imposer la présence d'un tel hôte?

Il ne serait peut-être pas inutile de révéler ces faits aux Arabes et de percer à jour les mensonges intéressés qu'*on* leur débite. Nous aurions, eux et nous, à y gagner.

Chacun jugera et conclura à son gré. Pour moi, je ne suis pas de ceux qui cherchent à s'opposer au vœu des peuples en quête du savoir. La science est la plus forte, elle déjoue les projets de ceux qui veulent la mettre au service de causes qu'elle condamne. L'évolution se poursuit sans arrêt, inéluctable, éternelle, et la mesquine prudence de ceux qui tentent de lui barrer la route me fait l'effet des efforts d'une troupe d'enfants amoncelant du sable pour arrêter le flux de l'Océan.

La jeunesse tunisienne, sortie de la torpeur où s'abandonne l'Islam, mais non détachée de lui, désireuse, au contraire, de lui infuser une nouvelle vie réclame notre science. Le sentiment a, certes, sa noblesse! Que des politiciens le trouvent dangereux, peut-être est-ce leur rôle, mais le penseur aime peu les races trop empressées à renier leur caractère et leur passé. Tel de mes interlocuteurs rappelant, avec orgueil, les règnes des grands Kalifes, les merveilles d'art écloses en Espagne au temps des Maures, se grandit par cette évocation... Je m'en voudrais de voiler, par un mot maladroit, la gloire de la vision qu'il me dépeint, la ferveur intime causée, peut-être, par celle qu'il me tait, à moi, l'étrangère : la galopade folle des coursiers

à travers les plaines brûlantes et les cavaliers aux yeux de fièvre marchant pour conquérir « vainqueurs, la terre, et, morts, le Paradis ».

Certes, je m'en voudrais de rappeler que, dans le mélange de races diverses, opéré sous le croissant emblématique, toutes n'ont pas la valeur des Maures d'Espagne ou de ces Arabes de sang pur, introuvables aujourd'hui... Plusieurs, ici, et non des moindres, n'ont-ils pas, aussi, du sang français dans les veines? Du sang qui parlera à son heure, sans qu'ils s'en doutent. Mais plus que tout, la science qu'ils recherchent pour réaliser un vieux rêve les éloignera de ce rêve. Nourris des mêmes connaissances que nous, l'idéal ancien s'effacera fatalement de leur esprit pour faire place à un idéal nouveau et l'antique épopée ne sera plus que souvenir pieux à des gens d'instincts et de besoins trop différents de ceux de leurs ancêtres pour pouvoir revivre leur vie.

ALEXANDRA DAVID.

LES SOLLICITATIONS AMOUREUSES

I

Comme Jacqueline de Florival avait déclaré à son entourage qu'elle ne commettrait jamais un péché avec un galant homme que loin de Paris, M. de Ponentis, qui était amoureux de cette aimable femme, tentait l'impossible pour qu'elle se décidât à voyager.

C'est en vain qu'il l'avait invitée à passer les mois d'été dans son château de Touraine, où vivait la sœur de M. de Ponentis, vieille fille, sourde à souhait et de vue assez basse pour qu'on pût, sans inquiétude, s'abandonner devant elle à quelque commerce amoureux. On eût également prié à s'établir pendant quelques semaines sur ces bords galants de la Loire les Céré, les Vertamont, amis personnels de M. de Ponentis, et qui connaissaient son sentiment pour Mme de Florival ; même, afin que les apparences fussent sauves, on n'eût point hésité à réserver le pavillon aux meilleures amies de Jacqueline dont le plus vif désir était d'assister à la chute de cette dernière. Elles s'étonnaient de ce que Jacqueline, après la mort de M. de Florival, se réfugiât dans une austérité de mœurs qu'elle n'avait point observée du vivant de son mari.

Encore que de telles affirmations fussent audacieuses, on disait que certain officier au service du roi de Prusse et qu'un écrivain espagnol, rempli d'ailleurs du génie le plus remarquable, avaient distrait le sommeil de Mme de Florival, pendant que son époux, à l'armée, ne se gênait pas, le goujat, pour culbuter des filles et faire une douce violence aux femmes mûres des petites villes.

Fut-ce la mort particulièrement héroïque de ce beau soldat qui jeta sa femme dans une fidélité posthume? Est-ce l'absence parmi ses soupirants d'un artiste ou d'un guerrier exotique qui détermina Jacqueline à prendre la résolution dont souffrait si fort M. de Ponentis? Mme de Sançay et Mme de Laschamps, qui savaient l'aventure de l'écrivain espagnol et de l'officier

prussien, auraient juré, le goût de Mme de Florival pour les étrangers n'étant point douteux, qu'il eût suffi qu'un peintre anglais, ou un sculpteur italien se présentât pour que la veuve consolée se reprît à vivre selon les convenances, je veux dire eût un amant.

M. de Ponentis, qui n'avait pas l'esprit aussi prompt et aussi ferme que ces dames et qui n'ajoutait pas créance aux aventures de Jacqueline, bien qu'il ne les ignorât point, se figurait que Mme de Florival, pour des raisons confuses, mais respectables, attendait que l'on célébrât le troisième anniversaire de la mort à jamais regrettable de son mari, avant d'inaugurer un genre de vie plus conforme à son âge et à son rang.

Quand on a trente ans, la taille aimable, le teint frais, les yeux vifs, on ne demeure point fidèle, que diable! à la mémoire d'un homme mort en héros, mais ayant vécu en paillard!

Ces raisonnements d'une logique élémentaire, M. de Ponentis était à peu près capable de les faire. Même il ajoutait celui-ci aux précédents : « Je suis de bonne noblesse, j'ai de l'esprit et de la tournure; ma fortune vaut celle de Mme de Florival, et certes je l'eusse épousée si elle n'eût point fait ce serment ridicule de ne se jamais remarier; ne suis-je pas à tout prendre le meilleur de ses amis, celui dont elle souffre le plus volontiers la compagnie, et parfois son confident? Il serait aussi vain d'affirmer qu'elle m'aime ou qu'elle m'aimera que de nier qu'elle ait pour moi une très vive sympathie. J'ai le droit d'espérer. J'ose en outre me flatter d'avoir un peu de cette belle audace militaire, de cette franchise et de ce primesaut qui rendait si cher à Jacqueline feu M. de Florival. En vérité, il serait ridicule que je ne recueillisse pas une succession pour laquelle j'ai tous les titres et toutes les aptitudes en même temps qu'un très solide appétit. »

M. de Ponentis se figurait faussement que l'on touchait le cœur de Mme de Florival en s'efforçant de ressembler à son mari, en se parant des quelques rares qualités que le défunt possédât. Quels déboires il eût évités en se faisant naturaliser Hongrois ou Polonais!

En dépit des beaux discours bien nets et bien pesés, au moyen desquels il se morigénait pour mener à bien la conquête de Jacqueline, M. de Ponentis, encore qu'il s'attribuât,

et non sans raison, une certaine finesse dans l'esprit, était surtout amoureux. J'entends que les raisonnements les plus rigoureux, les déductions les plus habiles, ses plans, sa stratégie, toute sa science d'amant s'évanouissaient comme une fumée légère lorsque Mme de Florival lui donnait sa main à baiser et répondait à son sourire par un regard bien clair de ses yeux, hélas! ironiques.

II

Vers la fin du mois d'août, Mme de Florival reçut la visite de M. de Ponentis, qui revenait de Touraine où la vendange s'annonçait sous d'heureux auspices. Il convia Jacqueline à venir goûter le premier vin mousseux, ainsi qu'à présider les réjouissances données aux paysans dans le parc du château pour fêter cette année grasse et clémente. M. de Ponentis avait appris par cœur un couplet fort attendrissant dans lequel il évoquait les terrasses qui plongent leurs pieds dans la Loire, et que frôle au coucher du soleil une eau qui porte les reflets du ciel. Ce petit morceau, soigné quant au style, mais débité sur un ton faux et monotone, déplut à Mme de Florival, qui était bien décidée à ne point quitter Paris, sinon à rester vertueuse, comme se l'imaginait M. de Ponentis.

Cependant il arriva que, par le fait d'une seconde visite, qu'elle reçut à la même minute, Mme de Florival dut accepter l'invitation qu'elle avait refusée, non sans offenser gravement M. de Ponentis, quelques instants auparavant.

Le jardinier du marquis d'Escleix, dont l'hôtel était contigu à celui de Mme de Florival, venait prier cette dernière de bien vouloir prendre quelques précautions afin que son parc ne souffrît point de la coupe à laquelle on allait soumettre les arbres de son maître.

Ces arbres, d'une forme magnifique et d'une hauteur prodigieuse, bordaient le mur qui enserrait le petit jardin de Mme de Florival. Ce jardin, fort bien tracé et très coquet, malgré ses proportions minuscules, s'embellissait, s'agrandissait de tous les chênes, marronniers, peupliers et ormeaux du marquis d'Escleix.

Lorsque Jacqueline apprit que le marquis allait jeter bas ces frondaisons superbes, elle poussa de tels cris que M. de

Ponentis, qui s'éloignait, revint sur ses pas, et ce fut fort à propos.

Elle vitupérait, en paroles inarticulées, ce vieux fou, cet original ridicule qui dévastait l'horizon en même temps qu'il détruisait l'harmonie de ses propres jardins.

Elle ne pouvait admettre qu'on consommât pareil forfait sans la consulter, et que les lois ne punissent pas avec la même rigueur que le parricide des actes si barbares et si détestables. Pendant une bonne heure, Jacqueline ne cessa d'injurier le marquis d'Escleix, tandis que le jardinier impassible lui répétait à intervalles égaux la commission désagréable dont il était chargé. Quand il fut parti, Mme de Florival déclara qu'elle ne voulait plus habiter son hôtel du moment que cet imbécile de marquis rasait son parc comme un ponton. Elle affirma même qu'elle quitterait la place avant la fin du jour.

M. de Ponentis lui représenta la difficulté de trouver un logement convenable à pareille heure, et, la bouche en cœur, lui proposa de partir sans tarder pour la Touraine. Cette présence d'esprit irrita Mme de Florival qui prit le ciel à témoin qu'elle n'irait point ailleurs qu'à Fontainebleau. « Une forêt, clamait-elle, je veux une forêt ! » Encore qu'il jugeât cet amour des arbres immodéré, M. de Ponentis crut bon d'en profiter, et, avec un grand sang-froid, il apprit à Jacqueline, qu'il avait un château près de Gretz, et qu'il serait heureux de le mettre à sa disposition. Mme de Florival, pleine d'une admiration subite pour cet amant, qu'elle ne parvenait point à prendre au dépourvu, accepta l'offre de M. de Ponentis avec autant d'enthousiasme qu'elle avait mis de dureté à la repousser par deux fois. Mais comme elle tenait à sa réputation, elle exigea que M. de Ponentis mandât d'urgence à Gretz sa sœur aveugle et sourde. La malheureuse demoiselle arriva peu de jours après à Fontainebleau, plus morte que vive; elle s'alita et, malgré sa bonne volonté, Mme de Florival ne la revit plus tant que dura son séjour chez M. de Ponentis.

III

Un automne singulièrement précoce avait décoloré les bois; ils étaient peints d'un jaune tantôt clair et pàli, tantôt ardent et foncé ; çà et là, quelques arbres au feuillage écarlate sem-

blaient être les blessures par où s'échappait la vie de cette forêt agonisante. L'heure exquise était celle où le soleil descendait à l'horizon dans un ciel limpide, le temps se maintenant au beau. Quand le mystère et le silence s'étaient emparés de la campagne avec l'ombre et la nuit, Mme de Florival et M. de Ponentis rentraient au château, les yeux ravis du spectacle magique. Ils s'asseyaient au coin de la cheminée où se consumaient de grosses bûches, car les soirées étaient fraîches, — et le gentilhomme persuadait à Jacqueline qu'il fallait l'aimer, ou du moins lui en donner l'illusion, autrement que par de vagues promesses et les fugitives assurances d'une parfaite sympathie.

M. de Ponentis savait qu'un beau paysage est susceptible de jeter notre âme dans les pires désordres. Aussi, au coucher du soleil, le gentilhomme ne manquait-il jamais d'amener Mme de Florival sur quelque clairière d'où l'on découvrît une vue magnifique. Il espérait toujours que, touchée par cette nature sublime Jacqueline s'abandonnerait à lui. M. de Ponentis avait lu en quelque endroit que, sous certaines latitudes, les nuits sont si douces et énervent si tendrement les courages que les plus honnêtes dames se donnent à des manants. Pareille aventure, chuchotait-on, était survenue à Mme de Laschamps du temps qu'elle parcourait l'Italie pour se consoler du chagrin, d'ailleurs fort indiscret, qu'avait éprouvé M. de Laschamps en s'apercevant qu'il était aussi trompé qu'on peut l'être.

M. de Ponentis souhaitait qu'un jour où son cœur serait moins sec et son esprit moins ironique Mme de Florival, devant la beauté sévère de la forêt et les grâces du décor céleste, tombât, et que ce fût dans ses bras. Il eut beau épuiser tous les points de vue les plus réputés, crever ses chevaux en allant tantôt aux Couleuvreux, où les pins toujours verts croissent parmi les rochers moussus et les mares sinueuses, tantôt à Bois-le-Roi, où le ciel se mire dans l'eau tremblante de la Seine, Mme de Florival ne sentit pas l'irrésistible besoin d'aimer. Certes, la nature ne la laissait point indifférente et souvent elle étreignait dans sa main le bras de M. de Ponentis, tant l'émouvaient les aspects si variés de cette forêt incomparable. Mais elle n'eût point accru la volupté triste qu'elle éprouvait pendant ces heures inoubliables en ajoutant M. de Ponentis à la courte liste de ses amants.

IV

Un matin, alors qu'il se promenait seul dans la forêt assez incertain de son bonheur, M. de Ponentis s'aperçut qu'une aigre bise commençait à dégarnir les arbres et à couvrir la terre de leurs dépouilles. Il ramassa les premières feuilles mortes et les serra entre ses paumes dans un geste de prière et de détresse.

M. de Ponentis se sentait envahi d'une infinie tristesse, non pas qu'il fût en âge où l'automne est comme un avertissement donné par le ciel et un rappel de notre caducité, mais il songeait avec douleur que le temps s'écoulait sans que Mme de Florival lui octroyât seulement un baiser, que le froid la chasserait bientôt vers Paris, et qu'une occasion sans doute unique avait fui dont il n'avait point su tirer parti. M. de Ponentis froissait dans ses mains crispées les feuilles jaunies, et, par une raison qu'il ne put s'expliquer, ne voulut point les jeter devant qu'il fût parvenu au château ; Mme de Florival l'attendait sur le perron, il les cacha dans sa poche comme si leur vue dût apprendre à Jacqueline combien la saison était avancée.

En dépit de la froidure et des brouillards opaques qui rendaient la forêt inhospitalière aux premières et aux dernières heures du jour, Mme de Florival se trouvait fort bien à Gretz et ne songeait pas à regagner Paris, qu'elle avait pris en horreur depuis que le marquis d'Escleix se permettait d'être maître chez lui. Ainsi les inquiétudes de M. de Ponentis à l'endroit d'un départ prochain étaient illusoires et il eût sans doute mieux fait d'organiser sa maison pour l'hiver que de redouter inutilement que sa belle ne la quittât.

Si grande était sa détresse de n'avoir point mené à bien ses desseins amoureux, et si vif son désir de réussir que M. de Ponentis résolut d'employer un moyen fort impertinent pour vaincre la résistance de Mme de Florival. Il se souvint du succès qu'il avait jadis obtenu auprès d'une vertueuse dame en lui montrant des estampes licencieuses. Le talent galant du peintre et la minutie du graveur avaient eu raison d'une pureté de mœurs qui passait pour être à toute épreuve. M. de Ponentis eut l'idée d'ouvrir ses cartons pour Mme de Florival, qui se divertit, fort avant dans la soirée, à regarder ces monstruosités. Mais bien qu'elle se délectât aux combats amoureux que

représentaient les estampes, elle eut l'habileté de louer sans relâche les artistes qui lui donnaient cette plaisante distraction ; et M. de Ponentis, quelque envie qu'il en eût, ne put à aucun moment glisser un mot de l'amour en général, et du sien en particulier. On a bien voulu remarquer que cet homme qui avait de l'esprit à son avis, et à celui de quelques gens de goût, devenait sot dès qu'il se trouvait en présence de Jacqueline. Mais pendant le répit qu'elle lui laissait, car elle ne le voyait guère qu'aux heures des repas et des promenades, il recouvrait toute sa lucidité, toute sa ruse. Il eut la pensée diabolique, les estampes n'ayant point eu le pouvoir de provoquer chez Jacqueline un de ces élans plus charnels que véritablement amoureux, d'avoir recours aux livres audacieux dont la lecture est aussi pernicieuse pour nos sens que pour notre esprit. Il ne se rappelait aucun de ces écrits qui fût inconnu à Mme de Florival et qui pût bouleverser, ne fût-ce qu'un instant, le bel ordre un peu rigoureux de sa vie. Il écrivit à M. de Chatellenay, son éminent ami, qui se mêlait de littérature et d'histoire, pour lui demander ce renseignement de nature délicate. M. de Chatellenay répondit par un billet extrêmement élégant comme il savait les écrire et dans lequel, après avoir souhaité la chute de la belle dame, il recommandait à M. de Ponentis les œuvres de Louise Labé.

V

Faut-il dire que M. de Ponentis ignorait jusqu'au nom de Louise Labé ? Il fouilla dans sa bibliothèque, et finit par y découvrir, entre une « Défense et Illustration de la langue française » et les tragédies de Corneille, les œuvres de « la Belle Cordière », parues à Lyon en 1762, chez les frères Duplain, libraires. L'édition était fort nette et, de plus, ornée de gravures délicates.

M. de Ponentis regarda longuement l'image qui, en tête du livre, représente Louise Labé jouant du luth (elle excellait dans cet art), et trois gentilshommes de bonne mine ne la perdant point des yeux, soit pour mieux suivre ses chansons et leur accompagnement, soit pour se régaler à la vue de sa gorge qui était abondante, et, comme ses bras, admirable. Dans les recherches qu'il fit sur Labé, M. de Ponentis apprit que la femme, dont il dépendait, croyait-il, que Mme de Flori-

val jetât son bonnet par-dessus les moulins, était née en 1526 à Lyon et avait reçu une éducation somptueuse. Elle connaissait la musique et la philosophie; ayant épousé un riche cordier, ce qui explique son surnom, elle tint une manière de salon littéraire; elle discutait sur les Arts, les Belles-Lettres, les Sciences avec les hommes les plus éminents de son temps; elle entendait le grec, le latin, l'espagnol et l'italien; et cette dernière langue assez parfaitement pour composer un sonnet.

Fut-elle vertueuse? Les dames lyonnaises, qui paraissent n'avoir point accepté sans se venger par des calomnies qu'une femme de cordier se permît d'avoir un plus bel esprit que le leur, ont répandu mille bruits injurieux sur le compte de la Belle Cordière; quelques-uns de ses historiographes l'ornent de toutes les vertus; d'autres, au contraire, la peignent avec des couleurs peu ménagées. Quand M. de Ponentis apprit que les ouvrages de Louise Labé prêtent des armes contre elle, il n'en voulut pas savoir davantage sur sa vie et entreprit la lecture du petit volume.

Pour que nul ne le dérangeât dans cette occupation importante, il sortit du château, s'enfonça dans les allées du parc les plus écartées et put tout à loisir y faire connaissance avec la belle Lyonnaise.

Le *Débats de Folie d'Amour* ne lui parut pas pernicieux comme il l'eût souhaité, et il pensait en lui-même que M. de Chatellenay était diantrement timoré pour s'effaroucher de cette dispute entre Folie, Vénus, Apollon, Jupiter, Amour et Mercure. Quant aux élégies, M. de Ponentis estima que Mme de Maintenon, si elle en eût autorisé la lecture à Saint-Cyr, n'eût point passé les règles de la bienséance, ni manqué à ses impérieux devoirs. Il commençait de croire que son ami l'avait plaisamment dupé, quand il rencontra les sonnets.

Cependant le premier le déçut, car il était écrit en italien, et M. de Ponentis n'entendait point cette langue. Mais les autres étaient en français. M. de Ponentis les comprit, même il goûta ces vers:

> Je vis, je meurs : je me brûle et me noye.
> J'ay chaut estrême en endurant froidure :
> La vie m'est et trop molle et trop dure.
> J'ay grands ennuis entremeslés de joye.
> Tout à un coup je ris et je larmoye,

Et en plaisir maint grief tourment j'endure :
Mon bien s'en va et à jamais il dure :
Tout en un coup je seiche et je verdoye.
Ainsi Amour inconstamment me meine :
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.
Puis quand je croy ma joie estre certeine
Et estre au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

Après mille circuits, M. de Ponentis était parvenu tout naturellement au petit temple païen qui servait le plus souvent de but à ses promenades.

Sous une voûte soutenue par de légères colonnes s'érigeait frêle et gracieuse une statue de l'Amour, sur le dos duquel dansait un léger carquois. D'un geste espiègle, l'adolescent bandait son arc, prêt à décocher une flèche à quelque passant imaginaire.

M. de Ponentis entama cet autre sonnet :

Depuis qu'Amour cruel empoisonna
Premièrement de son feu ma poitrine
Toujours brulay de sa fureur divine
Qui, un seul jour, mon cœur n'abandonna.

Alors, de M. de Ponentis se plut à évoquer le cruel amour l'empoisonnant, dardant sur lui ses traits enflammés, ne lui laissant ni repos ni cesse. Il lui semblait qu'ayant donné à sa douleur une forme poétique elle était plus profonde et plus belle. Même il en arriva avec le poète à souhaiter que, si son rêve ne pouvait se réaliser dans la vie, il se réalisât au moins en songe.

Et le gentilhomme déclamait tout haut :

O dous sommeil, o nuit à moi heureuse
Plaisant repos plein de tranquilité,
Continuez toutes les nuits mon songe.
Et si jamais ma povre âme amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

Ces vers et d'autres encore, M. de Ponentis en admirait l'aisance, la grâce et l'harmonie.

Bien qu'au premier abord il n'eût pas rencontré, comme il l'espérait, ces pensées libertines qui jettent le trouble dans les esprits, il proclamait maintenant la sagacité de M. de Chatel-

lenay qui avait su découvrir un livre où la passion se gagne, où l'ardeur est contagieuse. Plus que les estampes légères, plus que les livres débordant d'indécence, ce recueil était propre à mettre une flamme amoureuse même dans les cœurs indifférents. Qui se fût avisé, en lisant ces sonnets pleins de frémissements, de larmes et d'étreintes, de ne point brûler avec Louise Labé, de ne point pleurer, de ne point désirer avec elle ? Même en tournant la page 135, M. de Ponentis crut avoir découvert, tant son émoi fut vif en lisant les premiers vers, ce qui devait enfin lui livrer Mme de Florival.

VI

Pendant un jour entier, sous prétexte d'indisposition, M. de Ponentis resta enfermé dans ses appartements. Si quelque indiscret eût collé l'oreille aux serrures, il eût entendu le gentilhomme déclamer des vers en marchant de long en large. Une ouïe très exercée eût pu distinguer combien les intonations de M. Ponentis étaient variées ; il en cherchait une qui lui donnât satisfaction entière, et si par hasard il la trouvait, c'était alors sa mémoire qui le trahissait. Il était fort marri et regrettait de ne point savoir imiter les comédiens, de n'avoir point entretenu la précieuse faculté que nous avons de graver les vers dans notre esprit. Cependant, à la fin de la journée il marqua quelque satisfaction : il possédait admirablement le sonnet de Louise Labé qu'il se proposait de faire entendre à Mme de Florival, et il le débitait une fois sur deux d'un ton qui n'était pas trop ridicule. Le lendemain son malaise s'était évanoui sans laisser de traces : il avait le visage frais et un grand air de contentement. Jacqueline le félicita sur sa bonne mine et M. de Ponentis assura qu'il se sentait assez bien portant pour la conduire aux Couleuvreux. C'était le but favori de leurs promenades encore que la route y menant fût fertile en cahots fort rudes. Mme de Florival accepta très volontiers de s'aller promener : ils partirent à l'heure où les plus hauts arbres atteignent le soleil déclinant, et pendant les trois quarts d'heure que dura le trajet en voiture, ils ne se dirent pas une parole.

Les Couleuvreux baignaient ce soir-là dans une lumière violette qui les rendait plus mystérieux et plus touchants. Mme de Florival et M. de Ponentis, loin de la route, marchaient

par les sentiers qui disparaissaient à moitié sous les feuilles mortes et les aiguilles de pin. Leurs pas éveillaient dans la forêt silencieuse un bruissement régulier et doux. A un carrefour, M. de Ponentis demanda sans préambule à Jacqueline si elle ne connaissait pas Louise Labé : Mme de Florival, déconcertée par cette brusque question et de plus assez ignorante en littérature, répondit simplement qu'elle n'avait jamais ouï parler de cette dame. Et tandis quelle torturait sa mémoire pour se rappeler en quelles circonstances elle avait bien pu la rencontrer, M. de Ponentis lui tint des discours singuliers.

Il s'étonna d'abord de ce qu'elle n'eût jamais lu les œuvres de cette poétesse, dont lui-même, et cela il ne s'en vanta point, ignorait le talent trois jours auparavant. Il raconta sans commettre une seule erreur et avec une grande abondance de détails la vie de Louise Labé, à l'ébahissement de Mme de Florival, suffoquée de voir M. de Ponentis montrer tant d'érudition. Puis il plaignit sincèrement les infortunés qui ne faisaient point leurs délices de tel et tel sonnet ciselé par la Belle Lyonnaise.

Dès lors Mme de Florival eut le plus vif désir de connaître Louise Labé, j'entends ses œuvres, car M. de Ponentis n'avait pas négligé de dire à Jacqueline à quelle époque avait écrit son auteur favori ; et le gentilhomme n'eut qu'à prier sa dame de s'asseoir sur une roche tapissée de mousse pour qu'elle daignât écouter des vers choisis avec le soin le plus rare.

VII

La nuit était presque venue. M. de Ponentis se campa devant Mme de Florival et il commença de déclamer :

Baise m'encor, rebaise moy et baise,
Donne m'en un de tes plus savoureus,
Donne m'en un de tes plus amoureux.
Je t'en rendray quatre plus chaus que braise.
Las ! te pleins-tu ! Çà que ce mal s'apaise
En te donnant dix autres doucereus.
Ainsi meslans nos baisers tant heureus
Jouissons-nous l'un de l'autre à notre aise.
Lors double vie à chacun en suivra,
Chacun en soi et son ami vivra.
Permets m'Amour penser quelque folie!
Toujours suis mal, vivant discrettement
Et ne me puis donner contentement
Si hors de moy ne fay quelque saillie.

Mme de Florival avait écouté le sonnet sans donner le moindre signe d'approbation ni d'impatience; surprise, puis amusée, par les mines, les attitudes et le ton sur lequel son amant avait débité les vers, elle s'en fût voulu de l'interrompre.

M. de Ponentis se flattait d'avoir mis une ardeur secrète au cœur de Jacqueline. Le trouble que n'avaient point causé les estampes licencieuses, la poésie le provoquait, et déjà il pensait que sa déclaration autant que le texte de Louise Labé avait heureusement servi les desseins qu'il poursuivait.

Cette ivresse fut de courte durée.

En effet, quand il eut fini ses extravagances, Mme de Florival partit d'un grand éclat de rire. Elle riait sans vergogne, malgré tout le dépit que laissait percer M. de Ponentis; sa gorge roulait sous son corsage; chaque fois que le malheureux gentilhomme voulait lui adresser la parole, elle ne pouvait garder son sérieux et retombait en convulsions. Cependant M. de Ponentis profita fort habilement d'une quinte de toux qui rendit à Jacqueline quelque réserve pour lui demander si les vers de la Belle Cordière n'étaient point de son goût. Et il ajouta que les sentiments si bien traduits par cette incomparable femme, il les éprouvait lui-même au point d'en souffrir et d'en devenir fou : « Je vous aime, » déclara-t-il à Mme de Florival en finissant sa tirade.

« Je m'en étais aperçue, fit Jacqueline en se levant, mais je vous savais gré de n'avoir point osé encore formuler quel vif sentiment je vous inspire. Savez-vous, Monsieur, que vous me compromettez infiniment... »

Ils regagnèrent la voiture; M. de Ponentis était assez penaud, et Jacqueline était soucieuse. Le retour s'effectua comme l'aller dans le plus profond silence; quand on franchit la grille du château, Mme de Florival dit à M. de Ponentis : « Puisque vous ne pouvez plus dominer la violence de votre passion et que vous êtes capable de vous livrer aux pires entreprises pour me convaincre, je veux briser le tête-à-tête auquel nous réduit à Gretz l'impotence de Mademoiselle votre sœur. Je vous prie d'inviter dès ce soir à venir nous rejoindre ici les Vertamont, les Céré, les Sançay et les Laschamps. Si leur présence ne vous rend pas le calme dont vous avez besoin, du moins sera-t-elle pour moi, et surtout pour ma réputation

une merveilleuse sauvegarde. » Et comme M. de Ponentis n'acquiesçait à ces conditions qu'en montrant une noire tristesse, elle ajouta sur un ton assez aimable : « Je ne vous savais point si hardi, Monsieur ! »

Le soir même, M. de Ponentis envoyait un exprès à Paris avec des billets pressants pour les invités de Mme de Florival, il ne pouvait se résoudre à dire les siens.

VIII

Les Céré, les Sançay, les Laschamps remirent à l'émissaire de M. de Ponentis des lettres dans lesquelles ils le remerciaient de son hospitalité, qu'ils acceptaient de grand cœur. Mme de Vertamont refusa, prétextant qu'elle partait sous peu pour sa terre de Bourgogne, où ses enfants avaient passé l'été. Elle annonçait qu'elle s'arrêterait quelques heures à Fontainebleau si le temps se maintenait au beau.

Selon les souhaits de Mme de Vertamont et malgré les prédictions intéressées des fermiers de M. de Ponentis, qui l'eussent voulu savoir aux cent diables, le soleil clair et luisant persista, continuant de répandre ses rayons attiédis sur la forêt desséchée et jaunie, consumée par la pluie, la lumière et le vent. Mais aux doux après-dîners succédèrent les journées glaciales ; l'hiver approchait. Occupé tout entier par son amour, M. de Ponentis avait imprudemment négligé d'accommoder son château pour la saison rigoureuse. Les cheminées n'étaient pas en état de chauffer ; les portes et les fenêtres joignaient mal ; d'aigres vents-coulis circulaient d'une pièce à l'autre, et c'était dans le salon une fusillade de courants d'air. C'est en vain que l'on brûlait des arbres entiers dans les cheminées monumentales ; le séjour du château n'était supportable que si l'on se chargeait de vêtements épais et chauds ; il ne fallait point quitter les chenêts du pied quand on faisait la lecture ou qu'on regardait à travers la vitre les jardiniers qui ramassaient inlassablement les feuilles mortes. En dépit des fourrures qu'elle étendait sur son lit, Mme de Florival passait des nuits cruelles, pires même que celles de M. de Ponentis, dont les rêves étaient peuplés d'images brûlantes.

Le froid redoublant, Mme de Florival prit sur elle d'allumer des fagots énormes de bois menu qui répandaient une chaleur intense. Une fois on crut que le château était la proie des

flammes, et que les invités de M. de Ponentis, en arrivant, ne trouveraient qu'un monceau de cendres. Il n'en fut rien, encore que des catastrophes attendissent les Sançay, les Séré, les Laschamps.

En effet, Mme de Florival transie, et peut-être enrhumée, décida, le jour même où les amis de M. de Ponentis devaient arriver à Gretz, de partir pour l'Italie. De grand matin, elle fit part de sa résolution à M. de Ponentis, qui la crut folle et voulut la raisonner. Mme de Florival lui représenta que son état de santé lui ordonnait impérieusement de se rendre sans tarder sous un ciel plus clément, sous un climat moins rude. Elle ne cacha point qu'elle avait envoyé son domestique à Fontainebleau avec l'ordre de ramener une chaise de poste. Elle irait d'abord à Dijon, où elle trouverait une voiture plus solide et plus confortable pour le long voyage qu'elle allait entreprendre.

M. de Ponentis n'hésita point. Il décida de partir avec Mme de Florival qui, à son tour, le croyait fou et perdait son temps à le morigéner. Elle eut beau lui représenter l'inconvenance de sa conduite et lui rappeler qu'elle avait invité, — cet aveu lui plut, — les Céré, les Sançay, les Laschamps, M. de Ponentis ne se laissa pas fléchir. Une force le poussait qu'il ne pouvait maîtriser. Tous les biens de ce monde ne l'eussent point déterminé à se séparer de Mme de Florival, à la quitter, ne fût-ce que pendant une semaine. Aussi, bien qu'elle tentât de s'y opposer, prit-il place dans la calèche qu'on avait ramenée de Fontainebleau. Son valet eut à peine le temps de jeter au postillon le mince bagage qu'il avait hâtivement préparé. Et lorsque, deux heures après le départ de Mme de Florival et de l'énamouré gentilhomme, parvinrent au château de Gretz, dispersés dans quatre carrosses, les Céré, les Sançay et les Laschamps, ils ne rencontrèrent pour les recevoir que la malheureuse infirme plus sourde et plus aveugle que jamais, sotte autant que possible devant cette invasion inattendue. La conduite par trop cavalière de M. de Ponentis les irrita, l'attitude de sa sœur les exaspéra. Ils repartirent, le soir même, pour Paris après une collation qui leur parut maigre. M. de Ponentis avait à tout jamais perdu leur estime et leur considération. Et les invités de Mme de Florival allaient, racontant partout, que cet homme, jadis si correct et si méticuleux, avait été méta-

morphosé en rustre malappris à cause d'une flèche lancée par l'Amour.

IX

Nous avons laissé suffisamment entendre qu'en partant avec Mme de Florival M. de Ponentis obéissait à une insurmontable nécessité. Le gentilhomme avait cru au moyen de vers d'une extrême ardeur réveiller ce goût inné qu'ont toutes les femmes pour les tendresses même un peu vives, et qu'elles ne perdent qu'avec l'âge, encore la règle n'est-elle pas sans exception. Mme de Florival, par un mystère déplorable, était restée froide en entendant les strophes enflammées, et, par une ironie singulière du sort, c'est contre le machinateur du piège que s'était retournée l'infernale poésie de Louise Labé. La Belle Lyonnaise, dont M. de Ponentis avait lu et relu les œuvres, après sa mésaventure, s'était vengée de n'avoir point eu de prise sur la vertu de Jacqueline en exacerbant les désirs de son amant, et en faisant plus aigu le dard qui lui piquait la chair. Une fureur presque bestiale s'était emparée de M. de Ponentis, et notre héros était le plus triste exemple du pouvoir ignominieux qu'ont les sens sur l'esprit, même le plus délicat.

M. de Ponentis était fort heureusement d'une timidité qu'augmentaient encore les regards ironiques de son amie. Quelque passion qu'il cachât dans son sein, il n'en importuna point Mme de Florival. Ils parvinrent sans s'être incommodés l'un l'autre à Dijon, où l'on se reposa, où l'on fit emplette d'un carrosse fort propre à quelque long voyage. Mme de Florival décida de marcher ensuite sur Lyon, où elle voulait se munir de toutes sortes de vêtements et d'objets pour sa toilette : fards, poudres, essences, onguents et parfums.

A Lyon, les deux voyageurs s'installèrent à l'auberge du *Grand Monarque*, sur la place Louis-le-Grand. M. de Ponentis, qui trouvait la ville d'une poignante mélancolie, était d'avis qu'on écourtât le séjour et qu'on se hâtât vers Naples, où il ne doutait point que la douceur du climat n'incitât Mme de Florival à montrer envers lui plus de complaisance. Jacqueline, au contraire, bien qu'elle eût des griefs contre Lyon et contre les divers marchands avec lesquels elle était en affaires, ne semblait pas pressée de traverser les Alpes et de fouler le sol

italien, de respirer l'air tiède des nuits à travers les orangers ou les lauriers-roses.

Etait-ce parce qu'elle avait fait la connaissance d'un gentilhomme italien, un peu poète, qui logeait lui aussi au *Grand Monarque* et prenait souvent ses repas avec eux? Mme de Laschamps n'eût pas hésité à répondre affirmativement ; mais M. de Ponentis songeait à des choses trop matérielles, hélas! et trop pressantes pour conserver quelque finesse d'esprit, et il n'avait pas trop de toute sa prudence pour cacher à Mme de Florival, qui l'eût chassé sans retour, dans quel avilissant état l'avaient mis ses propres stratagèmes.

X

Cependant l'on ne parlait plus de quitter Lyon et Mme de Florival se plaisait de jour en jour davantage dans la compagnie du poète italien Giacomo Guidarelli. Chaque fois qu'elle réussissait à éloigner M. de Ponentis, Jacqueline priait le jeune homme à dîner ou bien à souper. Ces jours-là elle ordonnait qu'on la servît dans sa chambre, au lieu qu'elle prenait d'habitude ses repas dans la salle commune où fréquentait la meilleure société de Lyon.

Giacomo Guidarelli profitait de ce que la chambre de Mme de Florival était bien close, et que nul n'écoutait aux portes, pour lui avouer de sa voix chaude et de timbre clair l'amour qu'il éprouvait, depuis leur première rencontre. Encore qu'il ne ménageât pas les louanges, et qu'il décernât à Mme de Florival les épithètes les plus flatteuses, Guidarelli employait incessamment le superlatif. « Vous êtes la plus belle, lui disait-il, la plus magnifique, la plus grandiose. Et rien n'est plus magnifique, plus grandiose que vous, sinon l'amour que vous m'inspirez. »

Un soir que le vin d'Asti l'avait rendu plus éloquent encore que de coutume, Giacomo fit à Mme de Florival une déclaration pompeuse avec des inflexions de voix qui eussent attendri un roc. A son grand étonnement, Jacqueline n'y répondit point comme il l'eût souhaité en lui donnant au moins sa main à baiser. Elle lui dit seulement d'une voix qui semblait évoquer des souvenirs délicieux : « Il est véritable que j'ai pour les étrangers une tendresse particulière » et elle lui tint de subtils propos dans lesquels il sut démêler que Mme de Florival était incapable de résister aux charmes de la langue italienne qu'elle

entendait un peu, aux charmes d'une voix caressante qu'elle souhaitait d'entendre beaucoup. Elle serrait l'une contre l'autre ses petites mains et levait les yeux au ciel, la paupière presque retournée. Giacomo, revenu de sa surprise, suivait avec satisfaction les ravages qu'il exerçait dans l'âme et dans les sens de cette aimable femme ; il décida de déclamer un poème italien pour achever de la séduire. Il but une gorgée d'Asti, sourit en découvrant ses dents qu'il avait blanches, solides et courtes, lustra de la main ses cheveux bruns et récita ce sonnet :

Non hauria Ulysse o qualunqu'altro mai
Più accorto fù, da quel divino aspetto
Pien di gratie, d'honor et di rispetto
Sperato qual i sento affami e guai.

Pur, Amour, cor begliochi tu fatt' hai
Tal piaga dentro al mio innocente petto
Di cibo e di calor gia tuo ricetto
Che rimedio non v'e si tu n'el dai.

O forte dura che mi fa esser quale
Punta d'un scorpio e demandar riparo
Contr'el velen d'all istesso animale !

Chieggio li sol'ancida questa noia
Non estingua el desir a me si caro
Che mancar non potra ch'i non mi muoia (1).

Mme de Florival se récria d'admiration : « Que vous avez donc de talent, mon poète, » dit-elle au gentilhomme, et elle lui permit de poser ses lèvres sur les siennes.

Quand ils furent revenus de ce baiser, Giacomo Guidarelli déclara honnêtement à Jacqueline que les vers n'étaient point de lui, mais tout simplement de Louise Labé.

XI

Fidèle à son premier projet, Mme de Florival avait continué

(1) Est-ce qu'Ulysse jamais ou quelque autre héros plus rusé a-t-il craint les chagrins et les maux que provoquent en moi ces fureurs divines, pleines de charmes d'honnêteté et de pudeur ?

C'est toi, Amour, qui par ces beaux yeux a percé d'une si profonde blessure mon âme innocente qui te donne asile, et que tu embrases et que tu nourris. Il n'y a pas de remède à cette blessure si tu ne me le donnes toi-même.

O cruelle qui me rends semblable à l'homme piqué par un scorpion et m'oblige à demander à l'animal la guérison de son propre poison !

Je veux seulement que ce chagrin disparaisse. Mais que le désir qui m'est si cher ne vienne pas s'éteindre dans mon cœur ; s'il venait à me manquer, je n'aurais plus qu'à mourir.

sa route vers l'Italie, offrant l'hospitalité de sa chaise à Giacomo Guidarelli qui se rendait précisément à Naples. M. de Ponentis apprit un matin à son réveil la fâcheuse nouvelle. Il fut en proie au plus violent désespoir, prononça le mot de trahison, tomba sur son lit en pleurant, et sanglota jusqu'à la fin du jour. Le lendemain il avait repris courage. L'image si chère de Mme de Florival lui était apparue pendant la nuit, et ses sens, de nouveau en délire, le poussaient avec une force non-pareille à poursuivre Jacqueline. On l'assura que Mme de Florival et Guidarelli se dirigeaient à petites étapes vers le duché de Savoie. M. de Ponentis fit atteler deux chevaux fringants à une calèche légère et promit vingt écus au cocher s'il parvenait à rejoindre le carrosse des fugitifs.

On se lança sur la route d'Italie à une vitesse folle. Le soir, à Pont-de-Beauvoisin, les bêtes, excédées de fatigue, ne purent réprimer l'élan de la voiture dans une descente rapide et vinrent s'abîmer sur le mur d'une ferme.

C'est en vain que M. de Ponentis se mit en campagne pour découvrir un autre attelage. Seuls les rois fainéants eussent pu se contenter des chariots traînés par des bœufs qu'on mettait à la disposition du gentilhomme. Vaincu par une sorte de fatalité, M. de Ponentis renonçait à poursuivre Mme de Florival.

Une méchante auberge le recueillit à moitié mort de faim, de lassitude et de dégoût. Il dormit six heures d'un sommeil lourd et peuplé de cauchemars. Quand il s'éveilla, le soleil entrait dans sa chambre; les montagnes couvertes de neige brillaient comme de grands miroirs; et malgré le froid qui pinçait, M. de Ponentis désirait Mme de Florival.

Il était en robe de chambre et s'apprêtait à se raser, quand Marguerite, la servante de l'auberge, entra chez lui, apportant sur un plateau des tartines de pain bis et une tasse de lait avec un grand bonnet de crème. Elle avait une jolie figure épanouie, peinte des couleurs les plus fraîches. Elle posa son plateau sur un guéridon assez bas et sa robe se releva.

Bien qu'il n'eût point de goût pour les servantes, M. de Ponentis prit Marguerite par la taille. Elle s'abandonna. De sa main droite, il retroussa les jupes de la fille; il rencontra une cheville un peu forte, mais la jambe n'était pas désagréable. Il ne s'inquiéta plus de la forme quand il fut parvenu

aux cuisses chaudes et fermes. Il ne voulait plus qu'assouvir son désir. Pour accroître celui de Marguerite, il lui baisa la bouche qu'elle avait grande, mais saine. De ses mains qui tremblaient d'impatience il dénoua le jupon de toile bise. Marguerite ne résistait pas; au contraire, renversée sur le lit, elle souriait. M. de Ponentis éprouvait à la voir et à la toucher un plaisir si violent qu'il eut à peine le temps de le satisfaire. La fille un peu déçue s'étonna de cette étreinte rapide... Le gentilhomme s'en aperçut et murmura : « Voilà trois mois que j'attends cette minute ! » Comme Marguerite savait bien que M. de Ponentis la connaissait seulement depuis la veille, elle pensa qu'elle avait subi les caresses d'un fou.

XII

Tandis que Mme de Florival et Giacomo Guidarelli, après avoir franchi les Alpes, redoublaient d'amour l'un pour l'autre en traversant les campagnes de l'Italie belles comme des jardins, M. de Ponentis reprenait tristement la route de Paris. Il ne souffrait presque plus de la conduite désinvolte de Jacqueline à son endroit, et sagement il avait renoncé aux sanglots et aux larmes; mais il ne laissait pas d'être fort honteux de son aventure avec la fille d'auberge.

C'est en vain qu'il essayait de justifier sa conduite : « Tout désir, raisonnait-il, doit se réaliser; il n'est pas en notre pouvoir de faire qu'il ne reçoive pas une satisfaction basse et peu estimable. »

Il maudissait Louise Labé qu'il rendait responsable de son échec ; il ignorait qu'elle eût, en dernier ressort, vaincu les résistances, d'ailleurs assez faibles, de Mme de Florival.

C'est dans ces sentiments que M. de Ponentis atteignit son château de Gretz. On lui confirma la visite, le départ précipité et la fureur de ses invités, catastrophe qu'il avait maintes fois déplorée. Qu'allait-il advenir de lui maintenant que Mme de Florival avait ruiné sa carrière d'honnête homme ? Il lui déplaisait de vivre dans une débauche sans élégance avec des filles. Le jeu ne le tentait point, et l'étude lui causait une insurmontable aversion.

M. de Ponentis découvrit fort à propos qu'il avait pour sa sœur une affection sans bornes. Bien qu'il n'aimât point son château de Gretz qui ravivait cruellement ses souvenirs

amoureux, le gentilhomme résolut d'y demeurer, pris d'un besoin soudain de dévouement.

Transportée sans raison de Touraine à Fontainebleau, exposée à toutes les intempéries dans cette habitation glaciale, encore stupide des événements qui s'y étaient déroulés, la malheureuse infirme, plus stupéfaite encore de la tendresse que lui témoignait son frère, ne put résister à tant d'émotions : elle succomba au moment où M. de Ponentis se félicitait d'avoir découvert sa vocation véritable.

Après ce dernier coup, le gentilhomme crut à l'exemple d'Oreste qu'il était né

> Pour être du malheur un modèle accompli.

Il exhala sa douleur de la façon la moins discrète et cela fut du meilleur effet.

On parla de son édifiante retraite ; ses amis lui pardonnèrent sa folle équipée et vinrent le visiter à Gretz.

Rien n'était changé dans le château, et il fallut à Mme de Laschamps toute sa mémoire et toute sa malice pour remarquer que M. Ponentis avait retiré son arc et son carquois à la statue de l'Amour qui s'érigeait maintenant inutile et gauche en son temple abandonné.

JEAN GOUNOUILHOU.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXIV. — Crimes.

M. DESMAISONS. — Pour moi, je crois que les crimes n'ont jamais été rares.

M. DELARUE. — Sans doute, mais tout de même, ne le furent-ils pas un peu plus autrefois ?

M. DESM. — Quel autrefois ? C'est vaste, autrefois. Et puis, avez-vous des statistiques ?

M. DEL. — Dieu merci, je n'ai point de statistiques, ni anciennes, ni modernes.

M. DESM. — Alors vous raisonnez sur des impressions, sur des sentiments, sur des désirs, sur quoi?

M. DEL. — Il me semble. Oui, c'est cela, il me semble...

M. DESM. — Quand on a de bons chiffres bien assurés, de bonnes preuves bien claires, c'est alors qu'on doit dire : Il me semble. Quand on n'a rien de tout cela, il faut affirmer bravement comme un dévot, qui sait que deux et deux font cinq : « Tout le monde sait que deux et deux font cinq. » Affirmez-vous ?

M. DEL. — Non, je ne me lancerai jamais dans les affirmations, mais j'ai bien le droit de me poser des hypothèses auxquelles je croie provisoirement. Donc je crois, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, que les crimes augmentent.

M. DESM. — Et si je vous répondais : Je crois que les crimes diminuent ?

M. DEL. — Je penserais que vous désirez croiser le fer. Si vous voulez !

M. DESM. — Vous êtes d'humeur bien hardie, aujourd'hui !

M. DEL. — Non, car je ne défends qu'une opinion commune, très commune.

M. DESM. — En effet.

M. DEL. — Mais qu'il n'est pas aisé de réfuter.

M. DEM. — Les opinions ne sont jamais aisées à réfuter.

M. DEL. — Les miennes s'y prêtent, je suis sensible à la logique.

M. DEM. — Eh bien, admettez-vous d'abord que les mœurs des hommes n'ont pas sensiblement changé depuis que nous en connaissons l'histoire ?

M. DEL. — Je l'admets, nous sommes d'accord là-dessus. C'est notre philosophie même.

M. DESM. — Mais, malheureux, sentez-vous que du premier coup vous abandonnez votre opinion?

M. DEL. — Nullement, je réserve les nuances. J'admets la constance, mais sous la forme de Protée. Il y a le dieu et il y a les apparences qu'il prend selon les nécessités de sa vie.

M. DESM. — Très bien, je n'ai jamais conçu la constance autrement. Mais savez-vous si les formes que prend Protée, il ne les prend pas nécessairement?

M. DEL. — Vous abusez de moi. J'ai dit les nécessités de sa vie, comprenez les circonstances.

M. DESM. — Les circonstances nécessaires, puisqu'il est dans la vie, puisqu'il la subit et qu'il ne la crée pas. Encore, la créerait-il, que cela serait selon une nécessité plus haute et plus générale.

M. DEL. — Nous voilà bien loin du but.

M. DESM. — On est toujours à la fois très loin et très près du but.

M. DEL. — Enfin, nous en sommes à ce point : Que Protée, qui est l'homme, change et demeure tout à la fois.

M. DESM. — Je réserve aussi les nuances : Que Protée a l'air de changer, mais qu'il reste toujours le même, et cela nécessairement. Revenons d'un saut brusque à notre point de départ : les mœurs des hommes, comme les formes de Protée, cachent leur identité sous des formes dont la série est assez courte.

M. DEL. — Je ne comprends plus du tout.

M. DESM. — Vous ne comprenez pas que quand les hommes ont l'air vertueux (un bien vilain mot), ils ne le sont pas beaucoup plus que quand ils ont l'air criminel. L'homme n'a jamais eu qu'un but, depuis qu'il est conscient, et il ne peut en avoir qu'un seul : être heureux. C'est pour cela que Protée, dans son impatience, change si souvent de forme et si volontiers. Et alors, croyez-vous que, lorsqu'il se fait poisson dans la mer bleue, il hésite, ayant faim, à manger les poissons, ses frères? Plus heureux que nous, quand il va devenir proie à son tour, il se fait très vite touffe de varech et rit dans sa barbe verte. Voilà pourquoi il est éternel.

M. DEL. — Et vous croyez vraiment avoir résolu l'honnête question posée?

M. DESM. — Je l'avoue, vous m'avez fait dérailler avec votre Protée. C'est votre faute si nous avons tout doucement divagué. Et voilà que maintenant je ne suis plus du tout d'humeur à me mettre en peine de plus humbles arguments. Mais voyons, ne comprenez-vous pas qu'il y eut de tout temps des malades, des fous, des criminels, et que leur nombre est proportionnel d'abord au nombre, ensuite à la densité de la population? Je pense que vous avez lu les « Causes célèbres » ? Je pense que vous fûtes édifié par l'ingéniosité de ces criminels du bon vieux temps, celui qui finit avec le règne de l'hor-

rifique Louis-Philippe? On ne peut même pas dire que les crimes de jadis étaient plus régulièrement punis que ceux d'aujourd'hui. Deux ou trois assassinats heureux ne prouvent rien. De tout temps le meurtrier un peu moins bête que les autres échappa aux curiosités. Mais ce qui vous donne surtout l'impression que les crimes augmentent en nombre et en ingéniosité, c'est l'insistance, c'est le commentaire des journaux. L'un d'eux n'avait-il pas établi cette rubrique : « Le Crime du jour? »

M. DEL. — Celui-là, il en inventait. Mais ne croyez-vous pas que justement cette insistance des journaux puisse déterminer au mal certains criminels hésitants?

M. DESM. — J'ai quelquefois réfléchi là-dessus, mais sans résultat appréciable. Cette mauvaise influence des journaux n'est pas impossible. Elle n'est pas certaine. Il faudrait interroger là-dessus les criminels eux-mêmes. Il est bien évident que c'est la seule classe d'hommes sur laquelle cette influence peut porter.

M. DEL. — Les jeunes gens?

M. DESM. — Des jeunes gens déjà bien contaminés, peut-être.

M. DEL. — Et la peine de mort, n'était-elle par un frein ?

M. DESM. — Encore une chose que j'ignore, mais cela serait bien peu conforme à la psychologie humaine. Quand le crime qui doit donner le bonheur est là, sous la main, la crainte d'un châtiment incertain est bien peu de chose. Quand on pendait les voleurs, ils n'abondaient pas moins que depuis qu'on les traite avec déférence. Toutefois, je reconnais que l'idée de passer quelques mois à Fresnes n'est pas très bien faite pour arrêter les mauvais désirs. En somme, neuf fois sur dix, le voleur trouvera dans la prison moderne une vie qui ressemble beaucoup à celle de l'ouvrier pauvre, sage et rangé. La chambre même sera plus confortable, plus propre, son atelier mieux aéré, sa nourriture peut-être plus saine et plus variée. Je ne suis pas, je l'avoue, philanthrope, c'est-à-dire ami du criminel. Je pense que la prison devrait être un enfer. Cela suppose, il est vrai, une justice impeccable et peut-être une société plus que la nôtre clémente aux bonnes volontés.

M. DEL. — Avouez que si les criminels n'augmentent pas, c'est qu'ils y mettent de la mauvaise volonté.

M. DESM. — Mon cher, on n'est pas criminel à volonté. C'est un don, comme une bosse ou un pied-bot. C'est la bonne nature qui de la même main pétrit les hommes sociaux et les anti-sociaux; comme de la même main aussi elle pétrit les cœurs loyaux et les traîtres, les hommes de génie et les idiots.

M. DEL. — Nous voilà dans une belle doctrine !

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Emmanuel Signoret : *Poésies complètes ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — John Antoine Nau : *Vers la Fée Viviane*, édition de « La Phalange ». — Jeanne Neis : *Silences brisés ;* E. Sansot, 3 fr. 50. — Paul Géraldy : *Les Petites âmes ;* A. Messein, 3 fr. 50.

Poésies complètes d'Emmanuel Signoret. Il était bon et juste qu'après huit ans les œuvres d'Emmanuel Signoret éparses en plusieurs plaquettes presque introuvables fussent réunies dans un volume définitif. M. André Gide y a joint le commentaire d'une préface noblement admiratrice qui a été publiée ici et dans sa critique sagace tout l'essentiel a déjà été dit. Aussi bien, de son vivant, Emmanuel Signoret, avec une autorité de jeune aède qui parut à tort arrogante, s'était de soi-même soustrait à toute appréciation maligne ; il n'admettait pas qu'une ombre malveillante offusquât, si peu que ce fût, le soleil de gloire qui rayonnait en lui. D'aucuns sourirent qui eussent plus sagement fait d'acclamer, non pour lui, qui s'était d'avance départi tout le laurier dont il se jugeait digne, mais pour eux-mêmes, qui auraient acquis meilleur renom de perspicacité. Car nul autant que celui-là ne fut de lignée héroïque et apollinienne : les événements et les hommes accidentels et les sites où le hasard mena ses pas se transformèrent pour lui sous l'aspect du pur lyrisme. Pindare, à propos d'un athlète vainqueur, déroulait les légendes divines des familles et des cités, sans qu'apparût la disproportion fondamentale qui existait entre le prétexte de ses odes et leur magnificence mythique et verbale. Partout aussi Emmanuel Signoret rencontra les Muses immortelles ; il a fait se répondre les chœurs de chasseurs, d'oréades et de bergers et s'il connut au début quelques doutes qui altérèrent sa parfaite sérénité, une entière certitude épure sa joie de tout élément disparate dès le temps de *la Souffrance des Eaux :* il avait le droit dès lors de se magnifier :

> Temple de sang qui chante, un dieu secret m'habite !

Et la prophétie qu'il vaticina de soi a été prouvée véridique :

> Je veux hausser le monde au front même des dieux,
> Puis, chantre fructueux, m'endormir dans les flammes.

C'est bien la figure qui reste de lui : sur le bûcher funèbre et triomphal, libéré de la souffrance par sa volonté d'être un dieu, un Héraklès, vainqueur des monstres qui monte vers le ciel en tourbillons de pourpre.

Vers la fée Viviane. A travers le monde, M. John Antoine Nau a cherché d'une âme inquiète les formes diverses et changeantes de la beauté ; il l'a vue aussi lointaine et mystérieuse dans une île pâle, jouxte la côte bretonne, que dans l'Inde ou dans les sables roux

de l'Afrique encore rebelle aux hommes venus du Nord. La fée Viviane qu'il poursuit s'efface chaque fois qu'il la croit saisir, laissant au paysage désert quelque chose de son charme dissipé ; et avec des images subtiles et barbares, il essaie de ressusciter le mirage évanoui et de faire apparaître à nouveau la cruelle fugitive :

Délicieusement souriante et pensive
Tu sais de noirs combats et des amours criants.
Tu sais là-haut, bien plus haut, dans une étrange nue
D'impossibles amours fabuleuses, les Vraies.
... Et le regret âpre et furieux exténue
Ton cruel petit cœur où germent des cyprès.

Les amours là contiennent tout : l'essor des voiles
Sur l'Océan, — les fleurs vastes du ciel marin,
La flamme des volcans et l'automne sereine,
Le parfum du nuage et l'âme des étoiles.

Moins violemment enluminés que dans *les Hiers bleus*, les paysages s'apparient aux nuances d'une nostalgie mélancolique :

Voici poindre une incertaine aurore
Pâle comme un cœur de rose jaune,
Puis c'est un lourd deuil gris sur les vagues calmées
... Et s'approche un rampement de terres
Aux longues lignes — comme lentes — embrumées
D'une vapeur d'ennui désespérément terne.

On ne peut aimer à demi les poèmes de M. John Antoine Nau ; il en faut accepter les couleurs étranges, les ellipses audacieuses et l'extraordinaire puissance de vision personnelle, il en faut subir l'impérieuse maîtrise et consentir à voir les choses dans la lumière féerique où il les a vues et, en échange de cette abdication de soi, obtenir la récompense d'un rare et particulier plaisir.

Silences brisés. Les poèmes qui composent le premier recueil de Mlle Jeanne Neis sont de valeur fort inégale : un petit drame breton, *le Sphinx de l'Ile*, aurait pu sans inconvénient demeurer dans les tiroirs de l'auteur ; les séries *Arc-en-ciel*, *Poèmes*, *la Mer*, attestent au contraire déjà un don remarquable de sensibilité et d'expression ; mais l'influence de lectures s'y devine et une volonté d'art un peu tendu ; ce sont encore des exercices d'école, des gammes préparatoires et cependant une imagination plus indépendante s'y révèle parfois : *la Joconde* et *la Chatte familière* sont bien célébrées selon les traditions ordinaires, mais les mots de nuance appropriée disent la nostalgie de la petite ville qui s'endort sous un ciel gris, au bord de la mer occidentale, évoquent dans la jeune fille présente celle qui sera un jour « la vieille demoiselle » et par les dernières fenêtres ouvertes la montée de la nuit qui submerge toute lu-

mière et baigne le cœur adolescent ; on doit noter que Mlle Jeanne Neis n'est pas encore impartiale envers les dieux et qu'elle tient pour pervers les rites des prêtresses de Sein.

Mais ce n'est pas d'après ces œuvres d'essai qu'il la faut juger : le *Carnet d'une Morte* et les *Psaumes* révèlent un talent neuf et sans parenté immédiate avec aucune des modes littéraires d'aujourd'hui : ce sont des vers d'amour ardents, discrets et fiers ; longtemps les lèvres rebelles se sont refusées à les prononcer :

> Mes lèvres n'auront eu que l'orgueil de se taire.

Même avant l'aveu, l'inquiétude et l'angoisse de l'avenir empoisonnent les brèves joies pressenties :

> Mourir n'est rien — mais c'est qu'un jour
> S'il survit à son deuil immense
> Le cœur oublie et recommence,
> Aussi sincère, un autre amour.

Quel courage ne faut-il pas au cœur clairvoyant pour se donner néanmoins :

> Etre à toi sans retour — être à toi sans mesure —
> Etre à toi sans espoir — être à toi sans regret
> Te perdre, et par avance, hélas ! en être sûre,
> Faire de ma jeunesse un veuvage secret.

Les lèvres peuvent mentir ; le baiser ne trompe point :

> Aucun mot ne sait apaiser
> Cette mystérieuse crainte.
> Je ne crois rien que ton étreinte,
> Ne parle pas... donne un baiser.

Même après la séparation, la force de l'amour sera trop grande pour que l'oubli l'abolisse entièrement ; elle vivra dans ces courts poèmes douloureux et passionnés, et, par delà la tombe, elle s'imposera à la chair évanouie :

> Lorsque las d'errer du rêve au remords
> Sous les noirs cyprès tu voudras descendre,
> Dans l'ombre sur toi, j'étendrai mon corps
> Et je mêlerai ma cendre à ta cendre.

Ainsi dans le *Carnet d'une Morte* alternent le désenchantement et une sorte de foi mystique dans la toute puissance de l'amour ; que vaut auprès de cette foi tout humaine l'obsession héréditaire du péché ? Si la souffrance crie du fond de l'abîme, c'est pour demander au Seigneur de ramener le Bien Aimé, comme les magiciennes de Sicile par leurs incantations rappelaient l'infidèle Daphnis ; et les psaumes et les ressouvenances de l'Imitation ont été ici détournés à

des fins inattendues sans que la transposition soit choquante. Il est malaisé en de tels poèmes de ne pas condescendre à la pleurnicherie élégiaque : Mlle Jeanne Neis n'y a pas consenti un instant ; ses essais antérieurs lui avaient enseigné les erreurs qu'il sied d'éviter ; à peine lui pourrait-on reprocher quelques faiblesses d'expression :

Tes lèvres sont la cause et le but des mes lèvres.

Elles sont rares et le genre en comportait de plus nombreuses.

Les Petites âmes. Ames d'adolescents hardis et timides qui regrettent la beauté et l'assurance conquérante de l'enfance aux yeux plus clairs et aux cheveux plus blonds ; âmes d'adolescents hostiles à la sottise et qui pardonnent mal aux sots de leur ressembler au dehors par une gaucherie qui vient de l'orgueil froissé ; âmes d'adolescents aimantes et narquoises parce que les livres lus leur ont appris ensemble l'ironie et l'amour, ce sont les petites âmes chères à M. Paul Géraldy et, par l'âge, les sœurs de la sienne :

.... ces enfants rapetissés, vexés,
Cachent des orgueils clairs dans l'ombre des sourires ;
Ils défaillent d'amours qu'ils ne peuvent fixer ;
Des mots chantent en eux qu'ils ne peuvent pas dire...
Leur cœur trop lourd pour eux les fatigue d'eux-mêmes.
Ils s'en vont désertés et contraints, gauchement,
Parce qu'ils n'ont encor la force d'être amants,
Et que partout, toujours, de tout leur être, ils aiment.

Cela est un peu acide encore et plus d'un vers et plus d'une phrase ont l'allure dégingandée des enfants qui ont grandi vite. Mais aussi que de grâce légère et élégante en cette épigramme :

LE TEMPS

Tu coules de nos doigts. Nous te suivons des yeux.
Mais tu nous fais un coin tiède, ô temps soyeux,
Avec nos souvenirs liés, tandis que preste,
S'échappant de nos voix, se glissant sous nos gestes,
Poli, nacré, vivant lumineux et subtil,
Le présent fuit comme une perle au bout d'un fil.

Plus que François Coppée, M. Paul Géraldy a lu Jules Laforgue et M. Henri Bataille.

P. QUILLARD.

LES ROMANS

Adolphe Retté : *Le Règne de la Bête*, Messein, 3.5o. — André Barre : *Gretchen*, L. Michaud, 3.5o. — Antonin Lavergne : *Les Frelons*, Ollendorff, 3.5o. — Odette Dulac : *Le Droit au plaisir*, L. Theuveny, 3.5o. — Charles Pigot : *Une proie*, J. Bosc, 3.5o.— A. de Saint-Aulaire : *Un prosélyte de l'amour*, Perrin, 3.5o. — Maurice Montégut : *Les Cadets de l'impératrice*, Alphonse Lemerre, 3.5o. — Valinx Déterroac : *La Joie d'être artérioscléreux*, Messein, 3.5o. — Georges de Falan-

drie : *E Or en ai Dol,* Messein, 3.50. — Georges Auriol : *Soixante à l'heure,* Flammarion, 3.50. — Armand Charpentier : *Yella,* Ollendorff, 3.50. — Henry Désestangs : *Wilhelmine,* Sansot, 1 fr.

Le Règne de la Bête, par Adolphe Retté. Georges Le-Grand-Pan est-il un résultat des forces de la nature ou celui de la dernière des politiques à poigne? Devons-nous nous honorer, sous le règne de la Bête (et vous savez tous si elle est grosse!) de posséder le dernier des hommes d'Etat en sa personne sacrée? Je n'ai pas plus qualité pour juger cette question que je n'ai le droit de savoir si la conversion de l'auteur à la religion catholique était opportune, tout au moins nécessaire à la consécration du règne du Grand Pan ; mais ce que je crois comprendre, c'est que nous sommes tous très heureux de nous sentir gouvernés par un *rude lapin.* La France, comme toutes les jolies femmes, aime à être battue. C'est tantôt le Corse aux cheveux plats, tantôt l'Empereur d'Allemagne qui tient le fouet, avec le rôle de souteneur en chef, mais il lui faut être bien certaine de son avilissement pour qu'elle se décide à brûler tout ce qu'elle adorait jadis, lorsqu'elle allait encore à l'école de la Liberté. Maintenant qu'elle crie sous le fouet, c'est là le côté le plus psychologique de son personnage de jolie femme. Elle ne serait pas la France *dont le café f. de plus en plus le camp* si elle ne criait pas très fort à l'assassin. Ne vous y trompez pas. Tel qui l'approchera pour la secourir, s'abusant grossièrement sur la qualité de ses clameurs de possédée, verra se tourner contre lui, dans une brusque volte des choses et des gens, Assassin et Assassinée, et pourra bien recevoir une solide raclée avant l'accolade finale ou le *Te Deum* à Notre-Dame. Si je connaissais mon latin à fond, je vous expliquerais son cas en une langue morte qui peut braver l'honnêteté justement parce qu'elle a l'impunité de la mort ; malheureusement je ne suis pas catholique comme Adolphe Retté, j'ignore la brutale franchise du latin, de même que les subtilités casuistiques de ses savants, trop savants traducteurs. Donc, nous sommes sous le règne de la Bête, elle est grosse, elle est laide, elle a des cornes à l'imitation de beaucoup de ses fidèles sujets juifs, une grande queue diabolique pareille à la très petite queue diabolique de M. Combes, Notre petit Père Combes, dit le dépurateur de notre territoire, et elle sent le bouc, le fameux bouc des anciens (j'aime autant ne pas vous le nommer) à qui les belles sorcières embrassaient.... les parties honorables de son individu... en un mot, nous sommes sous le joug de la république sociale, multiple, divisible et singulièrement amoureuse de coups de bottes. Moi, ça m'est égal. Je ne m'occupe pas de politique. Pour M. Adolphe Retté, ça le trouble et ça l'a jeté dans les bras de Jésus-Christ, cet autre israëlite amateur de gifles et de renoncement à toute gloire. Je ne veux pas discuter avec des exaspérés : non pas que je craigne le fouet, sachant m'en servir moi-

même, mais je redoute l'anarchiste qui dort; il est capable de tout, y compris la sincérité. Revenons à nos moutons, c'est-à-dire aux bêtes enragées qui nous gouvernent. Mandrillat représente l'homme taré, la créature de Legranpan; il tremble devant lui, s'entend avec lui pour manger sa part de galette des rois et attend probablement que la fève *capétienne* étrangle son respectable maître. Auguste Mandrillat est vénérable de la loge *le ciment du Bloc*, il est l'âme damnée de Legranpan; pourtant Legranpan n'a pas confiance, car il y a un certain Charles Mandrillat, le propre fils du vénérable *cimenteur*, qui risque des incongruités dans les journaux libertaires, parle de faire du bruit, au besoin de lâcher des bombes en plein socialisme. Legranpan, qui joue de la police aussi bien que de la flûte à huit trous, est très renseigné et il lave furieusement le crâne à son associé, lequel va ensuite frictionner vigoureusement la candide nuque de sa femme, ainsi que l'entêtée caboche de son héritier direct. Celui-ci est un pur, un irréductible, l'anarchiste solitaire, celui qui n'a pas peur parce qu'il a touché le fond de l'ordure politique sans toucher aux fonds secrets que tripote son estimable père. Charles Mandrillat, le seul *héros* de cette histoire, déplore la veulerie de ses amis des parlottes populaires : Jean Greive, qui écrit pour les petits enfants, des tartines de confitures destinées à être mangées à l'envers, Sucre qui détient l'amertume inutile, Jourry le dénonciateur des faux frères et par conséquent le mouchard. Il garde une tendresse à Paulette, le petit vieillard illuminé, parce que les illuminés sont des innocents (dans le sens médical), et à Louise Labriselle, la féroce colombe qui roucoule parce que le sang de la commune lui remonte à la gorge et la fait glousser. Durant que Legranpan et Mandrillat père se mangent le nez tout en se passant de l'un à l'autre le foin du ratelier socialiste, il fabrique sa bombe. Que faire, mon Dieu, en un gîte socialiste, sinon songer à la démolition radicale? Il y a bien des voix qui l'appellent, des voix comme les entendait la pieuse Jeanne, mais ça peut être de simples hallucinations, des vertiges d'estomac provoqués par une indigestion de grands mots, et il porte sa bombe, comme un Saint-Sacrement, à l'église de la Madeleine, pardon, à Notre-Dame. Là il trouve un vieux prêtre, d'aspect inconscient, quelques humbles pénitentes, femmes de ménage renvoyées ou vieilles filles rancies dans l'amour intérieur d'un fugitif fiancé. Il ne va pas délivrer le monde en faisant sauter ces abandonnés de tous les mondes! Il s'éloigne, passe la porte dans un mouvement de trop naïve bonté, son seul geste de faiblesse, et voici que le Dieu des armées, celui qui sait se battre et connaît l'inutilité de toutes les faiblesses, pousse cette porte un peu fort sur l'intrus, ce rival en destruction, frappe en plein sur la bombe que l'autre cache dans sa poitrine. Charles Mandrillat éclate comme l'unique pétard de son feu d'artifice. Laissez fuser la

justice de Dieu ! Ce qui me console de la mort, après tout glorieuse, de Charles Mandrillat, c'est qu'il n'a pas eu le temps de se convertir. Après avoir hésité à pulvériser Legranpan, parce qu'il risquait de tuer aussi son père, il ose se mesurer avec Dieu, le seul fauteur de tous les désordres, puisqu'il lui plut d'inventer l'ordre moral ou soi-disant tel, et il en crève. Cela, oui, c'est du sang noblement répandu pour les civilisations à venir, de la bonne semence de martyrs, car je suis tout à fait de l'avis de Charles Mandrillat : tout est inutile, politiquement parlant, sinon faire sauter le globe jusqu'aux étoiles !... Or, en ce temps-là, régnait la Bête et le café de la France continuait à f... le camp ! Conclusion : un poète, un bon écrivain comme le compagnon Retté a peut-être tort de s'acharner à ce travail d'impossible destruction : on ne fait jamais sauter le globe et on ne peut jamais anéantir la bête... la bête, c'est encore ce qu'il y a de mieux dans l'homme. Il reste le monastère... mais personne n'est plus d'assez bonne noblesse philosophique pour y entrer, car jadis on y entrait, ô Adolphe Retté, pour y demeurer athée plus à son aise. (Voir les professions de foi de quelques chevaliers du Temple.) Quant à celui qui chemine, semant la bonne parole, décoré simplement des coquilles du pèlerin, il lui reste, hélas ! des coquilles aux doigts, heureux s'il a pu en extraire, comme le compagnon Retté, la perle de la littérature, ce joyau d'illusions.

Gretchen, par André Barre. Mais c'est un Francais qui écrit cette histoire ! Alors qui me garantit sa véracité ? Pourquoi *Gretchen* serait-elle plus coupable qu'une Française dans son naïf patriotisme, puisque c'est en France que lui arrivent toutes ces aventures ? Je ne crois pas qu'on puisse me reprocher un grand amour pour nos ennemis de 70, cependant j'ai connu, bien par hasard, quelques jeunes personnes allemandes et elles faisaient avec simplicité, sans ruse et sans subtilité vicieuses, ce que font presque toutes les femmes de France, avec cette supériorité sur la jeune fille française c'est qu'elles n'admettaient pas l'adultère, même en théorie. Les jeunes filles de France ne trompent peut-être jamais leur mari *avant*, mais elles se rattrapent joliment *après*, et c'est là que réside le mal, la réelle corruption de nos mœurs. Il est absolument inexact de s'imaginer que le culte de l'adultère existe seulement dans notre histoire romanesque. Il est également célébré dans nos familles. J'ai reçu tout dernièrement la visite d'une jeune femme, d'une mariée d'un an à peine, qui avait déjà trompé son mari deux fois, une fois en pensée, en l'épousant sans amour, et une seconde fois en action, en passant armes et bagages, aux bras d'un autre, je dis bagages, car je crois qu'elle entretient l'autre en question avec la dot promise au fiancé. Moi, je ne me scandalise pas pour si peu, pourtant la femme allemande ne m'a jamais fait de telles confidences et si elle rapporte au mari une expé-

rience passionnelle un peu... poussée, au moins lui en réserve-t-elle les bénéfices et fera-t-elle souche de petits Allemands légitimes, s'étant à jamais expurgée du germe impur. Ensuite le professeur Léonce a bien tort de se croire chargé d'âme : apprendre la langue française n'implique pas la responsabilité de toutes les fautes... de syntaxe de ces demoiselles. Cette jolie Gretchen n'est coupable que de simplicité de cœur et de gestes naturels. Je vous le dis tout net : je la préfère à la demi-vierge sans enfant de nos joyeux salons, à la vierge entière qui déclare au fiancé : « Tout ce que vous voudrez, mais pas ça... ça déforme la taille. » Et allez donc! Si l'Empereur Guillaume n'est pas mon père, la jeune Française du jour n'est pas ma sœur non plus. Elle a les pâles couleurs et beaucoup trop d'esprit, et elle ne s'aperçoit peut-être pas que le kaiser se frotte les mains en constatant que la *dépopulation s'accroît*, pour parler comme l'un de nos plus illustres reporter mondains. (Citer son nom serait lui faire une réclame dont il n'a pas un besoin urgent.)

Les Frelons, par Antonin Lavergne. Curieuse reconstitution des plusieurs ruches, où le mâle dévore le miel péniblement amassé par les industrieuses abeilles. Darzac, le frelon du Midi, où l'on frelonne par excellence, prend au miel de ses baisers l'active Marthe, toute occupée de nourrir intellectuellement les enfants des ménages voisins. Et d'autres ménages font subsister ainsi le mâle au détriment des femelles ou des petits. Il y a l'inventeur qui poursuit sa chimère, l'ivrogne qui boit pour noyer son infortune conjugale... et productive, l'homme-cuisinière qui balaie la maison, épluche les légumes, trempe la soupe pour ne pas avoir à sortir, et encore est-ce le meilleur, celui qui accomplit une honnête tâche. Marthe est délivrée de son frelon par une cruelle chute de bicyclette et c'est tant mieux... car le frelon qui vole, l'homme qui roule en bourdonnant n'amasse pas mousse. Etude consciencieuse d'un cas social beaucoup moins rare qu'on ne le pense.

Le Droit au plaisir, par Odette Dulac. Récit par lettres des tribulations amoureuses et des déceptions charnelles qui attendent celles qui rêvent l'égalité devant la folie du corps. Une de ces jeunes femmes est sauvée de l'adultère par son propre mari, qui prend la place de l'amant. Il est amusant de songer que c'est une dame qui a conçu ce *droit au plaisir* dans la plus grande ingénuité de son âme de femme sensible aux revendications nouvelles. Or, chaque fois que j'ai consulté une féministe en vogue sur ce sujet scabreux, elle m'a répondu par le droit *à l'égalité des salaires*, ce qui m'a prouvé sa pudeur, mais rien de plus.

Une proie, par Charles Pigot. La jolie personne qui montre ses dents-réclames sur la couverture est-elle le portrait de l'auteur? La proie, c'est un Monsieur, absolument le type de l'imbécile sentimental,

qui se laisse duper par un couple dont l'union dans l'aventure louche fait la force. Il y a la théorie de la *Montagne complète*, attraction du voyage en Suisse, qui est d'une imagination amusante.

Un prosélyte de l'amour, par M. A. de Saint-Aulaire Chaque fois qu'un jeune homme, des mieux doués pour le bonheur conjugal, fait ce qu'on appelle une fin, sa pure fiancée peut trouver dans sa vie passée ce que Mlle Gisèle peut lire dans la malencontreuse lettre anonyme. Dans les familles catholiques, on a peut-être le tort de ne pas en instruire les douces fiancées avant la lettre! Maintenant l'ignorance, trop voulue, des parents leur devient prétexte à tirades contre les mœurs modernes et c'est pain bénit pour le lecteur.

Les Cadets de l'Impératrice, par Maurice Montégut. Suite de l'intéressante histoire de M. de Grandlys, le protégé de Joséphine, où l'on voit mourir très glorieusement presque tous ses jeunes parti sans et punir le mouchard Cantecor.

La Joie d'être artérioscléreux, par Valinx Deterroac. Roman ironique et dialogué. Estelle, jeune personne très plumes-et-fleurs, épouse son trentième amant et devient une femme modèle après avoir été une créature pour mode ou engouement passagers. Elle s'installe à la caisse et se complaît dans l'unique doit et avoir. Elle finit par devenir tellement irréprochable, malgré ses fautes de grammaire, que son mari en tombe malade sérieusement, lui le malade imaginaire. Il se découvre *artérioscléreux*... comme tout le monde, et cela produit un inexplicable changement dans l'humeur de sa femme; Estelle redevient tendre, aux petits soins pour son pauvre compagnon d'infortune, de là la joie *d'être artérioscléreux*.

E Or en ai Dol, par Georges de Falandrie. « Excuse-moi, Flaubert, d'avoir voulu refaire à ma manière — qui est la bonne — l'*Education sentimentale*. » Je vois, cher Monsieur, que vous êtes inexcusable de... tutoyer Flaubert. Il ne faut dédaigner aucune réalité des mœurs *intérieures*, mais s'arranger de façon à ce que cela n'aille pas jusqu'aux parfums des *closets*, selon votre propre expression. Glissez, mortel, n'appuyez pas... surtout sur les closets d'auberge. Et j'ajoute qu'il n'y a malheureusement aucune pornographie dans ce libelle. E or en ai dol!

Soixante à l'heure, par Georges Auriol. Sans trépidation énervante, sans puanteur de pétrole et sans autre poussière que celle d'une étourdissante faconde, poudre de perlinpinpin que tout bon faiseur de tours littéraires doit nous jeter aux yeux, l'auteur nous conduit droit aux abîmes de la bouffonnerie et nous nous y laissons tomber, nous y roulons de bon cœur en nous tâtant les côtes pour savoir si nous n'avons rien de cassé.

Yella, par Armand Charpentier. Touchant récit des amours d'un

jeune désabusé avec une bohémienne... comme il en existait du temps des auteurs 1830. On ne nous explique pas pourquoi Yella, qui n'était pas morte, a pu revenir sous forme d'esprit frappeur... Moi j'adore les explications.

Wilhelmine, par Henry Désestangs. Idylle d'un jeune diplomate français avec une future reine de Thessalie. Plein de prudence, d'une prudence qui n'est pas française du tout, il respecte la jeune reine, qui en meurt plus tard, ne comprenant rien aux subtilités diplomatiques et en ne lui pardonnant pas de lui avoir, un moment, préféré le roi, son mari.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jules Lemaitre : *Jean Racine;* Calmann-Lévy, 1 vol. in-18, 3.50. — Christian Maréchal : *Le véritable « Voyage en Orient » de Lamartine, d'après les Manuscrits originaux de la Bibliothèque Nationale (Documents inédits)*; Bloud et Cie, 1 vol. in-8°. 7.50. — Joseph Bédier : *Les Légendes épiques. Recherches sur la Formation des chansons de geste. I. Le Cycle de Guillaume d'Orange;* Champion, 1 vol. petit in-8°, 8 fr. — Charles-Marie Garnier : *Les Sonnets de Shakespeare, essai d'une interprétation en vers français;* cahiers de la Quinzaine, 2 vol. — J. A. Coulangheon : *Lettres à deux femmes;* « Mercure de France », 1 vol. 3.50.

A la « Société des Conférences » où, l'an passé, il parla de Jean-Jacques Rousseau, M. Jules Lemaître, cette année, nous entretint de **Jean Racine**. Pourquoi ce choix? Tout simplement, dit-il lui-même, parce que c'est Racine qu'on m'a le plus demandé, et que « cela d'ailleurs ne me déplaisait pas ». Et M. Jules Lemaître, avec une belle condescendance, met son érudition et sa délicate analyse à la portée de ce public mondain; il daigne lui faire comprendre les beautés du théâtre de Racine, et lui révéler le mystère de cette âme timide et passionnée. On ne saurait dire que M. Jules Lemaître est dogmatique dans ses jugements; il n'insiste jamais sur aucune de ses appréciations, et a une manière de nous insinuer qu'au fond, cela lui est tout à fait égal, qui indique peut-être un certain dédain pour ses lecteurs. Les lecteurs d'ailleurs aiment ce scepticisme, plus apparent que réel. Le conférencier n'a pas eu la prétention de rien apporter de nouveau, concernant la vie de Racine; il n'a découvert aucun document qui permette d'expliquer certaines étrangetés de son existence. Le Racine qu'il nous montre est l'homme vertueux que l'on connaît, qui, après quelques années passées dans le péché, se convertit et écrit des tragédies pieuses. On oublie trop que Racine fut passionné, jusqu'au crime peut-être, et que l'ambition fut le principal mobile de tous ses actes. On sait l'accusation qui pesa sur lui, lors de *l'Affaire des Poisons*, et qui se trouve résumée dans cet interrogatoire de la Voisin :

De Gorle (belle-mère de la Du Parc) lui a dit (à la Voisin) que Racine, ayant secrètement épousé la Du Parc, était jaloux de tout le monde et particulièrement d'elle, Voisin, dont il avait beaucoup d'ombrage, et qu'il s'en était défait (de la Du Parc) par poison et à cause de son extrême jalousie, et que pendant la maladie de la Du Parc, Racine ne partait point du chevet de son lit, qu'il lui tira de son doigt un diamant de prix et avait aussi détourné les bijoux et principaux effets de la Du Parc qui en avait pour beaucoup d'argent; que même *on* n'avait pas voulu la laisser parler à Manon, sa femme de chambre, qui était sage-femme, quoi qu'elle demandât Manon et qu'elle lui fît écrire de venir à Paris la voir, aussi bien qu'elle, la Voisin.

M. Jules Lemaître ne veut pas prendre au sérieux le témoignage d'une femme comme la Voisin. Pourtant, dans cette Affaire des Poisons, toutes les révélations de la Voisin furent reconnues véritables, et il ne faut pas rejeter si dédaigneusement son témoignage. D'ailleurs une lettre écrite le 11 janvier 1680 par Louvois au conseiller d'Etat Bazin de Bezons se termine ainsi : « Les ordres du roi pour l'arrêt du sieur Racine vous seront envoyés aussitôt que vous les demanderez. » Mais que Racine n'ait en réalité pas été arrêté ni inquiété, cela ne signifie pas qu'il n'était pas coupable. On a expliqué que la Du Parc, sa maîtresse, qu'il aurait même épousée secrètement, était morte de manœuvres abortives; mais la Voisin parle de poison, et il faut peut-être la croire. Une autre sorcière, la Boutier, nous révèle que la Du Parc était la commère de la Voisin et son intime amie. Mais si Mlle Du Parc mourut de ces manœuvres abortives que l'on dit, quelles furent donc les raisons de cet avortement? A cette époque, le chevalier de Rohan parlait d'épouser la Du Parc. Quels furent ses rapports avec la maîtresse de Racine? La connut-il intimement? Etait-ce de lui, Rohan, que la comédienne était enceinte, ce qui expliquerait la jalousie de Racine, dont parle la sorcière? On ne saurait s'arrêter à aucune de ces hypothèses, et tous ceux qui ont voulu trouver la solution de ce problème l'ont abandonné, faute de documents. Racine fut peut-être empoisonneur, mais on n'en a pas de preuves précises.

C'est surtout à travers son œuvre que M. Jules Lemaître étudie Racine; il montre une tendresse particulière pour le « petit Racine » cultivé si intensément par ces Messieurs de Port-Royal. M. Lemaître a bien indiqué la sorte de dévotion presque religieuse que peut inspirer à un enfant mystique et sensible, la dignité de vie de certains êtres comme M. Hamon. Ces hommes d'étude et de prière, d'une scrupuleuse honnêteté morale, provoquaient une admiration affectueuse chez ceux qui les approchaient. C'est dans cette atmosphère de recueillement que le jeune Racine prit ce goût de l'abstrait et ce désir de cultiver son âme. Il se trouvera préparé pour l'amour, qui est encore, plus que la prière, une façon de cultiver son âme.

§

M. Christian Maréchal destine cet ouvrage : **Le véritable « Voyage en Orient » de Lamartine**, *d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque Nationale*, au public qui n'est pas ennemi des précisions dans l'ordre littéraire, historique et philosophique. Il n'existe pas d'édition critique des œuvres de Lamartine, dit M. Maréchal. Non, mais, après quelques travaux analogues à celui qu'il nous donne aujourd'hui, cette édition deviendra possible. L'auteur nous promet, « d'après la même méthode et exécutés sur le même plan », deux autres ouvrages sur les manuscrits de *Jocelyn* et de *la Chute d'un Ange*. Par l'examen comparé du texte publié du *Voyage* et du manuscrit, on se rend compte de la méthode de travail de Lamartine. Il serait injuste, dit M. Maréchal, de prétendre qu'il ne se corrigeait pas. « Ce n'est pas sur la page qui avait reçu son premier jet que Lamartine travaillait d'habitude : mais en recopiant son texte primitif sur un nouvel album tout aussi net, tout aussi vierge de rature que le précédent. » Il ne corrige que pour préciser sa pensée ou donner plus de couleur à ses images. Les exemples que cite M. Maréchal nous le font bien comprendre. C'est une bonne méthode; ce fut celle de Balzac et celle de Chateaubriand.

§

M. Joseph Bédier a entrepris d'étudier les épopées françaises et de rechercher leurs origines. Tout avait été dit, semblait-il, sur la formation de ces **Légendes Epiques**. On croyait que les romans du XIIe et du XIIIe siècle n'étaient « que le dernier aboutissement d'un travail poétique commencé plusieurs siècles plus tôt », que l'épopée française, « spontanée et populaire » à l'origine, était « née des événements, exprimant les sentiments de ceux qui y prenaient part », que la légende de Charlemagne et de ses compagnons était « essentiellement l'œuvre de leurs contemporains », etc.

M. Bédier, en étudiant les légendes du *Cycle de Guillaume d'Orange*, a découvert que la plupart des légendes épiques du Moyen-Age se rattachent à une abbaye, but de pèlerinage, ou étape sur la route d'une foire illustre. Ce serait aux abords de ces sanctuaires que les épopées françaises se seraient peu à peu formées. M. Bédier, dans cet ouvrage, a suivi les jongleurs sur les routes de France, et explique, par exemple, que les relations des chansons de geste avec le sanctuaire de Saint-Guilhem-du-Désert ne sont possibles que si l'on remarque que Saint-Guilhem-du-Desert était une étape du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Le chapitre XI de ce volume, intitulé la *Via Tolosana*, résume la doctrine nouvelle de M. Bédier, qui se propose de continuer ses recherches : « D'autres routes, dit-il, conduisaient, au Moyen-Age, d'autres pèlerins vers d'autres sanctuai-

res : vers Aix-la-Chapelle, Cologne et Dortmund ; — vers Saint-Jacques de Galice par Blaye, Bordeaux et Roncevaux ; — vers Saint-Pierre de Rome et les ports d'embarquement pour le Saint-Sépulcre ; — des fêtes religieuses et des foires attiraient des pèlerins et des marchands vers les abbayes de Vézelay, de Saint-Denis, de Meaux, de Saint-Riquier, de Fécamp, etc., il faudra regarder sur ces routes, aux abords de ces monastères. »

§

M. Charles-Marie Garnier publie, aux cahiers de la Quinzaine, un essai d'une interprétation en vers français des **Sonnets de Shakespeare**. C'est, je crois bien, la première fois que ces sonnets sont traduits en alexandrins français; l'adaptation était difficile, et il faut féliciter M. Garnier de l'avoir entreprise. Sa versification précise, et qui ne s'éloigne pas du sens de l'auteur, donne à la pensée de Shakespeare un rythme agréable. Voici un exemple de cette traduction :

J'ai deux amours qui font mon heur et mon tourment!
Deux Esprits qui toujours me soufflent leur haleine:
Le bon ange est un homme aux yeux de diamant,
L'ange mauvais, femme fardée, âme vilaine.

Pour me plonger plus tôt dans les enfers profonds
Mon diable-femme vient courtiser mon bon ange,
Pour corrompre mon saint, le muer en démon :
Ainsi l'impur orgueil, de l'amour pur se venge!

Ces vers résument l'inspiration du volume, où se mêle un double amour.

§

Le *Mercure* publie aujourd'hui le dernier ouvrage de J.-A. Coulangheon : **Lettres à deux femmes**, qui sont de véritables lettres, dont on devine au moins l'une des destinataires, celle qui agite savamment les fils de l'intrigue de ce roman vécu, au moins intellectuellement. La vie est plus simple qu'on ne croit. Mme R..., pour distraire ce grand enfant qui se confie à elle, lui propose de consoler, avec de la littérature (Coulangheon écrivait bien), une jeune fille qui s'ennuie. Il obéit, il écrit, il console, il dit, lui qui va mourir, que la vie est belle, admirable, et qu'il faut l'aimer dans tous ses moments, sous tous ses aspects.

Cette jeune fille qu'il ignore, qu'il désire ignorer « pour mieux jouer à cache-cache », si on le veut, il l'épousera, il lui fera des enfants (pourvu qu'elle joue du piano : il a besoin de musique).

Mais, écrit-il à Mme R..., « surtout n'allez pas lui dire que je ne marche plus que dans les maisons closes. Les femmes n'entendent rien à ces détails. » Il vaut évidemment mieux ne pas dire ces choses

à une fiancée ; ce n'est d'ailleurs pas du cynisme de sa part, de la naïveté plutôt. Il écrit encore : « Une femme, et pas la même, ne peut m'occuper sous ce rapport que trois heures. Or, il y a autre chose, j'en suis sûr. » Alors il s'exalte, de loin, sur son inconnue, et lui écrit des phrases émues, sincères, qui troubleront certainement cette jeune fille qui cherche le grand amour. Mais il ne peut pas se perdre de vue, et il se voit faisant la roue. Et vraiment ce qu'il écrit est littéraire et parfait... jusqu'au lieu-commun. Il y a une perfection qui est froide et sans imprévu. Son rêve ce serait d'accomplir une œuvre parfaite, mais, dit-il, « comment y parvenir en souffrant de cette inquiétude perpétuelle de sa chair à placer, la plus noble ou la plus humiliante des inquiétudes pour l'homme. » Il se console en achetant de beaux livres ; mais la bibliophilie a-t-elle jamais pu consoler les jeunes hommes de vingt-sept ans que les femmes n'ont pas aimés ? Il écrit : « J'en voudrais une qui soit elle-même sans pudeur, et qui ait avec moi, pour moi seul, la sensualité et les goûts intellectuels d'un homme. »

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

L. Thénard et R. Guyot : *Le Conventionnel Goujon* (1766-1795) ; Alcan. — Eugène Forgues : *Le Dossier secret de Fouché* ; Emile-Paul. — Raoul Arnaud : *Adélaïde d'Orléans (1777-1847)* ; Perrin. — Charles Nicoullaud : *Mémoires de la Comtesse de Boigne*, tome IV ; Plon-Nourrit. — Dr Cabanès : *Les Indiscrétions de l'histoire*, 5e série ; Librairie Mondiale. — Memento.

Le Conventionnel Goujon, par L. Thénard et R. Guyot. — Cet ouvrage, publié dans la *Revue historique*, a paru en librairie avec des corrections, et augmenté d'un chapitre, d'appendices et de deux préfaces. M. Jules Claretie, dans ses *Derniers Montagnards*, nous avait déjà fait connaître la vie de Goujon, l'un des conspirateurs de Prairial. Elle méritait, par les dramatiques événements auxquels elle se rattache, d'être racontée plus en détail, et c'est ce qu'a fait M. Raymond Guyot, en se servant des nombreux documents qu'avait recueillis feu M. L. Thénard, initiateur de ces études sur le Conventionnel. Né à Bourg-en-Bresse le 13 avril 1766, clerc de procureur à Paris, puis établi à Meudon où la Révolution le trouve, élu membre du Directoire du département de Seine-et-Oise, procureur-général syndic du même département de 1792 à 1793, Jean-Marie-Claude-Alexandre Goujon remplaça, en 1794, Hérault de Séchelles à la Convention. Sa vie fut un modèle de naïve foi républicaine et sa fin est célèbre. On sait, en effet, qu'il fut un des six accusés (Romme, Goujon, Duquesnoy, Duroy, Bourbotte et Soubrany) qui, condamnés à mort par une commission militaire en prairial an III, comme convaincus d'être les fauteurs des événements

du commencement de prairial (on connaît cette tentative des derniers jacobins contre le régime de thermidor), se poignardèrent au pied du tribunal. Le refus de laisser publier dans le corps de l'œuvre la correspondance de Goujon, refus opposé malheureusement à MM. L. Thénard et Guyot par la famille du Conventionnel, n'empêche point la documentation de cette œuvre d'être de premier ordre. Elle abonde notamment en détails sur les débuts de la Révolution en Seine-et-Oise et sur les fameuses journées de prairial an III. Il faut féliciter M. R. Guyot pour la manière dont il a mené à bonne fin l'œuvre commencée par son distingué et regretté collaborateur.

Le Dossier secret de Fouché, par Eugène Forgues. — Dans ce « Dossier secret », dont les pièces se rapportent aux événements de juillet-septembre 1815, M. Eugène Forgues a trouvé des renseignements pleins d'intérêt sur la situation du duc d'Otrante pendant les premiers mois de la seconde Restauration. Ces renseignements consistent en bulletins de police, concernant Fouché lui-même, rédigés par Foudras (le père du romancier ?), le collaborateur de Fouché au ministère de la Police et chargé de surveiller son propre ministre. Ces documents, minutieusement détaillés, avec une réserve, quant aux points délicats, assez compréhensible en un temps où « l'on était exposé à retrouver le matin dans le fauteuil du ministre de la police le personnage qu'on avait mission d'arrêter la veille », ont le mérite d'être quotidiens, et bien souvent ils nous racontent ce que le duc d'Otrante eût jugé inutile de nous apprendre lui-même, c'est-à-dire les procédés secrets de la Restauration à l'égard de son ministre de la Police. Fouché, traité au fond en suspect, voyait se retourner contre lui les méthodes qu'il avait employées avec tant de succès sous l'Empire : il connaissait, à son tour, la surveillance de la contre-police, et c'est précisément à ceci, — remercions M. Eugène Forgues de nous avoir donné ces moyens, — que nous apprécions la véritable situation de Fouché en ces premiers temps de la seconde Restauration où il pouvait se croire à l'apogée de sa carrière.

Adélaïde d'Orléans, par Raoul Arnaud. — Il y a quelque temps, M. René Bazin racontait la vie du duc de Nemours (1), le second fils de Louis-Philippe. Voici qu'un autre membre de la famille d'Orléans, Mme Adélaïde, l'« Egérie » de Louis-Philippe, dont elle était la sœur cadette, vient de trouver son biographe. Cet ouvrage montre toute l'étendue de l'influence qu'on savait qu'Adélaïde d'Orléans exerça sur son frère; il décrit dans tout son détail cette communauté d'idées et d'opinions, accompagnée de plus de finesse chez Louis-Philippe, de plus de décision chez Adélaïde d'Orléans. Elevée avec son frère par Mme de Genlis, Adélaïde d'Orléans partagea un

(1) Voir *Mercure de France* du 1er août 1907.

moment son exil en Suisse pendant la Révolution, fut obligée de se séparer de lui et ne le revit que quinze ans plus tard, ayant, durant ce laps, vécu en Allemagne, puis en Espagne, auprès de la duchesse d'Orléans, sa mère. A la chute de Napoléon, elle vint habiter le Palais-Royal, accompagna son frère en Angleterre, puis avec lui revint définitivement à Paris, où son influence fut prépondérante dans toutes les circonstances et occasions qui marquèrent l'achemi-nement du duc d'Orléans vers le trône. Après juillet, cette influence augmenta encore, sans toutefois faire de la princesse, du moins jusqu'au point où semble le vouloir, entraîné par son sujet, M. Raoul Arnaud, l'arbitre en quelque sorte de la monarchie constitutionnelle. En général, d'ailleurs, son action fut opportune. Calculateur, patient, circonspect, Louis-Philippe concevait et mûrissait les plans ; de sa sœur, caractère moins réfléchi mais plus ferme dans l'action, plus militant, venait l'impulsion qui réalise. Ceci fut bien visible, après les Journées de Juillet, où, sous l'influence contraire de Marie-Amélie, très légitimiste, alors que sa belle-sœur accentuait le libéralisme des d'Orléans (libéralisme en surface, mais alors Mme Adélaïde était une belle et engageante surface !), Louis-Philippe eût reculé peut-être devant la couronne.

Nous avons rappelé plus haut l'ouvrage de M. Bazin sur le duc de Nemours. Autre, quoique sur un sujet si voisin, est le livre de M. Raoul Arnaud sur Adélaïde d'Orléans. Il ne faut pas chercher ici le ton ni la tenue du précédent biographe, ni son sens orléaniste édulcoré. M. Arnaud a parlé sans les convenances et les respects que commanda à M. Bazin son affection pour les d'Orléans. Je crois, d'ailleurs, que le portrait de Mme Adélaïde n'en est que mieux venu (et c'est beaucoup, puisqu'il est l'objet principal du livre) ; mais Louis-Philippe, lui, est bien maltraité ; et, quoique écrit « d'après des documents inédits », l'ouvrage manque un peu de références quand il s'agit de vérifier certaines allégations. Ainsi, sur les intrigues, après Waterloo, du duc d'Orléans, sur la mission alors confiée au comte de Valence, l'un des négociateurs de l'armistice, et chargé de soutenir la candidature du duc au gouvernement. Pas de trace de note sur ce point si important, d'où peut dériver la position du duc d'Orléans pendant le règne de Louis XVIII. Les documents du Record Office, qui doivent garder trace des déclarations du Régent d'Angleterre dans cette circonstance, seraient utilement rapprochés du passage des *Mémoires* de Villèle, suspects là-dessus. Ailleurs encore, ce sont des « semble-t-il », des « peut-être », qui, à propos d'insinuations graves, sont vraiment trop insuffisants : ainsi pour la participation présumée du duc d'Orléans à la fâcheuse affaire Didier (un renvoi vague aux *Mémoires tirés des Archives de Police* de Peuchet) ; ainsi pour la campagne de calomnies menée contre la malheureuse

duchesse de Berry (point de note), etc. Nous croyons, du reste, ces côtés excessifs écartés, que l'idée que M. Arnaud se fait de Louis-Philippe, de son ambition, de son vif désir de la Couronne, de ses menées, se rapproche assez de la vérité,— de cette vérité que les mémoires de la comtesse de Boigne nous font entrevoir. On ne se met pas si fort en campagne pour ses amis, comme le fit en 1830 et même avant, cette remuante et compromettante personne, sans être sûr que c'est là un zèle bien placé et bienvenu.

Mémoires de la Comtesse de Boigne, tome IV, publiés par Charles Nicoullaud. — Voici, justement, le quatrième et dernier volume des *Mémoires*, désormais fameux, de cette comtesse de Boigne, de la « remuante et compromettante personne », venons-nous de dire, qualificatifs assez justifiés par la portée posthume, souvent inattendue, que prend, aujourd'hui qu'elle le raconte publiquement, le zèle déployé par la si informée, si active, curieuse et maligne comtesse dans toutes les affaires qui touchaient ses amis d'Orléans. Au reste, la « prière d'insérer » est si bien faite, si vraiment bien faite et substantielle, sans rien de la coutumière banalité laudative de ces prospectus, que, dérogeant pour une fois à nos habitudes, nous ne saurions mieux faire que de la reproduire ici. Donc, ce quatrième et dernier volume (1831-1848 et de là, par fragments, à 1866) « mène de l'équipée chevaleresque de la duchesse du Berry dans l'Ouest à la chute de la monarchie de Juillet. Sur le drame que dénouèrent la trahison de Deutz et la naissance d'une princesse à Blaye, le livre ne contient pas moins de huit chapitres de révélations et d'anecdotes, dont beaucoup éclairent d'une manière inattendue les débuts troublés du règne de Louis-Philippe. Tels sont, par exemple : le récit de la douleur et de la noble attitude de la Reine, au moment où éclata le scandale de Blaye, l'exposé si curieux des sentiments du monde légitimiste, de la colère de Charles X et de la mise à l'index de la comtesse de Lucchesi-Palli. — Avec l'auteur, nous pénétrons dans l'intimité de la famille royale d'Orléans, nous surprenons le secret des dissensions cachées, des problèmes de conscience, nous assistons, de la coulisse en quelque sorte, à la mise en scène des événements publics qui emplissent l'histoire de cette période de transition » (Période de transition? Pourquoi celle-là, plutôt que telle autre, en ce caméléonesque dix-neuvième siècle ? Si la France eût été capable de garder un gouvernement, c'eût été une période très durable et très développable, que celle de Louis-Philippe) : « les attentats répétés contre le Roi, les manifestations républicaines, l'éducation des princes, le mariage du duc d'Orléans, les derniers efforts du prince de Talleyrand pour occuper envers et contre tous sa puissance d'intrigue, sa fin énigmatique sous les bénédictions officielles de l'Eglise, la mort de la duchesse Marie de Wurtemberg et l'accident

tragique de la route de la Révolte » (la malchance la plus absurde s'en mêla aussi), « les mariages espagnols, enfin les scandales d'affaires, la mort de Madame Adélaïde et la campagne des banquets réformistes, qui aboutit à la Révolution. — Les sentiments connus de Mme la Comtesse de Boigne pour la branche cadette, la position privilégiée qu'elle occupa à la cour et dans la haute société orléaniste, n'ont rien enlevé à sa clairvoyance aiguë » (je crois bien!) « et n'ont pas influencé sa volonté arrêtée de tout dire, sans autre limite que celle des ordinaires bienséances. C'est précisément ce qui donne du prix à ses indiscrétions dénuées de calcul et les transforme en matériaux historiques de premier ordre. » (Ce dernier point sera à revoir dans quelque temps, quand un travail préalable de comparaison aura pu se faire.)

Ajoutons que des pièces justificatives, consistant en de curieuses lettres adressées à la comtesse de Boigne par d'illustres correspondants (Marie-Amélie, Mme Adélaïde, Chateaubriand, Thiers, Adrien de Montmorency, etc.), et un Index alphabétique des noms cités complètent ces *Mémoires*, les plus curieux qui aient encore paru sur la Restauration et surtout sur la Monarchie de Juillet.

Les Indiscrétions de l'Histoire, par le Dr Cabanès. — Ce qui nous plaît, dans ces recherches, dont M. le Dr Cabanès publie la cinquième série, ainsi que dans les autres ouvrages de cet écrivain, c'est que, tout en faisant ressortir l'utilité historique des investigations médicales, l'auteur ne prétend point généraliser, régenter l'Histoire au nom de la science médicale; et si nous disons cela, c'est que d'autres auteurs, dans des ouvrages analogues, ont usé d'une critique moins mesurée. Nous avions déjà, dans le domaine de l'art et de la littérature, les théories de M. Max Nordau, qui, là où l'on disait : génie, a dit : névrose. Cela rabaissait par contre-coup les chefs-d'œuvre et falsifiait l'esthétique. Importée dans le domaine historique, et appliquée là systématiquement, la théorie de la névrose augmente le scepticisme où l'on ne se complaît que trop quant aux causes de l'Histoire, et M. Seignobos qui, au nom de la science, refuse de rien savoir, — ce qui est très pédant, à y réfléchir, — doit être satisfait. Mais les livres de M. Cabanès ne contribueront point, bonne note pour eux, à augmenter cette satisfaction, du moins sous ce rapport particulier, nous semble-t-il. Je n'en veux pour preuve que ces lignes judicieuses placées en tête de la remarquable étude médico-historique sur Charles-Quint :

De ce que nous découvrirons, chez l'empereur Charles-Quint, un stigmate anatomique parfaitement net, nous ne nous croirons pas autorisé à en induire un stigmate intellectuel ou moral. N'a-t-on pas vu des malades porteurs des stigmates matériels les plus accusateurs de la dégénérescence, bien qu'ils aient conservé un équilibre cérébral régulier; et, inversement,

des malades à confrontation physique des plus régulières qui, au point de vue moral, sont des types de déséquilibrés?

Voilà de la saine critique. Et cela n'empêche pas M. Cabanès de développer son programme, de montrer, dans la conduite des personnages historiques, les déterminantes qui relèvent de l'étude du médecin. Mais c'est fait avec mesure, — et avec d'autant plus de pénétration. Lorsque notre Docteur m'explique par le menu le tempérament arthritique de Charles-Quint, sa misère physiologique, je comprends à merveille pourquoi l'empereur s'est retiré dans le monastère de Yuste; et je suis d'autant plus prêt à le comprendre que la consultation du Dr Cabanès ne préjuge point la question du génie politique de l'empereur, dont l'activité continua dans cette retraite, en quelque sorte purement physiologique.

La place nous manque pour apprécier avec le même détail les autres études, où le lecteur trouvera des mérites semblables. Quelques titres : « Don Carlos était-il fou? » (M. Cabanès ne croit pas aux troubles mentaux, qu'on aurait voulu expliquer, tant par l'ascendance du jeune prince, — folie de Jeanne de Castille, autre légende, — que par les blessures que se fit à la tête, dans une chute, le malheureux fils de Philippe II); « Le mystère de la naissance et de la mort de Cyrano » (Cyrano, le truculent gascon, serait né à... Paris, le 6 mars 1619); « La prise de tabac de Santeuil », lequel fut plutôt tué par l'émétique, comme le veut La Monnoye, en tous cas, non point par l'ingestion de tabac d'Espagne mêlé à son vin. Etc. Dans un premier chapitre, M. Cabanès étudie de manière amusante les procédures singulières suivies au moyen-âge contre les animaux de toute espèce, depuis les insectes jusqu'aux porcs et taureaux, qui s'étaient rendus nuisibles à divers titres. Le livre s'achève sur de nouvelles « Variétés révolutionnaires » : « Mirabeau fut-il empoisonné? » (Non : il est mort usé, comme on savait. M. Cabanès spécifie : d'une péricardite); « A-t-il existé des tanneries de peau humaine? » (« Reléguons cette fable au magasin d'accessoires »); « Condorcet est-il mort de faim? » Le lecteur cherchera volontiers lui-même la réponse à cette dernière question.

Memento. — En publiant l'*Inventaire des Archives des Ducs de Crillon* (chez Champion), conservées chez M. le marquis de Grammont, M. Jean Cordey nous a donné d'utiles renseignements sur la famille du « brave » Crillon. Le fonds Grammont contient peu de titres de propriétés, mais, en revanche, ce qui vaut mieux, un grand nombre de lettres. Les membres de la famille de Crillon furent en rapports avec les personnages les plus en vue des règnes de Henri IV, de Louis XIV et de Louis XV. On distinguera surtout la correspondance relative à la Fronde, aux nièces de Mazarin, et, plus tard, à la sœur du grand Frédéric, Willelmine, Margravine de Bayreuth. Espérons, avec l'érudit M. Jean Cordey, que cet inventaire,

destiné à faire connaître les richesses d'un de nos plus précieux dépôts d'archives privés, rendra service aux historiens. — M. Eugène Déprez a réuni, en un volume paru chez Champion, ses *Etudes de diplomatique anglaise* (de l'avènement d'Edouard Ier à celui de Henri VII, 1272-1485). On étudie dans ce tome, qui semble le premier d'une série, le « sceau secret », le « sceau privé » et le « signet ». La Diplomatique anglaise du Moyen-Age avait été peu étudiée. M. Déprez n'a voulu ici que poser des jalons en vue d'une étude plus complète. « On ne s'était occupé jusqu'ici que des lettres patentes et des lettres closes qui constituaient l'acte définitif de la Chancellerie, sans étudier par qui et comment cet acte avait été commandé avant d'être expédié, sans rechercher d'où venait l'ordre et où arrivait la minute ». Cette remarque contient le programme de ces premiers travaux de M. Eugène Déprez. — Post-scriptum : Un lapsus de plume nous a fait écrire *Revue historique* pour *Revue des Etudes historiques*, à la fin de notre dernier Memento.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Thomas Carlyle : *Essais choisis de Critique et de Morale*, trad. par Edmond Barthèlemy, Mercure de France. — M. Dugard : *Ralph Waldo Emerson, sa vie et son œuvre*, Armand Colin. — Colonel Biottot : *Les Grands inspirés devant la Science, Jeanne d'Arc*, Flammarion.

Par son essai biographique et critique sur *Thomas Carlyle*, par ses traductions antérieures du *Sartor resartus* et des *Pamphlets du dernier jour*, par les introductions qui inaugurent ses volumes, commentent l'œuvre ou en tirent des considérations propres à en prolonger l'écho, M. Barthèlemy apparaît comme l'écrivain de France qui a le plus contribué à répandre chez nous, et à situer en sa vraie place l'auteur de *French revolution*. **Les Essais choisis de critique et de morale** qu'il a rassemblés en son dernier volume ne renferment, ainsi que le titre l'indique, qu'une partie de ces nombreuses études où, sous une forme en apparence décousue, Carlyle sut exprimer une doctrine ou, mieux peut-être, un point de vue que la vigueur et le caractère tranché de sa personnalité mentale faisaient transparaître à l'occasion de quelque sujet qu'il traitât.

Je ressens, à vrai dire, à la lecture de ces nouveaux essais la même impression première d'éloignement que m'a toujours causée l'abord des autres œuvres de Carlyle : deux obstacles en défendent l'accès : le ton humoristique et le ton chrétien. L'humour de Carlyle présente un caractère trop spécialement anglais pour que nous n'hésitions pas quelque peu à nous y prêter. La Bible et l'Evangile d'autre part introduisent, dans le tissu de son œuvre, des expressions, des citations qui sentent le prêche et se sont empreintes de vulgarité à être depuis des siècles des clichés usés aux contours de tant de lèvres, des lieux communs avilis au contact de tant d'esprits qui en

les proférant, en appréciant ou en dépréciant la vie à leur triste lueur se donnèrent illusion de la sagesse. Mais celui-là serait dupe et se priverait d'un haut plaisir intellectuel qui ne surmonterait pas cette première impression, qui ne franchirait pas ce premier et même ce deuxième obstacle. Car sous cette phraséologie où l'influence du milieu, du fait d'avoir marqué d'une empreinte même superficielle un esprit aussi vigoureux, témoigne de sa puissance, se révèle une pensée critique profondément indépendante dans son fond et dans ses directions et qui sait s'élever avec aisance à concevoir la grandeur d'un type tout opposé à celui de la moralité chrétienne. C'est ainsi qu'à la fin de l'étude sur Johnson on trouvera, à côté d'une exaltation de l'homme, pris pour type de la conscience religieuse la plus pure, — à côté d'une justification de ses préjugés et même de ses manies où une pointe de raillerie émue met au point de la réalité vivante la physionomie du héros moral, un éloge non moins élevé de son contraste David Hume, héros de l'intelligence sceptique. Et Carlyle admire que dans sa « petite île Britannique les deux grands Antagonismes de l'Europe se soient trouvés incarnés en leur concentration la plus haute » avec Johnson, « le père de tous les Tories qui suivirent », avec Hume, « le père de tous les Whigs ».

Si Carlyle est capable de cette large compréhension qui lui permet d'apprécier également les contraires, c'est qu'il conçoit très justement la réalité sociale comme un fait d'équilibre entre des forces adverses, où par conséquent les éléments les plus opposés ont une égale utilité. « Dans un monde, prononce-t-il avec une parfaite sagesse, qui existe par l'équilibre des antagonismes, le mérite respectif du Conservateur et de l'Innovateur doit toujours demeurer objet de discussion. » Il reconnaît que « le but de Johnson était en soi un but impossible, celui de refouler l'éternel flot du temps, de saisir toutes choses et de les ancrer et dire : Ne remuez pas. » « Comment », demande-t-il, « pouvait-il ou devait-il jamais réussir ? L'homme le plus fort ne peut que retarder le courant partiellement et pour un bref moment. Pourtant, même en de semblables retardements très courts, ne peut-il y avoir une valeur inestimable ? » Un tel raisonnement qui justifie les exagérations de Johnson s'applique aussi bien à la frénésie de l'innovateur qui devance les réalisations possibles de son temps. Même en de semblables anticipations, ne peut-il y avoir, demandera-t-on, poussant la pensée de Carlyle à ses conséquences nécessaires, une valeur inestimable ?

Un tel point de vue intellectuel, qui suppose inconnue et inconnaissable la valeur objective des actes, nous livre le secret de la méthode critique de Carlyle. Le seul critère sous le jour duquel, au cours de ces biographies où il se complaît à manier des actions humaines, il évolue, jauge, apprécie la qualité de ces actions, c'est celui de la sin-

cérité. Dans quelle mesure, avec quelle force un être demeure-t-il fidèle à la conception, quelle qu'elle soit, qu'il s'est formée de l'existence, dans quelle mesure subordonne-t-il à cette conception ses autres intérêts, voilà ce qui nous renseigne, selon Carlyle, sur sa valeur héroïque. Mais cette valeur héroïque, au regard de Carlyle, est le principe aussi de l'acte créateur et les héros, par la foi exclusive avec laquelle ils introduisent les modes de leur sensibilité, sont les créateurs de toute réalité humaine. Tel est le point de vue élevé et réellement intellectuel par lequel Carlyle discerne ce qui mérite d'être appelé chez l'homme la moralité et par où cette moralité, indépendante de tout dogmatisme, c'est-à-dire de toute présomption de vérité rationnelle, embrasse les manifestations les plus variées et parfois les plus opposées avec une égale appropriation.

Cette large compréhension, toutefois, n'empêche pas Carlyle de vouer une admiration toute particulière au grand homme, au héros de raison qui, jouant le rôle de la destinée, sait pétrir en une même réalité viable les éléments les plus extrêmes. Tel fut Gœthe, « un homme universel à la vue claire ». Carlyle lui a voué une admiration réfléchie. « Qu'il y ait eu en Gœthe la force de faire la conciliation d'une contradiction comme celle où l'homme naît actuellement, c'est, déclare-t-il, ce qui le désigne comme l'Homme fort de son temps. » Aussi est-ce à juste titre que M. Barthèlemy, dans son Introduction, montre Carlyle empruntant au grand homme de Weimar sa conception d'une morale pratique fondée sur l'empirisme et sur le sens de la mesure, tandis qu'il le défend de s'être inspiré du dogmatisme transcendantal de Kant.

Tels sont quelques-uns seulement des points de vue qu'il faut savoir gré à M. Barthèlemy d'avoir su mettre en évidence parmi les idées directrices de la pensée de Carlyle. Il y a réussi en groupant de la façon dont il l'a fait, au cours de sa traduction, ces six morceaux où des études de critique générale, *Caractéristiques*, *Sur l'Histoire*, *Signes des temps*, alternent avec les Biographies de *Burns*, de *Johnson*, de *Gœthe*, des biographies telles que Carlyle savait les composer, où, avec de la vie humaine comme matière et comme moyen, il élève dans le domaine de la moralité de véritables effigies d'art.

Emerson s'apparente sous quelques rapports à Carlyle qui fut son ami et auprès duquel, au cours d'un premier voyage en Europe, il était allé chercher une direction spirituelle. Il ne l'y trouva pas, non plus qu'auprès de Wordsworth, Coleridge, Landor, qu'il avait visités dans le même but. Cette direction, Emerson ne devait la tenir que de lui-même, encore ne devait-il jamais arriver peut-être à se la formuler en termes précis pour sa propre intelligence.

M. Dugard, avec son **Ralpht Waldo Emerson, sa vie et**

son œuvre, nous apporte en un in-8° de quatre cents pages une ample et utile contribution à l'étude de la pensée du philosophe américain. Œuvre de vulgarisation par la netteté et l'aisance de l'exposition, l'ouvrage de M. Dugard est encore quelque chose de plus par l'intérêt de la biographie soigneusement documentée, par l'étude minutieuse de l'homme et de son caractère, par celle aussi de ses idées. Celles-ci, envisagées d'abord sous leur aspect général le plus élevé et pour leur valeur métaphysique, sont considérées ensuite, en quelques développements distincts, dans leur rapport avec la vie individuelle — et la thèse du non-conformisme se montre ici au premier plan — dans leur rapport avec la vie domestique, avec la vie sociale et avec la vie religieuse. En un dernier chapitre, l'auteur s'est efforcé de définir le génie d'Emerson si diversement, si contradictoirement apprécié. D'une façon générale, l'étude est attachante et renferme, à l'appui du commentaire de la doctrine, nombre de citations heureusement choisies et qui suffisent à mettre le lecteur en contact direct avec celui que ses concitoyens appelèrent le Sage de Concord. De ces citations je ne retiendrai que celle-ci, qui me permettra d'ajouter un bref jugement sur Emerson à ceux que M. Dugard a déjà rapportés. « Le grand vouloir, prononce le philosophe, ne consent pas à prendre quoi que ce soit sérieusement. » Et il me semble qu'avec cette maxime, Emerson laisse voir la tendance la plus profonde de son génie, celle qui rapproche curieusement la pensée de cet Anglo-Saxon de celle d'un Çakia Mouni, en même temps qu'elle est le plus contradictoire avec son atavisme le plus proche et sa culture la plus immédiate, car elle signifie la volte-face par laquelle un esprit renonce à voir dans le monde un phénomène moral pour n'y plus voir qu'une apparence esthétique. L'ouvrage de M. Dugard ne manquera pas d'inspirer à ceux qui ne sont pas familiers déjà avec la pensée d'Emerson le désir de la pénétrer par une fréquentation plus personnelle. Pourquoi M. Dugard n'a-t-il pas facilité la satisfaction de ce désir par des indications bibliographiques plus complètes relatives à l'œuvre traduite ou non d'Emerson?

Fondé sur les travaux de la biologie contemporaine et plus spécialement sur les thèses de M. Ribot et de M. Gustave Le Bon, l'ouvrage du colonel Biottot, **les Grands inspirés devant la science, Jeanne d'Arc**, nous restitue de l'héroïne de Domrémy, dans les cadres de l'Histoire, fécondée par des vues de physiologie ethnique, une figure hautement et profondément humaine qui vivifie singulièrement l'image surnaturelle de la légende et renouvelle, en répondant aux besoins de la mentalité contemporaine, les sources de notre émotion. Il existe une individualité ethnique et dont la réalité se manifeste aux heures critiques avec une intensité particulière chez quelques individus du groupe. Les voix entendues par Jeanne d'Arc sont

les appels de l'instinct de conservation de la race menacée, ce sont des voix biologiques et dont les instances produisent, chez un être, pourvu d'ailleurs de dons remarquables, cette convergence de toutes les énergies qui compose le phénomène du génie. Analysées au point de vue technique, non plus comme des faits providentiels et miraculeux en une sorte d'Iliade monothéiste où l'intérêt des actes humains s'efface derrière la toute-puissance de l'intervention divine, mais comme œuvres du génie militaire, pris comme forme du génie de la volonté, les campagnes menées par Jeanne d'Arc en lutte avec le roi et tout ce qui l'entoure plus encore qu'avec l'Anglais, forment un spectacle de l'intérêt le plus pathétique.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr E.-T. Hamy : *Correspondance d'Alexandre de Humboldt et François Arago* (1809-1853), 1 vol. in-16, 3 fr. 50, Guilmoto. — D. Quoy : *Notes intimes sur Georges Cuvier* (1836), Bulletin scientifique de la France et de la Belgique, tom XLI. — Charlton Bastian : *L'Evolution de la vie*, traduit par H. et G. de Varigny, 1 vol. in-8, 6 fr., Alcan.

Le Docteur Hamy, membre de l'Institut et professeur au Muséum, s'est fait, dans ces derniers temps, la spécialité de recueillir et de publier tous les documents relatifs à l'histoire scientifique. Ce savant éminent a l'âme d'un collectionneur : il collectionne toutes les lettres des savants qu'il peut se procurer, mais il veut aussi en faire profiter les autres et il les publie. Il n'est guère de lettres tombant entre ses mains qui échappent à la publication.

M. Hamy inaugure une *Bibliothèque d'histoire scientifique* en publiant la **Correspondance d'Alexandre de Humboldt avec François Arago**. Dans la préface du livre nous trouvons déjà des renseignements intéressants. A. de Humboldt et François Arago avaient l'un pour l'autre la plus grande affection, et ils ont échangé des lettres pendant 44 années. C'est d'ailleurs une lettre de Humboldt adressée à François Arago, en 1809, au moment où celui-ci venait de terminer en Espagne la mesure du méridien et de rentrer après une dramatique odyssée, qui fut le *commencement d'une liaison* rompue seulement par la mort. Al. de Humboldt, lors de plusieurs séjours à Paris (1798, 1804...), avait lié connaissance avec les savants les plus distingués de l'époque : Cuvier, Delambre, Laplace, Desfontaines, Fourcroy, Guiton, Jussieu, puis Gay-Lussac, et il était devenu « l'hôte privilégié des salons de la capitale, l'orateur préféré des académiciens ». En 1827, après un long séjour à Paris, il s'installe définitivement à Berlin, et, sous la pression royale, redevient prussien. C'est à partir de ce moment que furent écrites la plupart des lettres.

Une large part est faite aux intimités dans cette correspondance; il y a beaucoup de lettres attristées relatives aux chagrins, aux deuils des deux maisons. Mais il est surtout question d'astronomie.

Berlin, ce 17 janvier 1835.

Je suis bien indiscret, mon cher ami, que, dans un moment où tant d'autres intérêts absorbent ton attention, j'ose de nouveau t'adresser ces lignes; mais aussi tout ce qui tient aux grands espaces fixe plus agréablement notre attention que ce qui nous attache au microcosme d'ici-bas, qui devient d'année en année plus étroit et plus prosaïque. Tu pardonneras mon indiscrétion, je vais tâcher d'être court et d'écrire de la manière la moins illisible que le permet l'état de mon bras. J'ai l'imagination frappée de ces traînées de bolides et d'étoiles filantes qui, quatre fois déjà, ont paru le même jour ou à peu près, le 12 ou 13 novembre. Il seroit possible que ta sagacité et ta grande érudition littéraire relative au tracé d'observations que renferment les Recueils académiques, te mette sur la voye de rattacher le phénomène à quelque chose de plus ancien. Tout prouve qu'il est question ici d'une orbite, d'un nœud sur lequel nous autres, habitants de la terre, apercevons annuellement peut-être cette traînée de petites planètes de poche. En te rappelant ces faits, je ne te dirai rien de neuf, mais j'aime à parler de ce qui m'intéresse si vivement.

Il décrit alors ces immenses feux d'artifice, observés en Amérique ou en Europe, le 12 novembre 1799, le 13 nov. 1832, les 12-13 nov. 1833 et les 13-14 nov. 1834. Il prie son ami de ne pas s'impatienter, et lui promet d'aller avant la fin de l'année l'embrasser à Paris. Cette périodicité des étoiles filantes est un fait bien connu maintenant.

Mais ce n'est pas seulement l'astronomie qui intéresse A. de Humboldt, ce sont encore les élections académiques. Et, à mon avis, l'intérêt du livre publié par le Dr Hamy est de nous montrer que l'importance des milieux académiques, si néfaste pour l'essor scientifique, était déjà aussi grande il y a un siècle que maintenant.

Nous recueillons çà et là des renseignements curieux sur le célèbre physiologiste Flourens. Nommé depuis un certain temps secrétaire de l'Académie des sciences, il lisait dans la séance du 3 février 1840 un mémoire où étaient exposés des faits devenus classiques depuis : en nourrissant de jeunes animaux avec de la garance, les nouvelles couches qui se forment dans les os se colorent en rouge. En même temps il se présentait à l'Académie française au fauteuil de Michaud; il y fut élu le 20 février 1840, contre Victor Hugo, qui n'entra à l'Académie que le 7 avril de l'année suivante :

J'avais donc eu bien raison, écrit Humboldt le 19 février 1840, d'être si étonné de la nomination de M. Flourens comme secrétaire de l'Académie des sciences : sa véritable place, je l'apprends à présent, est à l'Académie française. Se prêter à une farce de carnaval pour flatter les passions contre

Victor Hugo : *il devroit en rougir jusqu'aux os* [allusion à la récente découverte]. Pourquoi négliger l'éloquence de Thénard, le talent épique de Geoffroy Saint-Hilaire ? Et le manque de pudeur que tout cela fait, à côté d'un homme que personne ne s'étonneroit de voir nommé s'il vouloit lui-même s'y prêter, qui représenteroit d'Alembert, pour ne pas parler de l'aridité et des glaces de l'Aristote de l'Empire et des Bourbons.

Ce dernier trait s'appliquait à Georges Cuvier.

§

Dans le Bulletin scientifique de M. Giard viennent de paraître des **Notes intimes sur Georges Cuvier**, rédigées en 1836 par le Dr Quoy, pour son ami J. Desjardins, de Maurice ; elles sont annotées et commentées par le Dr Hamy. Quoy, l'une des personnalités les plus éminentes du corps de santé de la marine s'est illustrée dans l'expédition scientifique autour du monde de la corvette *Uranie* (1817) et de *l'Astroslabe* (1823) : en débarquant à l'Ile de France, il fit la connaissance de Desjardins, qui avait été un élève enthousiaste de Cuvier.

La lettre de Quoy à Desjardins renferme des documents précieux.

Je tiens de Mme Cuvier, écrit Quoy, que M. Cuvier jouissait d'une faculté bien précieuse pour ne pas perdre de temps, c'était de reprendre un travail au point où il l'avait laissé et de continuer comme s'il s'en fût toujours occupé. Il écrivait quelquefois en marchant dans ses appartements. N'allez pas croire que tout ce qui sortait de cette tête était sans reprises et sans ratures, comme on dit que Fénelon fit son Télémaque. Il s'en trouve au contraire un assez bon nombre dans ses manuscrits, ainsi que des renvois encadrés dans des ronds et des ovales à longues queues. Ce qui ne signifie rien du tout, car des médiocrités écrivent couramment et sans ratures.

Pour Cuvier, le temps était la chose la plus précieuse du monde. Il savait employer les hommes et retirer de ses collaborateurs, surtout Bauvillard et Valenciennes, tout le fruit possible; il les guettait, les talonnait. « Allons, allons, *ne perdons pas notre temps* », était son expression la plus habituelle. On voyait, dit Quoy, que c'était le temps qui lui manquait, et on conçoit qu'il ne fallait pas en voler à un tel homme pour qui c'était la vie. Il ne faisait pas bon le déranger dans un moment de travail pressé. Toute sa journée était organisée pour le travail.

Il se levait d'assez bonne heure pour un homme qui se couchait si tard. Les occupations du matin le conduisaient à l'heure du déjeuner entre dix et onze heures ; en mangeant d'une main et tenant un journal politique de l'autre, il recevait, à ce moment, quelques personnes qu'il écoutait et auxquelles il répondait sans se déranger. Après le déjeuner, il sortait en voiture pour les travaux de l'extérieur et souvent je lui ai vu, écrit Quoy,

laisser des bocaux, dont ses mains devaient conserver l'odeur peu agréable, pour revêtir l'habit et les manchettes de conseiller.

Cependant Cuvier ne manquait jamais d'aller, en partant, saluer ses dames et de leur embrasser la main. Mme Cuvier avait épousé, en premières noces, Durancel, exécuté avec Lavoisier en 1794; son second mariage avec Cuvier avait eu lieu en 1804. La plupart des enfants du premier et du second mariage moururent jeunes. Clémentine Cuvier, seule survivante des enfants de Cuvier, mourait en 1817, à l'âge de 22 ans. Mlle Durancel était réputée pour son charme et pour sa physionomie gracieuse, angélique même, si l'on en juge par le beau portrait au crayon de Lawrence. Elle brillait particulièrement dans la réception du samedi, où Cuvier assistait et se montrait fort aimable. Mme Cuvier et Mlle Durancel assistaient souvent à son cours de généralités au Collège de France, très suivi et où l'on voyait un bon nombre de dames.

Dans le Muséum, Cuvier était estimé, un peu craint, mais pas aimé. La médisance ne l'épargnait pas.

Soit par caractère, soit par crainte de perdre du temps ou nécessité de traiter rapidement tant de choses, écrit Quoy, il n'avait ni abandon, ni de ces longues conversations ou causeries. Avec lui les paroles se pressaient pour arriver vite au fait et il savait très bien prendre ces habitudes ministérielles de diriger, tout en causant, son monde vers la porte. Enfin on n'était pas attiré vers lui comme vers M. de Jussieu, chez qui la science s'était jointe à une si extrême bonté qu'on le vénérait. Buffon, Lamarck et Cuvier eussent-ils vécu chacun leur siècle, c'est le respect qu'ils auraient inspiré, et non la vénération.

§

C'est encore un retour vers l'histoire passée, ce livre de : **l'Evolution de la vie**, par Charlton Bastian, membre de la Société Royale de Londres, professeur honoraire à *University College* de Londres.

Ch. Bastian ! Ce nom réveille de vieux souvenirs, déjà bien effacés : ceux des longs débats entre Bastian et Pasteur au sujet de la génération spontanée, après la publication par l'auteur anglais de *The Beginnings of Life* (1872). De 1878 à 1898, Bastian dut se consacrer à son travail professionnel et à l'enseignement ; mais il ne se considéra jamais comme battu, et n'abandonna jamais l'idée d'une revanche.

Aujourd'hui, Bastian, s'appuyant sur de nouvelles expériences, cherche à montrer que ses vues sur l' « archébiose », ou genèse de la matière vivante hors de matière non vivante, sont conciliables avec les travaux bactériologiques modernes.

Bastian, dit le savant traducteur H. de Varigny, entreprend de démontrer que dans des liquides qui ont subi des températures supé-

rieures à celles qui sont reconnues communément aptes à tuer les germes préexistants, s'il y en avait, on trouve des êtres vivants. Ces êtres, dit-il, ne peuvent venir des spores ou des œufs préexistants : donc, ils sont produits *de novo*, par archébiose. Toute la question est de savoir, ajoute H. de Varigny, si l'expérience a été faite dans les conditions requises : si la chaleur a été appliquée assez forte ou assez longtemps, pour tuer les germes, spores ou œufs ; si nulle cause de contamination, après stérilisation, n'a pu exister.

Il faudrait commencer par vérifier la réalité des faits sur lesquels Bastian édifie sa doctrine. *Vérifier les faits*, voilà qui s'impose, mais qui ne se fera pas. Toutes les fois qu'on apporte des faits qui contrarient les idées officielles, on ne trouve aucun savant officiel pour les vérifier.

Dans le présent livre, on a de quoi s'édifier à cet égard. Toute la discussion de Bastian avec Pasteur est relatée avec détails. Au début de l'année 1877, Pasteur mit au défi le Dr Bastian de répéter ses expériences devant des juges compétents. Bastian accepte le défi et Pasteur pria l'Académie de nommer une Commission : MM. Dumas, Milne-Edwards, Boussingault furent désignés ; ils étaient tous partisans de la doctrine de Pasteur ; on ne songea pas à y mettre M. Frémy ou M. Trécul ; au dernier moment, M. Van Tieghem remplaça M. Boussingault empêché. Après des chicanes sans nombre, un rendez-vous fut fixé : M. Dumas ne vint pas du tout, M. Milne Edwards vint et repartit presque aussitôt, M. Van Tieghem resta, mais pour apprendre finalement au Dr Bastian que la commission était dissoute, sans avoir cherché à rien voir. « C'est ainsi que commencèrent et finirent les travaux de cette remarquable commission de l'Académie des sciences. » Ne faisons pas comme nos savants Académiciens ; lisons au moins le livre si intéressant du Dr Bastian.

GEORGES BOHN.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Drs Octave Béliard et Léo Gaubert : *Le Périple*, in-12, F. Tassel. — Julevno : *Nouveau Traité d'Astrologie pratique*, 2e vol. in-8, Chacornac. — *Sépher Ha-Zohar*, trad. par Jean de Pauly, tome II, fort in-8, Leroux. — J.-G. Frazer : *Le Rameau d'Or : Etudes sur la Magie et la Religion*, trad. de l'anglais par Stiébel et Toutain, tome II, in-8, Schleicher frères. — E. Morselli : *Psicologia e Spiritismo*, 2 forts vol. in-12, ill., Bocca frères à Turin. — Léopold Dauvil : *Souvenirs d'un Spirite*, in-8, Leymarie. — Dr J. Grasset : *L'Occultisme ; Hier et Aujourd'hui*, 2e édition, fort in-8, Coulet et fils à Montpellier. — Jacob Boehme : *De Signatura Rerum*, traduit par Sédir, in-8, Chacornac. — Dr Hipp. Baraduc : *Mes Morts et leurs manifestations*, gr. in-8 de 87 p. de texte et 16 planches, Leymarie. — J. Lefèvre : *La Matérialisation de l'Ether*, broch. in-8, Daragon. — Memento.

Les docteurs Octave Béliard et Léo Gaubert ont — dans **le Périple**, — donné de l'occultisme une vision, sinon nouvelle, du moins

très personnelle. Leur exposé des principaux points contient des aperçus orginaux et des critiques souvent justes. Il est regrettable seulement qu'ils aient commis l'erreur fondamentale d'écrire que le *périple* ou le processus de l'Univers et des mondes est *circulaire*. S'il en était ainsi, la création n'aurait pas de sens. A quoi bon naître, mourir et renaître, évoluer pendant des siècles sans nombre, pour revenir exactement au même point ? Non, le monde ne va pas « de l'inconscience à l'inconscience, en passant par toutes les phases du développement de la conscience, le stade humain n'étant qu'une de ces phases ».

Sans doute les jours succèdent aux nuits, les étés aux hivers, les périodes d'activité aux périodes de repos, la veille au sommeil, la vie à la mort et réciproquement, mais un jour ne ressemble pas exactement à un autre jour, un été à un autre été, une vie à une autre vie. Il en est de même des états d'inconscience et de conscience qui sont des états relatifs et partant n'ont rien à faire avec l'absolu. Ils se succèdent sans se ressembler.

Aujourd'hui, je ne suis pas le même qu'hier. De même l'être ou le monde qui s'éveille à la fin d'un Pralya ou, à plus forte raison, du grand Pralaya, diffère de celui qui se manifeste à l'aurore du Manvantara ou du grand Manvantara précédent.

La dissolution n'est jamais complète, totale. Les germes qui sont élaborés pendant l'évolution de l'univers présent sont les « archétypes ou le fruit des univers passés », dit Mme Besant (1). Le Nirvâna n'est pas l'anéantissement des esprits, mais plutôt leur libération, et le Pralya une mort éternelle, mais un repos très long, sans doute, mais fini, mais relatif. La vie y dort pour se réveiller, à la fin de ce Kalpa, sous de nouvelles formes et manifester de nouveaux aspects.

Il n'y a pas de cycles fermés dans la nature. La lune ne décrit pas une courbe fermée autour de la terre, ni celle-ci une ellipse parfaite autour du soleil, puisque cet astre se déplace et se dirige vers la constellation d'Hercule.

Au reste, les processus, tant universel que particuliers, sont symbolisés, dans l'Inde, par une spirale enroulée autour d'un bâton.

Dans la nature, on trouve partout cette spirale en hélice, plus ou moins régulièrement circulaire ou elliptique. C'est cette courbe et non la circonférence qui schématise l'évolution.

La spirale se rapproche sans cesse de son centre, sans jamais l'atteindre, ou se développe au dehors, en spires de plus en plus écartées et s'écartant toujours davantage sans jamais emplir l'immensité infinie et atteindre les limites de cette sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

(1) *La Sagesse antique*, p. 70.

Ainsi des êtres, des mondes et des univers, évoluent vers Dieu.

J'aurais bien d'autres choses à dire sur le *Périple*, mais la place me manque. Et malgré cette critique et les autres que je pourrais faire, je me hâte de recommander la lecture de ce livre, qui est vraiment bien écrit et fortement pensé.

§

Julevno est l'astrologue français le plus érudit. Il a lu et compulsé tous les ouvrages latins, français, anglais et allemands qui ont été écrits sur l'astrologie. C'est de leur « substantificque mouëlle », qu'il a composé le **Nouveau Traité d'Astrologie pratique**. Le premier volume a paru il y a environ deux ans ; le second vient à peine de voir le jour. Ils forment l'ouvrage le plus complet, le plus clair et le plus pratique qui ait été publié en notre langue. Les petits Manuels édité par *Modern Astrology* sont bien raisonnés et très simples, mais ils sont insuffisants. Les ouvrages d'Haatan, de Fomalhaut et de Flambart, ainsi que le Traité de Fludd, récemment traduit par Piobb, quoique ayant des mérites divers, sont également incomplets. Celui de Julevno est le seul qui permette de dresser et d'interpréter un horoscope d'une manière développée, sans être obligé de recourir à d'autres ouvrages.

Le deuxième volume de son *Traité* contient l'explication très détaillée des douze maisons de l'horoscope et de nombreux exemples d'horoscopes, qui pourront guider le lecteur dans l'interprétation des thèmes de nativité. Il renferme, en outre, une étude simplifiée et assez complète des *directions*. Cette question importante est négligée généralement ou à peine effleurée dans les ouvrages similaires.

§

M. Emile Lafuma-Giraud vient de publier le deuxième volume du **Sepher-Ha-Zohar**, traduit par feu Jean de Pauly. L'exécution matérielle lui fait honneur : elle ne laisse rien à désirer, quant à la qualité du papier et à la beauté des caractères.

Le deuxième volume constitue, avec le premier, la première partie du *Zohar*. Il contient la fin du commentaire sur la *Genèse*.

Une telle œuvre est très difficile, sinon impossible, à analyser. La manière même dont elle a été composée en montre toutes les difficultés. Chaque passage des livres de Moïse, souvent même chaque mot, sert de point d'appui ou, mieux, de prétexte aux auteurs du *Zohar*, pour exposer leurs idées sur Dieu, la Nature et l'Homme. Leur interprétation est tantôt morale ou mystique, tantôt cosmologique au physique, voire aussi physiologique.

On ne lit pas le *Zohar* d'une seule traite. Une telle lecture serait par trop fatigante ; mais par petites parties et souvent. On peut ainsi

en savourer mieux la pensée secrète et profonde, presque toujours exprimée sous une forme brillante et poétique.

On trouvera une analyse détaillée du *Zohar* dans *La Kabbale* de Franck ou dans l'*Etude sur les Origines et la Nature du Zohar*, de M. S. Karppe, dont j'ai parlé ici même, il y a quelque six ou sept ans.

§

Dans **Le Rameau d'Or** (2e volume), M. Frazer a réuni une quantité considérable de faits documentaires concernant les meurtres rituels, le transfert et l'expulsion des maux, l'exorcisme des démons, les périls et les transmigrations de l'âme et son extériorisation et les rites d'initiation chez les sauvages,

On ne devine pas toujours la raison véritable de ces coutumes plus ou moins bizarres et étranges, trop souvent cruelles ; mais il apparaît que, dans la plupart des cas, elles reposent sur la croyance que les plantes, les animaux et l'homme peuvent extérioriser leur vie ou leur âme et la transférer dans un autre corps. Il peut y avoir également échange de vie ou d'âme. De là les pratiques employées pour se débarrasser de certaines maladies ou s'en préserver, expulser les mauvaises influences et les démons, acquérir les qualités ou les vertus d'un autre être, d'un *totem*.

Quelques-unes de ces pratiques ont leurs analogues chez les peuples civilisés ; d'autres expliquent ou marquent l'origine de certaines cérémonies magiques ou d'initiation, comme celles où l'une des épreuves consiste à simuler la mort, puis la résurrection. On peut se demander toutefois si ces cérémonies, au lieu de marquer l'origine ou les premières formes des rites d'initiation suivis dans les grands temples de l'antiquité, — ne sont pas des vestiges de rites initiatiques plus anciens pratiqués par les ancêtres des peuples chez qui elles sont actuellement en usage. Cela serait très probablement vrai, s'il était prouvé, comme le croient la plupart des occultistes et des théosophes, que les races rouge et noire ont porté autrefois le flambeau de la civilisation et sont actuellement et depuis longtemps en pleine régression.

§

Dans son important et copieux ouvrage, **Psicologia e Spiritismo**, — le professeur Enrico Morselli publie le compte-rendu détaillé de vingt-huit séances données par Eusapia Paladino. C'est sans aucun doute le recueil le plus important qui ait paru sur ce fameux médium.

M. Morselli affirme l'authenticité des phénomènes médianimiques, mais ne croit pas à la théorie spirite, qu'il discute à fond du reste. L'attitude observée par M. Morselli paraît être la bonne. La plupart

des phénomènes psychiques ou spirites, observés et contrôlés par des savants tels que Crookes, R. Wallace, Aksakoff, Zœllner, Lombroso. Morselli et bien d'autres, ont toutes les apparences de la certitude, Quant à leur explication, c'est tout autre chose. On n'est pas encore fixé sur celle qui est la plus vraisemblable. La théorie spirite est manifestement insuffisante, sinon tout à fait fausse. Au reste, comme les phénomènes psychiques et spirites diffèrent souvent beaucoup les uns des autres, il est très probable qu'ils ne sont pas tous dus à la même cause.

§

Les **Souvenirs d'un Spirite**, — qui se composent de quatre récits: *Vieilles notes*, *Roman de deux âmes*, *l'abbé Bornave*, *Jérusalem*, — forment, en partie du moins, comme une sorte d'autobiographie. Ils sont écrits simplement, sans prétention. De là sans doute leur charme prenant. M. Léopold Dauvil est d'ailleurs un conteur excellent, plein de verve et d'entrain. Il sait quantité d'anecdotes amusantes, qu'il dit d'un ton familier. On lira ses *Souvenirs* avec plaisir et sans fatigue aucune.

M. Dauvil fut magnétiseur avant d'être spirite et officier colonial avant de devenir directeur de la *Revue Spirite*.

§

M. le professeur Grasset publie la deuxième édition, revue et augmentée, de : **L'Occultisme : Hier et Aujourd'hui. Le Merveilleux préscientifique**. Je ne répéterai pas ce que j'ai écrit l'an dernier sur ce livre. Je dirai cependant que l'auteur a tenu compte des publications qui ont paru depuis.

M. Emile Faguet a écrit une préface pour cette édition. Il y tient un langage mesuré et très prudent. La distinction qu'il fait entre l'explication antique des phénomènes et celle moderne est juste. Mais quant à la ligne de démarcation qui sépare le fait *scientifique* de celui qui ne l'est pas encore, il est impossible de l'établir. Est-ce celle, par exemple, que tracent MM. Grasset et Faguet, ou celle que déterminerait M. Charles Richet ou le docteur G. Le Bon?

§

Je n'ai pas la place suffisante pour parler comme il conviendrait du **De Signatura rerum, Miroir temporel de l'Eternité**, que vient de traduire M. Sédir. L'œuvre du cordonnier philosophe, Jacob Bœhme, est assez obscure, et cette obscurité tient non seulement aux sujets traités, mais aussi au langage alchimique employé par l'auteur.

Le philosophe teutonique y traite de la pierre philosopale, de la régénération ou de la re-naissance spirituelle, de la théorie des cor-

respondances, de l'homme, du monde physique et des mondes supérieurs, ainsi que de leurs relations mutuelles. La légende évangélique y est aussi pleinement expliquée, selon le sens interne des écritures.

Des notes et un vocabulaire de termes rares complètent la traduction de M. Sédir. Cela serait fort bien, si M. Sédir n'avait pas cru devoir faire des coupures dans l'œuvre de Bœhme, « en supprimant les répétitions » et « en élaguant les périodes ». Mais ce qui est encore plus grave, c'est qu'il se soit permis d'y ajouter « des arguments », selon sa propre expression.

§

Le Dr Hipp. Baraduc a perdu en deux mois et demi un fils, sa femme et un ami. On conçoit quel devait être l'état d'esprit de cet homme, lorsqu'il a écrit : **Mes morts et leurs manifestations**. C'est le père, le mari et l'ami qui parle plutôt que l'expérimentateur et le savant. C'est aussi l'homme de foi, le croyant en un au-delà meilleur.

Seize planches de clichés, représentant des manifestations fluidiques (portraits et desseins) de *ses morts*, donnent à l'ouvrage une valeur documentaire très particulière.

— **La Matérialisation de l'Ether**, de M. Lefèvre, forme la contre-partie, en quelque sorte, de l'*Evanouissement de la matière* du Dr G. Le Bon.

Pour que l'équilibre subsiste dans l'univers, il faut apparemment qu'une dématérialisation soit suivie d'une matérialisation correspondante ou, vice versa, que de l'impondérable devenu pondérable soit remplacé par du pondérable volatilisé en impondérable, en d'autres termes que le mouvement involutif soit proportionnel au mouvement évolutif. Cela ressort de la brochure où M. Lefèvre démontre que de la matière est créée ou plutôt densifiée tous les jours et que le carbone notamment est « le résultat d'une modification de l'équilibre moléculaire d'un corps inconnu que, jusqu'à nouvel ordre, l'auteur considère comme étant l'éther ».

§

Memento. — La Librairie du Magnétisme publie deux brochures de M. Durville : *Pour combattre l'Insomnie* et *Pour combattre le mal des dents et la maladie de la bouche* (par les procédés magnétiques), et du Dr Dheur : *Comment on se défend contre l'insomnie* (par les médicaments dits hypnotiques).

— A la librairie Chacornac, Mme Ch. d'Orino fait paraître trois brochures : *le Travail*, *la Famille* et *Simples Conseils*, et Khandalla : *Apaisement*.

— A l'occasion de son élévation au siège patriarcal de *l'Eglise gnostique universelle*, *S. G.* + Johannès Bricaud (Jean II), publie une *Homé-*

lie, suivie de la *Profession de Foi* des évêques gnostiques, membres du Très Haut Synode (Bureau du *Réveil gnostique*, 8, rue Bugeaud, à Lyon).

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Le Correspondant, Vers et Prose : M. F. Pascal et M. Jean Moréas, à propos de Becque ; dédicace de M. A. Salmon à M. Jean Moréas. — *La Grande Revue :* Les récitations poétiques selon Pline le jeune et M. J. Bompard. — *Le Courrier Musical :* l'héroïsme de Liszt, par M. Camille Mauclair. — Memento.

On a inauguré le buste d'Henry Becque, boulevard de Courcelles, non loin du petit restaurant où il dînait de peu et près du monument élevé à la gloire d'Alexandre Dumas fils. Ce buste, qui est une belle œuvre, claire, robuste, de M. A. Rodin, a une grande signification. Elle n'a peut-être pas été bien définie par les harangues des orateurs qui parlèrent, ce matin-là, devant une assistance trop peu nombreuse. Le discours de M. Henry Bauer, du moins, par sa vigueur, a-t-il été celui dont l'écrivain des *Corbeaux* se fût le plus réjoui, car il prolongeait la lutte où Becque a vaincu, malgré les déboires de sa vie, puisque son œuvre demeure éternellement jeune de contenir autant de vérité, quand le temps a déjà fait justice de la production théâtrale de la plupart des auteurs loués par Francisque Sarcey.

M. Félicien Pascal, dans **le Correspondant** (25 mai), étudie l'homme que fut Becque et son œuvre. A propos de la pièce inachevée dont on parla tellement : *les Polichinelles*, il écrit :

Cette année-là (1890), M. Antoine décida Henry Becque à venir passer son été avec lui, à Camaret. Sur une large table, devant une fenêtre ouverte sur la mer, par les soins de M. Antoine, avaient été déposés des plumes, de l'encre et du papier blanc. Il espérait ainsi tenter sa paresse. Becque avait apporté le manuscrit des *Polichinelles*, cinq gros cahiers de papier écolier enveloppés dans un journal, et qui emplissaient tout un compartiment de sa valise. Un soir, Becque lut, à M. Antoine et à MM. Ancey et Richon-Brunet, ses voisins de villégiature, tout ce qui existait de cette pièce déjà fameuse. L'impression de M. Antoine est qu'en l'état où il les a connus *les Polichinelles* n'étaient qu'une « suite de scènes que reliait un fil ténu, si mince qu'on ne le voyait pas ». La solitude, le silence, propices à la méditation, de la grève bretonne, furent impuissants à tirer l'écrivain de l'espèce de demi-torpeur qui paralysait son imagination et s'opposait à une étreinte victorieuse de son sujet.

Henry Becque s'était acquis beaucoup d'amis, depuis la grande notoriété parisienne que lui avait attirée le succès de ses pamphlets contre les critiques et les directeurs de théâtre. Et ces amis, qui s'étaient fait, de lui, un chef d'école, lui protestaient, lui juraient qu'après *les Corbeaux* et *la Parisienne*, c'étaient *les Polichinelles* qui seraient la comédie du siècle. Il avait dû finir par se persuader qu'en effet il devait, désormais, un chef-d'œuvre à ses contemporains. Et il s'acharnait à le poursuivre, dans l'an-

xiété de sa lenteur à naître, dans le doute sur ses aptitudes à le créer. Il pensait, probablement, à la vanité de ses longs efforts, lorsqu'il écrivait : « On ne saura jamais ce que nous souffrons, nous autres gens de lettres, du chef-d'œuvre qui ne vient pas. »

Le chef-d'œuvre tant promis, tant prôné d'avance, n'est pas venu. Et il n'en a pas pris son parti de bon gré, puisqu'en laissant échapper ce cri : « Et moi, auteur fourbu, mécontent, besogneux, que toutes nos vilenies ont dégoûté du théâtre... », il a tout l'air d'avouer un découragement qui ressemble au sentiment de sa défaite.

Le manuscrit de cette œuvre inachevée, avec les autres papiers de Becque, a échu à M. Barthélemy Robaglia, qui est le mari d'une de ses nièces. M. Barthélemy Robaglia estime qu'il y aurait peu à faire pour terminer cette œuvre. Il a eu l'intention de confier à l'un des amis d'Henry Becque le soin d'y mettre la dernière main. Il ne serait donc pas impossible que *les Polichinelles* finissent, quelque jour, par être représentés. Un certain nombre de personnes en connaissent déjà des scènes, des traits, des mots.

Dans *la Route*. — des pages extraites d'un prochain volume de M. Jean Moréas : « Esquisses et souvenirs », et publiées par **Vers et Prose** (mars-avril-mai), — je trouve ces lignes relatives à Becque.

Le poète « dîne devant la porte d'une auberge ». Deux jeunes filles sont attablées avec leurs parents, — la « mère qui est jeune encore, grasse et lourde ». M. Jean Moréas pense : « Notre Henry Becque aurait sans doute formé avec la Parque obscure de cette famille de bourgeois une forte tragédie en prose. »

Il écrit ensuite :

Je me souviens d'avoir vu un portrait de Becque jeun. Il est cambré, il a les bras croisés sur sa poitrine ; sous une courte moustache, ses lèvres pincent ; son regard, bien lancé, défie, quoi ? l'objectif.

Homme de talent, cher Henry Becque, pauvre lutteur, les photographies et les propres figures de ceux qui, sans lutte comme sans mérite, l'emportent dans ce monde, sont autrement faites !

On a beaucoup écrit sur le talent de Becque. Le travail que M. Paul Souday fit publier là-dessus mêle l'utile au doux.

La vie a trahi Henry Becque ; je crains que la mort ne se moque de lui.

On se représente bien Homère aveugle et sans toit. Dante pouvait se permettre le bannissement et l'enfer de la rancune. Je goûte assez le naufrage de Camoëns, la disgrâce de Racine et les savates du vieux Corneille. Je n'eusse point vu d'inconvénient à la hart de Villon, pas plus que je n'en vois à la guillotine d'André Chénier. Le Tasse même supporte sa démence et sa prison.

Mais comment voulez-vous que la postérité compense suffisamment les torts des contemporains envers un auteur de drames bourgeois, fit-il celui des *Corbeaux* ?

J'aime que le grand poète des *Stances* et d'*Iphigénie* ait écrit cela de l'auteur immortel de *la Parisienne*. La cruauté de ces lignes est

l'apparence d'une extrême tendresse pour le héros d'un noble effort. Et cette tendresse apparaît un peu après, amicale et grave, dans ce fragment mêlé de vers que je recopie avec émotion :

Il y a dans ma vie bien d'autres matinées ; il y a des souvenirs plus lointains, plus beaux et plus tristes :

Je vous revois toujours, immobiles cyprès,
Dans la lumière dure,
Découpés sur l'azur, au bord des flots, auprès
D'une blanche clôture.

Je garde aussi les morts ! elle a votre couleur,
Mon âme, sombre abîme.
Mais je m'élance hors la Parque et le malheur,
Pareil à votre crime.

... Un témoin des derniers jours de Becque m'en a conté la tragique histoire, dans la pénombre d'une très antique allée de marronniers, près d'un étang morne et peut-être pestilentiel.

Comment ne pas citer, immédiatement dessous ce passage des *Esquisses et Souvenirs*, cet envoi d'un jeune poète du talent le plus personnel, M. André Salmon, adressant son volume : *les Féeries*, à Jean Moréas :

Ceux d'entre nous de qui le souvenir est lourd
Disent : « Hugo jadis me taquina l'oreille
Comme Napoléon pour flatter un tambour
Imberbe et valeureux. » Et d'autres s'émerveillent,
Plus jeunes, d'avoir eu l'adorable faveur,
Un soir de temps affreux, d'offrir leur main virile
A Verlaine malade et traînant par la ville
Son génie infini et sa vaste douleur.
Plus tard je connaîtrai le sort des vieux poètes
Que l'espoir de la palme, hélas ! ne soutient plus.
Je serai las, brisé, doigts gourds, bouche muette
Et cependant glorieux de vous avoir connu.

§

Les Récitations poétiques inspirent à M. Jacques Bompart un fort agréable et malicieux article : **La Grande Revue** (25 mai).

M. Bompard emprunte à Pline le jeune des lignes vraies aujourd'hui, « actuelles ». Il parle d'Asinius Pollion qui, sous Auguste, eut l'idée de ces lectures publiques où les poètes se faisaient ouïr, comme hier au Cours-la-Reine, et, en ce moment, au Grand-Palais. D'après Pline, les auditeurs manquaient de courtoisie. Aujourd'hui ils écoutent en parlant de leurs propres affaires, comme s'ils assistaient à une séance de musique de chambre.

Faut-il souhaiter aux poètes, à côté de la collaboration avec les grands hommes de tous les temps, cette collaboration du public avec eux qui s'opère

nécessairement dans les lectures publiques ? Ne leur enlèvera-t-elle pas tout génie et toute originalité? C'est là ce qu'il y a de plus grave. On l'a bien vu dans l'antiquité. Avant les lectures publiques purent grandir et se développer Virgile et Horace ; des lectures publiques sortit Stace.

Le poète ne sera plus libre. Il sera obligé de façonner sa pensée d'une certaine manière. De même qu'il arrangera sa voix, son costume, ses attitudes pour plaire au public, de même il fardera ses idées et ses songes. Il ne fera plus de vers quand il lui chantera d'en faire. Ayant un but précis et déterminé, il écrira même lorsqu'il n'aura rien à dire, comme on fait son métier. Mais le public qu'il voudra charmer sera le plus souvent un public d'oisifs et de désœuvrés. Tous ses poèmes se ressentiront des goûts de ce public.

M. Bompard en arrive à craindre la floraison d'une « poésie à la Capus », née du désir qu'auront les auteurs d'être applaudis. « On soignera uniquement le détail ; on ne s'occupera pas du fond », écrit-il. C'est mal préjuger des poètes. Mais il se reprend : « C'est l'histoire de la poésie romaine : doit-elle devenir celle de la poésie française ? » Or, voici la conclusion de l'article :

Les anciens ont déjà dit toutes ces choses. Il est bon de les redire aujourd'hui. Il y a des sociétés qui n'aiment pas assez les lettres ; il y en a d'autres qui les aiment trop. C'est dans ces dernières qu'elles se corrompent le plus. Une civilisation excessive est ennemie du progrès. Elle a atteint la perfection, mais elle l'a dépassée. Beaucoup d'hommes de talent écrivent, mais ils ne savent pas se servir de leur talent. En d'autres temps, ils auraient été très grands ; ils restent médiocres. Le monde est contraire aux lettres. Il vous corrompt à votre insu. Et pourtant pourquoi chercher à obtenir tant d'appréciateurs ignorants ? Il suffit de quelques-uns, sincères et véritables. Souvenons-nous de ce mot d'Epicure écrivant à l'un de ses compagnons d'études : « Ceci est pour vous et non pour la multitude ; nous sommes l'un pour l'autre un assez grand théâtre. »

Cela n'empêchera pas que, s'ils font de beaux poèmes, chacun les saura et les récitera ! Gloire plus belle que celle d'être lu en public par de jeunes personnes aux voix parfois désagréables. Ils auront plus que de rapides applaudissements. On les aimera et on songera à eux. Comme des graines jetées par un divin semeur, leurs songes et leurs pensées germeront peu à peu, fleuriront, accorderont leurs fruits à tous.

Je souhaite pourtant le succès aux jeunes gens qui vont s'exercer ou s'exercent au Grand Palais. J'espère qu'on les suivra avec attention et bienveillance. En tout cas, mieux vaut entendre le poète lui-même et ses vers, qu'une de ces conférences sur son œuvre dont on abuse vraiment un peu. Il ne faut pas être trop sévère envers les poètes. Il ne faut point les battre même avec des fleurs. Tout les blesse trop profondément ; et puis ils ont l'haleine longue. D'ailleurs, quoi qu'on en dise, quoi que j'en aie dit moi-même, on les aime et ils sont trop pour qu'on ne retrouve point parmi eux quelques amis. Notre temps ressemble au temps d'Horace :

Ce peuple ne brûle aujourd'hui que de la rage d'écrire : jeunes gens et graves vieillards, le front ceint de couronnes, dictent des vers à table..

Moi-même quand je jure que je n'en fais pas, je suis convaincu d'être plus menteur qu'un Parthe, et le soleil n'est pas levé encore que je demande mon pupitre, une plume et du papier.

§

Le Courrier musical (1er juin) donne le texte d'une causerie faite par M. Camille Mauclair sur *l'Héroïsme de Liszt*, avant un concert où Mme Jane Mortier, avec la fidélité d'une grande artiste, a interprété notamment *la Sonate à Schumann*, avec une puissance, une émotion dignes de cette belle œuvre.

M. C. Mauclair s'est attaché à reviser le jugement de la foule qui voit en Liszt un « roi du piano ». Il le montre en quelque sorte comme le protecteur constant, le guide de Richard Wagner, l'homme qui prépara la gloire de Berlioz, de Schumann, de Chopin, a encouragé Borodine, Moussorgski, et prévu César Franck.

Il n'existe pas, dans l'histoire de tous les arts à toutes les époques, une figure plus belle par l'abnégation. Mais cette abnégation n'avait rien du sacrifice qui s'entache d'un défaut de confiance en soi, rien de découragé : elle n'était que l'une des formes d'affirmation d'une formidable volonté intelligente, courageuse devant tout, sauf devant la concession. On y peut mesurer l'union très rare de la force et de la délicatesse infinie. Le jour où Liszt discerna dans Wagner un génie dramatique que Wagner ne soupçonnait peut-être pas lui-même et rêvait d'atteindre sans savoir qu'il le portât en soi, ce jour-là Liszt, qui venait de créer toute une musique et avait tous les moyens de faire à lui seul le wagnérisme, Liszt dut avoir quelques heures de méditation vraiment sublimes, de joie douloureuse. Il comprit être en présence d'un prédestiné, et il résolut non pas de s'effacer devant un homme, mais devant les fins glorieuses de la musique. Il avait préparé les routes. Il se donna pour mission de faire non pas le drame wagnérien, mais son auteur : il ne donna pas *Tristan* au monde ébloui, mais il lui donna Wagner — et il fit plus : il donna Wagner à lui-même, il le protégea, le mit sur la voie, le modela avec une patience merveilleuse. Il lui donna sa bonté, son génie, son temps, son indulgence, son sang : et en travaillant à la grandeur de Wagner il ne songea pas une minute qu'il travaillait à sa propre grandeur, et que ce qu'il n'avait pas fait pour laisser Wagner l'accomplir compterait dans la composition de sa figure devant l'histoire, au même titre que ses plus nobles chefs-d'œuvre personnels. On nous parle souvent de ces heures exceptionnelles, de ces moments psychologiques où les grands hommes s'interrogent, rencontrent une idée sublime, et on nous convie avec raison à considérer de telles heures comme des spectacles aussi beaux, aussi honorables pour l'humanité que les heures de grandes victoires décidant le destin des empires. On nous les cite comme les attestations de cet héroïsme intérieur qui égale et même surpasse l'héroïsme visible. Eh bien! l'heure où Liszt résolut en sa conscience de s'effacer en Wagner, de faire de toute sa vie à venir un constant sacrifice en faveur du génie deviné par le sien, cette heure de renoncement pourra compter parmi les plus belles, les plus hautement morales et les plus fécondes que

l'héroïsme psychologique ait connues. Nous sommes là sur un des sommets de la méditation humaine, au moment où Liszt, comme Kundry, considérant le jeune Parsifal, prononça simplement ce mot : « Je veux servir. »

Sur la musique de Liszt, M. Camille Mauclair s'exprime en ces termes heureux :

Peu de musiques sont individuelles au degré de la sienne. Si tous nos efforts doivent tendre à lui rendre une tardive, mais pleine justice, non seulement en tant que grand créateur de formes musicales, mais encore en tant que maître au plus beau sens du mot, si nous nous appliquons à révéler dans ce grand musicien un grand homme par le caractère, la générosité, l'abnégation intelligente, l'altruisme, la foi, ses lettres, ses critiques, les actes de sa carrière nous peindront moins nettement encore sa physionomie morale que sa musique où il s'est confessé tout entier. Un sentiment y domine, dans les commentaires de poèmes comme dans les œuvres religieuses, dans les rapsodies toutes frémissantes du génie slave comme dans les impressions de voyages ou les caprices fantastiques, et ce sentiment, c'est la conscience d'une volonté héroïque, jamais faiblissante, jamais démentie. Toujours, dans Liszt, l'élan de spiritualité qui jaillit de la passion ou même de la douleur a quelque chose de protestataire. C'est la fierté du croyant qui craint Dieu, mais compte sur lui, et même l'extase ne se traduit jamais par un abandon du rythme, mais par son renforcement.

MEMENTO. — *La Revue critique des Idées et des Livres* (25 avril-10 mai) a fait paraître ses deux premiers numéros. On y trouvera des écrits conçus dans le but de ramener la France dans les « voies traditionnelles », par la méthode d'un « Empirisme organisateur », selon le « beau nom » dont cette méthode fut appelée par un « Maître de la Pensée française ». Ce doit être M. Charles Maurras qui est le maître à penser de quelques personnes d'action. Cette publication est intéressante à consulter, pour ceux que la réaction divertit. M. Pierre Gilbert y écrit sur *Le Sémitisme au Théâtre* des pages curieuses par leur excessive partialité.

La Nouvelle Revue (1er juin). — M. S. Reinach : l'Idée du péché originel.

Revue Bleue (30 mai) contient « l'Autre », un acte en vers de M. A. Dumas ; — de M. E. Tissot : L'Italie musicale ; — de M. E. Pilon : La Vallée de la Thève.

La Femme contemporaine (juin) donne un François Coppée par M. Jules Lemaître.

La Revue de Paris (1er juin), avec des vers inédits de feu M. Sully-Prudhomme, publie un « Prince Bojdar Karageorgevitch » qui est un beau portrait signé Judith Gautier.

Vers et Prose (mars-avril-mai) contient des poèmes en prose de M. André Suarès, des ballades françaises inspirées à M. Paul Fort par les paysages d'Ile-de-France, la suite du roman de M. Paul Leclercq : « Les aventures de Bécot et de Falourdin » ; — « Le Coquemar », par Mme Burnat-Provins, écrivain au style original et savoureux.

Les Entretiens idéalistes (25 mai) : « Villiers de l'Isle-Adam, conteur », par M. A. de Bersaucourt.

La Revue latine (25 mai) : M. Emile Faguet : « Nietzsche contre les historiens ».

Les Poèmes (mai) : y lire les œuvres de MMmes Cécile Perin et Hélène Picard, et de MM. E. Beaufils, Han Ryner, Martinet, L. Chadourne, Cubelier de Beynac.

Amaryllis (no 2) ne porte pas de date. MM. Edmond Gojon et E. Henriot y publient d'excellents poèmes et M. Louis Thomas un « Nocturne » d'un lyrisme très beau, témoin ces deux strophes :

« O femmes qui pleurez en songeant au mystère
D'avoir un jour aimé, et puis de n'être plus
Qu'une chose très vieille ; ô vous dont les bras nus
Gardent plus de parfums que les fruits de la terre,
Je vous aime, et j'amasse en mon cœur inconnu
Tout un mal qui m'anime et qui me désespère.

« Je suis un portefaix que chargent les douleurs,
L'angoisse et le regret, et le plaisir de vivre ;
Tout ce qui vous émeut me déchire et m'enivre,
Et je sens comme vous, tristes femmes, mes sœurs,
Que la vie m'abandonne et qu'il n'est point de livre
Pour me rendre jamais ma première candeur. »

Les Chimères (1er juin). Poésies de MM. V. Muselli. A. Bertrand, Roger Vincent, etc.

Pan (mai-juin) : « De l'interprétation musicale du drame », par M. Charles Bordes. Des poèmes de M. Louis Payen. De M. F. Carco, des croquis en prose, très expressifs.

L'Amitié de France (mai-juin-juillet). M. G. Dumesnil y consacre une étude émouvante à M. Léon Silvy, un jeune écrivain d'avenir décédé il y à quelques mois.

Poésie publie un numéro triple joliment daté : « printemps 1908 » — MM. Vielé-Griffin, Legrand-Chabrier, Touny-Lérys, G. Gaudion, M. Duano, ont collaboré à ce fascicule.

Poesia (mai) contient « le Rosaire d'Etoiles », un beau conte de Mme Rachilde.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Gaston Boissier (*Le Figaro*, 11 juin). — Les Décadents (*L'Eclaireur de Nice*). — Du Mallarmé suspect (*L'Intermédiaire*, 30 mai).

M. Gaston Boissier était le plus connu des académiciens ; savant de valeur, écrivain correct, causeur spirituel et abondant, il distribua des prix et surtout de bonnes paroles à plusieurs générations d'hommes de lettres et connut l'art de consoler les vanités ou les intérêts. Il lisait avec résignation tous les ans plusieurs piles de romans, afin d'y découvrir les signes de la vertu et les mérites chers à M. de Monthyon. Ne faut-il pas aussi lui savoir gré d'avoir consenti à

demeurer dans ce triste appartement de l'Institut, dans ce cabinet d'où on ne voyait rien que les antiques masures de la rue Mazarine? Les belles fenêtres du quai ne s'ouvraient pas pour lui. Non, il ne voyait pas le Louvre, il voyait un petit toit plat où séchait du linge.

Je laisse à M. Beaunier le soin d'esquisser le portrait de cet aimable érudit. De son article du **Figaro**, voici les passages essentiels :

Jamais érudit n'a porté plus allègrement son érudition. La sienne était pourtant abondante et minutieuse. Il possédait la méthode critique des Allemands, il lisait leurs dissertations, toutes leurs dissertations innombrables et redoutables, — mais sans superstition. Et, bref, il avait toute la science d'un philologue; seulement, il restait un humaniste. Cela veut dire que les œuvres de l'antiquité ne se transformaient pas pour lui en matière à pédanterie et qu'il se servait d'un pédantisme éclairé pour en mieux voir l'attrayante beauté. Il était humaniste, c'est-à-dire qu'il agissait avec humanité à l'égard de la poésie qu'ont réalisée les hommes de jadis.

De cette manière, il appréciait infiniment la compagnie variée que lui faisaient les vifs ancêtres latins.

Il n'était pas venu à eux tout de suite. Cela, il me l'a raconté. A vingt ans, petit Méridional aux cheveux roux, à l'âme ardente, savant certes et studieux, mais capable d'exubérance, il avait la passion du théâtre; — et normalien, il résolut d'étudier Corneille et Racine. Corneille et Racine le menèrent à Sénèque et à Tacite, puis à Ennius et à Pacuvius. Il était à Rome; il s'y attarda; il y resta.

D'ailleurs, étant arrivé à Paris de Provence, le commerce des Latins lui épargnait l'ennui de sentir l'exil. Le bavard et malin Cicéron lui semblait mieux camarade que tel de ses contemporains septentrionaux.

Et Tertullien le ravissait, qui, Africain, était plus Méridional que nul autre.

Il écrivit *la Fin du paganisme*, un très beau livre au sujet duquel, un jour, il me citait ces jolis vers de Sainte-Beuve :

Paganisme immortel, es-tu mort? On le dit :
Mais Pan, tout bas, s'en moque et la sirène en rit...

Et il ajoutait, avec un air de joyeuse mélancolie :

— Les religions ont la vie dure!...

Joyeuse mélancolie, — ce ne n'est pas caractériser assez la figure qu'il faisait pour commenter cette maxime à la fois nihiliste et conservatrice. Les jeux de sa physionomie étaient si rapides et complexes qu'on a peine à les définir : ils corrigeaient la pensée autant qu'ils la signifiaient, et quel spectacle inoubliable ils donnaient!...

Autant la phrase était fougueuse et la voix nette, autant se montrait modérée et volontiers sceptique l'intention. Je me souviens d'un Gaston Boissier qui proscrivait l'emploi du mot « relatif », disant :

— Tout est relatif!... A quoi bon l'indiquer pour ceci ou cela?... Tout est relatif, tout! N'en parlons plus...

Et sa voix chantait drôlement sur ces mots qui accompagnaient les funérailles de l'absolu.

Aux grandes séances, on le voyait, magnifique, la tête un peu inclinée à

droite, la mine fière, l'habit vert ouvert largement sur le gilet blanc, sur le plastron que barrait une écharpe rouge de grand-croix ; et d'autres décorations couvraient le cœur et ses environs. Boissier lisait son rapport avec un entrain délicieux. D'abord, il s'excusait coquettement d'avoir à dire tous les ans un peu la même chose : ce n'était pas sa faute si la littérature contemporaine évoluait avec lenteur ; et, d'ailleurs, l'Académie française n'avait-elle pas été instituée pour empêcher les novateurs d'aller trop vite?... Mais il ne disait pas la même chose tous les ans, puisque, chaque fois, il rayonnait d'un zèle tout neuf en commentant les livres d'histoire ou de critique, les poèmes et les petits romans que l'Académie avait le plus appréciés. Et il s'acquittait de cette tâche difficile avec une bonne grâce charmante, infiniment spirituelle, malicieuse, drôle. Il trouvait, dans les plus pauvres livres, dans les plus rassurants essais des jeunes auteurs qui avaient sollicité l'agrément des Quarante, le prétexte des digressions les meilleures : il y mettait des anecdotes, de prestes résumés, de la fantaisie, de la science, un peu de tout, et des idées qui étaient là comme des pierres d'attente où l'on pouvait, en y songeant, bâtir des doctrines. Cela étincelait d'ingéniosité ; ces badinages avertis avaient un caractère d'art excellent.

A côté de son discours, il y en avait un autre, celui du directeur de la compagnie, qui glorifiait, lui, la vertu. Et je crois bien que Boissier préférait avoir pour mission de célébrer la littérature ; car il était extrêmement bon, mais il appréciait surtout les livres, étant un grand et sincère lettré. Une fois, il m'a dit :

— Un discours sur les prix de vertu, ce serait charmant en latin!...

Il se félicitait d'appartenir à l'Académie française. Et d'une manière générale, ce n'est pas du tout porter atteinte à sa mémoire que de dire qu'il aima les honneurs. Il avait soin de les mériter. Jusqu'à ses derniers jours il a travaillé sans relâche, sans hâte vaine, en savant scrupuleux, en parfait écrivain qui ne sacrifie rien de son œuvre au désir du succès. Plusieurs de ses livres peuvent être placés, sur le rayon d'une bibliothèque, dans le voisinage de Taine et de Renan. Ce qui leur manque pour composer une œuvre tout à fait grande, c'est peut-être une idée directrice, une thèse — que sais-je ? — un sentiment profond qui, les animant tous, les unirait. Mais enfin, parmi les latinistes et les critiques de l'antiquité, il est un maître de l'espèce forte.

Il déclarait volontiers qu'il avait eu de la chance; — et il prouvait ainsi qu'il ne croyait guère à ce que nomment les optimistes justice immanente : mais il constatait avec satisfaction qu'il était heureux. La destinée favorable n'eut pas en lui un ingrat.

A un de ses élèves qui lui annonçait le projet de « faire du latin », il répondit :

— Vous avez raison!... Je ne suis pas éternel, après tout : quand je mourrai, il y aura une place à l'Ecole normale, une place au Collège de France, une place à l'Ecole des hautes études, une place à l'Académie française, etc., etc. Pour tout cela, il faudra du monde!...

Et il riait avec contentement.

Aux obsèques d'un grand personnage, comme nous sortions de Saint-Sulpice, où la cérémonie avait assemblé dignitaires de toutes sortes, académiciens, écrivains, professeurs, artistes, il me disait :

— Si les voûtes s'étaient écroulées, tout à l'heure, croyez-vous que ça en aurait fait des places!...

Il avait une extraordinaire vitalité. Beau travailleur et sage souriant, il a bien joui de l'existence, qui lui fut complaisante et prodigue.

§

Un correspondant de *l'Intermédiaire* ayant demandé des renseignements sur les écrivains qu'on appela les *Décadents*, M. Maurevert a répondu dans **l'Eclaireur**, de Nice, par un article qu'il faut citer, parce qu'il est curieux et aussi parce qu'il amènera peut-être des réclamations ou rectifications :

Les décadents furent surtout une phalange de mystificateurs, évoluant au milieu de quelques bons loufoques dans le genre de René Ghil, et d'un grand nombre de sots, au premier rang desquels on remarquait la personne chafouine d'Anatole Baju — « cet Anatole si Baju », comme disait Laurent Tailhade.

Je crois que, pour retrouver les origines des Décadents, il faut remonter jusqu'à la Société des Hydropathes fondée vers 1879 par Emile Goudeau, Rollinat, Champsaur, Haraucourt, Rodenbach, Jean Rameau, Alphonse Allais, Tailhade, Jean Moréas, etc., confondue en 1882 avec celle des Hirsutes qui tenait ses assises place Saint-Michel au Caveau du *Soleil d'or*.

En 1883, Léo Trézenik fonda *Lutèce*, qui fut, si j'ose dire, le véritable berceau du Décadentisme. C'est dans cette gazette, aujourd'hui rarissime, que parurent pour la première fois ces poèmes mirobolants et incompréhensibles, ces fumisteries transcendantales dont la plupart des auteurs ont à présent un nom dans les lettres françaises. Ce fut dans *Lutèce* que débutèrent Maurice Barrès, Paul Adam, Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Gustave Kahn, Stuart Merrill, Ernest Raynaud, Albert Samain, Charles Vignier, Félix Fénéon, et combien d'autres encore !... C'est *Lutèce* qui, la première, dénicha, comme elle les exalta, Arthur Rimbaud et Paul Verlaine, Tristan Corbière et Stéphane Mallarmé. Ah ! quelles débauches ce furent de phrases bizarres et chantournées ; de vocables prestigieux autant qu'abscons. Quel débit fantastique de lotus, de vasques, de cygnes, de cyclamens, d'asphodèles et d'archipels de pourpre ou de flammes !... Louis Marsolleau me contait encore, il y a peu de mois, qu'il avait passé toute une nuit à tarabiscoter ce quatrain hermético-stupide qui, publié dans *Lutèce*, y obtint un succès fou :

Rose arrose d'argyrose
La morose rose rose !
Oh ! l'hymen du cyclamen
Amène un amène amen !

Henri Beauclair et Gabriel Vaucaire imaginèrent alors de réunir sous le titre : *les Déliquescences d'Adoré Floupette, poète décadent*, une série de parodies de cette littérature vésanique. Parues chez Lion Vanné (Léon Vanier) à Byzance (*sic*) les *Déliquescences* obtinrent un succès considérable, alimenté par les chroniques furibardes de quelques chroniqueurs bou-

levardiers, Paul Bourde, Sarcey, Fouquier, qui, coupant innocemment dans le pont, crièrent à l'abomination de la désolation !

Le côté de mystification s'affirmait avec la fabrication du *Petit glossaire pour servir à l'intelligence des auteurs décadents et symbolistes*, que publiaient sous le pseudonyme de Jacques Plowert, MM. Moréas, Fénéon et Paul Adam, chez l'infatigable « bibliopole » Léon Vanier. Sérieux comme un chat dans la braise, notre Plowert promulguait dans la préface ces explications miséricordieuses :

« Le plus considérable reproche vise l'étrangeté des termes mis en usage par ces œuvres. On en conclut à une pernicieuse difficulté de lecture pour quiconque n'est point initié au prestige hermétique des vocables. Aussi semble-t-elle opportune, la publication d'un glossaire capable d'aplanir le malentendu et de simplifier l'initiation.

« Bien qu'il se garde de prétendre à une nomenclature rigoureusement complète et amplement savante, cet opuscule pourra du moins servir à guider l'esprit du lecteur novice. Il mentionnera la signification précise de tous les termes rares qu'on ne rencontre point dans les lexiques ordinaires et même celle des mots que délaissent d'habitude les pauvres vocabulaires de nos écrivains en renom... »

A la suite de *Lutèce* parurent *la Vogue, les Ecrits pour l'art, la Décadence, le Scapin* — enfin le fameux *Décadent* que fonda Anatole Baju « prenant en pitié les masses, dans un but d'universalisation du Beau » !

Nous avons le bonheur de posséder la deuxième série du *Décadent*, qui va de décembre 1887 à mai 1889. Rien n'est amusant comme de parcourir ces petites brochures où l'on trouve, à côté des bourgeoises chroniques de Baju, des élucubrations de la plus agréable fantaisie, de fort nobles poèmes signés Jean Lorrain, Laurent Tailhade, Paul Verlaine, Ernest Raynaud, Valère Gille, Jules Renard, Albert Aurier, Auguste Fourès, Boyer d'Agen, etc... On y publie de faux sonnets de Louis de Bavière, du général Boulanger et d'Arthur Rimbaud, *le Limaçon, Doctrine, Oméga blasphématoire*, dont la paternité se balance entre Tailhade et le chevalier Maurice du Plessys de Linan. On éreinte allègrement Hugo, Bourget, Zola, Coppée.

... Hélas ! un beau jour Anatole Baju éprouva le besoin de troquer le nom de son *Décadent* en celui de *France littéraire*. Ça ne lui porta guère bonheur, car le nouveau titre brilla seulement sur la couverture de trois numéros. Dans le dernier, on peut lire une étude sur Henri Rochefort, signée Saint-Simon, qui est bien une des pages les plus pénétrantes et les plus lucides jamais écrites sur le célèbre polémiste.

La France littéraire trépassa de sa belle mort en mai 1889, cédant la place à *la Plume*, à *l'Ermitage*, à *la Revue Indépendante*, aux *Entretiens politiques et littéraires*, à la Pléiade que devait magnifiquement continuer le *Mercure de France*, devenu, aujourd'hui, la première de nos revues d'art.

Terminons en formant le vœu que ces notes hâtives donnent l'idée à un écrivain de faire l'histoire anecdotique et critique de cette intéressante période littéraire, l'une des plus originales que notre pays ait jamais connues, tant par l'extravagance volontaire ou factice de la plupart des œuvres publiées, que par le talent, parfois dévoyé, mais souvent très réel, de leurs auteurs.

§

M. Vielé-Griffin a adressé à **l'Intermédiaire** la note suivante :

Je lis dans *la Vie heureuse*, 8 avril, cette définition de l'*Amour*, attribuée à Stéphane Mallarmé :

L'amour, c'est l'assonnance de deux sororellées âmes dans la splendorisation de l'éthérisme. MALLARMÉ.

Je serais reconnaissant à quiconque me pourrait donner l'origine de ce « texte ».

La *Vie heureuse* répondra certainement. Elle ne voudra pas être accusée d'accueillir sciemment des « forgeries ». Qu'elle nomme son garant.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

THÉATRE MÉVISTO : *Le Brouillon de l'Amour*, pièce en un acte, de M. Théodore Cahu. *En bonne fortune*, comédie en un acte, de MM. Pierre Veber et Léon Xanrof. *Un Episode sous la Terreur*, pièce en un acte, de M. Nozière, d'après la nouvelle de Balzac. *Jujules*, comédie en un acte, de MM. Auguste Germain et Paublan. *Les Trois Masques*, pièce en un acte de M. Charles Méré. *Mévisto chez Mévisto*, fantaisie d'actualité, de MM. H. Trébor et A. Mainger (26 avril). — ODÉON : *Socrate*, pièce en 4 actes en vers de M. Charles Richet (5 mai). — VAUDEVILLE : *Mariage d'étoile*, comédie en 3 actes de MM. Alexandre Bisson et Georges Turner (8 mai). — THÉATRE DES ARTS : *Candida*, pièce en 3 actes de M. Bernard Schaw, version française de M. Mme Hamon (8 mai). — ODÉON : *L'autre*, comédie en un acte en vers de M. André Dumas. *Velléda*, tragédie en 4 actes de M. Maurice Magre (27 mai). — ATHÉNÉE : *Le Chant du Cygne*, comédie en 3 actes de MM. Georges Duval et Xavier Roux (30 mai). — M. Huguenet à la Comédie-Française. — M. Paul Bourget et le Théâtre. — Patriotisme. — Memento.

C'est la liquidation, ou presque. D'un côté, les spectacles en retard. De l'autre, les dernières nouveautés de la saison. Bientôt « Clôture annuelle. Réouverture en septembre. » Deux bons mois à ne plus voir de premières ! Dans ma joie, je trouverais presque du talent à M. Leloir et de l'intelligence dans les comptes-rendus dramatiques de M. Richepin.

Mon spectacle le plus en retard est celui du Théâtre Mévisto. J'ai pourtant bien des compliments à faire à son directeur. M. Mévisto semble en effet s'être voué au trust des mauvaises pièces. Sur cinq, tantôt six, qui composent ses spectacles, c'est tout juste si l'on en trouve une qui vaille le dérangement. Il en était ainsi à son deuxième spectacle, en février dernier. Il en a été de même encore à celui dont je rends compte aujourd'hui. On est d'autant plus sûr de passer dans son théâtre une petite demi-heure intéressante qu'on l'a chèrement gagnée par trois heures d'ennui.

Cette fois-ci, nous avons eu **Le Brouillon de l'Amour, En bonne fortune, Mévisto chez Mévisto**. Je n'en dirai pas

de mal. Ces pièces tiennent plutôt du café-concert que du théâtre. Nous avons eu ensuite **Jujules**, de M. Auguste Germain. Un vrai régal, cette petite pièce. On ne saurait donner mieux la sensation de la bêtise. J'hésite même à croire que ce soit naturel. C'est trop réussi, trop soutenu. Evidemment, c'est une gageure. On n'est pas à ce point dénué de talent et d'esprit. Enfin nous avons eu **Un Episode sous la Terreur**, tiré par M. Nozière de la nouvelle de Balzac. Aller mettre à la scène une nouvelle de Balzac ? Pour une bonne idée, c'en est une, surtout lorsque, comme c'est le cas ici, il n'en pouvait résulter qu'un tableau grossement mélodramatique. Et M. Nozière est deux fois critique dramatique, au *Gil Blas* et au *Matin !* C'est le pendant de M. Falconnier, de la Comédie-Française, excellent professeur de déclamation, paraît-il, mais incapable de montrer le moindre talent lui-même, même pour dire : Madame est servie.

Les Trois Masques, de M. Charles Méré, ont un peu nui à ces petits chefs-d'œuvre. Une belle chose, ce tableau de mœurs corses, d'une fantaisie nerveuse, colorée, et d'un tragique très impressionnant. C'est du théâtre, et c'est de l'art. Voici le sujet, aussi simple qu'il est bien traité. Un jeune paysan corse, Antonio, aime une de ses voisines, et de cet amour un enfant va bientôt naître. Antonio ne demanderait pas mieux que d'épouser, mais son père, entiché de son sang et voyant dans ce mariage une mésalliance, le contraint de s'éloigner en s'engageant comme soldat. Nous sommes à la veille de son départ. La jeune fille a obtenu d'Antonio qu'il vienne la retrouver une dernière fois, et malgré les avertissements d'une vieille servante qui craint la vengeance des trois frères de l'abandonnée, il se rend au rendez-vous. C'est fête dans le pays, la fête des Masques, une fête traditionnelle. Au loin, les chants et les rires de tous les jeunes gens. Soudain, un coup de feu. La vieille servante a comme un pressentiment : Antonio ! Mais non, ce n'est rien. C'est la fête. Justement, voici des masques qui passent et qui demandent à saluer le maître de céans. Ils sont quatre : une sorte de diable, leur chef, puis un arlequin et un scapin, et, soutenu par ces deux derniers, un Pierrot qui s'est tellement amusé qu'il dort déjà et ne peut plus se traîner. Ils entrent, la vieille va réveiller le maître, et l'on se met à boire et à bavarder, au milieu des gambades, des rires et des mille folies des trois masques qui se moquent du Pierrot toujours dormant comme une souche sur sa chaise. Puis le maître prend congé pour remonter dans sa chambre, et à leur tour les trois masques se retirent. A ce moment, la jeune fille paraît. Elle interroge la vieille servante. Antonio l'a quittée et elle ne l'a pas revu. S'il lui était arrivé malheur !... En parlant, les deux femmes aperçoivent le Pierrot que ses compagnons ont oublié sur sa chaise et qui continue à dormir sous

son masque. Elles veulent le réveiller, le faire partir. Le Pierrot dort toujours. Elles arrachent le masque... C'est Antonio, livide, inerte. Les trois frères l'ont tué et l'ont eux-mêmes ramené à son père, rehaussant ainsi leur vengeance de l'affront fait à leur famille. Mais quelle fatuité de penser vous rendre l'impression de cette pièce par l'exposé de son sujet. Il est décidement plus facile de montrer les défauts d'une œuvre que de faire sentir ses beautés, et pour un rien je bifferais tout ce que je viens d'écrire. *Les Trois Masques*, de M. Charles Méré, sont dignes d'un meilleur théâtre et il faut espérer que nous les y verrons.

A une représentation de gala organisée à l'Odéon par les étudiants au profit de « La Maison des étudiants », M. le docteur Richet a fait jouer un **Socrate** en vers où la figure du philosophe est singulièrement modifiée, l'auteur étant allé jusqu'à en faire un précurseur du Christ. C'est Mme Laugier, la jeune veuve du sociétaire de la Comédie-Française, qui jouait, pour ses débuts au théâtre, le principal rôle de femme, celui d'une courtisane amie de la philosophie. Elle est vraiment plus jolie que son défunt mari.

Il faut avoir le rire facile pour rire à **Mariage d'étoile**, de MM. Bisson et Thurner. Une pièce gaie, cependant, et destinée à amuser. Je ne donne d'ailleurs qu'une appréciation toute personnelle. Mme Jeanne Granier est charmante à voir, comme toujours, M. Lérand curieux. Il y a un personnage assez drôle de jeune théâtreuse dont le rêve le plus cher est de quitter les planches pour soigner des poules et des vaches à la campagne. On doit certainement pouvoir rire et s'amuser et c'est moi qui ai tort.

Le Théâtre des arts a joué **Candida**, une pièce singulière, mais curieuse, profonde et très attachante, en dépit des rires sots, de M. Bernard Schaw, l'écrivain anglais. Le pasteur James Morell est le type de l'homme choyé, à la réussite duquel ont travaillé sous les siens, d'abord des parents, puis ses amis, puis sa femme Candida. En apparence fort, éloquent, dominateur, au fond c'est un faible, un phraseur inconsistant, dont tout le bonheur dépend de son foyer et de ses habitudes. A côté de lui, le jeune poète Marchbanks, être libre, fier, capable de vivre par lui-même, de se passer de bonheur, de souffrir, l'homme vraiment fort. Marchbanks, introduit dans la maison de Morell, s'éprend de Candida et dispute sa possession au pasteur, qu'il trouve incapable de la comprendre et de la rendre heureuse. Après une scène violente, tous deux décident de s'en remettre au choix de Candida elle-même. Elle choisit, en effet, et elle explique qu'elle est au plus faible, à celui qui a besoin d'elle, qui ne pourrait exister sans elle. Le poète comprend. Lui seul est assez fort pour la douleur. Il part, laissant ensemble les deux époux. Des détails volontairement vulgaires, une ironie froide, un intérieur de pasteurs,

et, sous tout cela, le plus pur conflit moral. C'est l'atmosphère des pièces d'Ibsen. Les interprètes de *Candida* ont été excellents.

Je commence à être à jour et à me rapprocher, bien que l'Odéon, à ce qu'on dit, soit si loin de Paris. M. Antoine aura fait dans sa saison une belle place aux poètes, et il faut l'en féliciter. Si les pièces en vers sont rarement intéressantes dans leur totalité, surtout quand elles ont quatre ou cinq actes, elles ne manquent jamais d'offrir quelques jolis morceaux, quelques dizaines de vers, çà et là, harmonieux et pénétrants. C'est de la poésie pour les gens qui sont incapables d'aimer les poètes et les lire comme il convient, dans le silence d'une chambre. Cela s'applique assez bien à la **Velléda** de M. Maurice Magre représentée récemment à l'Odéon. M. Maurice Magre est un poète et il y a dans sa tragédie quelques beaux morceaux, mais il m'a paru pour le reste qu'il y avait plus d'éloquence que de véritable émotion et plus d'effets dramatiques que d'intérêt réel. Il me faut bien avouer d'ailleurs que je suis loin de partager cet amour de la tragédie qui occupe la plupart de nos jeunes poètes. En quoi cela peut-il nous intéresser et nous toucher, nous autres hommes de 1908, ces reconstitutions de mœurs plus ou moins barbares, ces froides mythologies, dont au reste nous n'ignorons rien pour les avoir vues ailleurs? Le véritable écrivain n'est pas là, certainement, dans cet art d'imitation, d'emprunt, impersonnel et usé. Mais quoi ! la tragédie est à la mode et nous sommes environnés de jeunes poètes qui travaillent à répéter selon leurs forces Racine ou Corneille, ou plutôt Népomucène Lemercier et Ancelot. C'est sans doute plus facile que d'être de son temps, de l'observer, de le peindre, d'être original, d'avoir de l'esprit et de savoir amuser. Il faut d'ailleurs ajouter, à la décharge de M. Maurice Magre, que *Velléda* a été jouée d'une façon bien particulière. On se serait cru dans le plus illustre théâtre de la dernière ville de province.

Velléda était précédée d'un petit acte en vers de M. André Dumas, **L'Autre.** C'est *Le Jeu de l'Amour et du hasard* dans une mansarde, entre une petite modiste et un rapin. Celui-ci, repoussé par sa belle, se déguise en snob pour l'éprouver et acquiert par ce moyen la certitude qu'il est aimé. Ah! les scènes d'amour au théâtre, à raison de trois par semaines! C'est toujours la même chose, et il faut bien qu'il en soit ainsi, car, sans cela, si l'auteur cherchait à être neuf, ce ne serait plus naturel. Et dire qu'au fond tout cela c'est de la plaisanterie, de l'invention, et que dans la vie il n'y a jamais de scènes d'amour, du moins en paroles. Dans *L'Autre*, il y a au moins un mérite : c'est excessivement court.

A l'Athénée, **Le Chant du Cygne**, de MM. George Duval et Xavier Roux, est vraiment une jolie pièce, fine, délicate, comique avec des nuances, tendre avec légèreté, l'œuvre de deux hommes d'esprit

et de goût. Elle a de plus ce mérite que la situation qui y est présentée n'a rien d'usé, qu'elle a au contraire tout le charme, tout l'agrément d'une nouveauté. Le marquis de Sambré est un vieux beau, célèbre autrefois par ses succès de femmes, et qui s'est rangé. Il a marié sa fille, qu'il adore, à un ingénieur un peu gauche et naïf. Celui-ci se laisse entortiller par une sorte de bas-bleu qui lui joue la comédie de l'amour dans l'espoir de tirer de lui des fonds pour une revue ultra-féministe qu'elle dirige. Le marquis surprend le manège, et, pour sauver le bonheur de sa fille, il se présente chez la dame, la séduit, l'étourdit, l'emballe, redevenu pour un moment, et par dévouement paternel, l'irrésistible don juan d'autrefois. Cette scène, le marquis à dîner comme un amoureux avec le bas bleu qui ne tarde pas à redevenir une femme et à ne plus penser pour de bon qu'à l'amour, est une petite merveille de libertinage délicat et ému. Pour l'avoir écrite, sans rien qui puisse choquer même très légèrement, il ne fallait pas un mince talent. Il ne fallait pas moins de talent pour la jouer et M. Huguenet et Mlle Duluc y ont été parfaits, comme d'ailleurs tous les autres interprètes, M. Lefaur, comique au possible dans son rôle d'ingénieur savant et un peu gourde, MM. Bénédict, Térof, Mmes Rosny, Greuze, etc.

A propos de M. Huguenet, on sait qu'il est question de sa prochaine entrée à la Comédie-Française. C'est dommage. M. Huguenet est un comédien de grand talent, simple, naturel, sans rien de la recherche de « l'effet ». Il sait être comique sans grimaces et ému sans trémolos. S'il reste tel, je ne lui donne pas longtemps à être à la Comédie, ou s'il y demeure c'est qu'il aura renoncé à sa personnalité. C'est une expérience connue, inévitable. On ne résiste pas à l'air de la Maison.

Il paraît que, depuis le succès d'*Un Divorce*, M. Paul Bourget ne pense plus qu'au théâtre. Il vient même de s'attacher comme secrétaire M. Edouard Quet, qui occupait précédemment le même poste auprès de M. Alfred Capus. Probablement, M. Bourget pense par là attraper la veine de ce dernier. Mais comment M. Capus va-t-il faire maintenant pour écrire ?

Mon vieux cœur de patriote a été bien réjoui, l'autre jour. A un entr'acte de *Velléda*, j'étais allé faire un tour dans le Luxembourg, et je passai auprès d'un groupe de jeunes gens, au milieu desquels une jeune femme charmante discutait. « Je n'aime pas l'armée française ! » disait-elle. « Mais vous aimez ses membres ?... » lui répliqua un des jeunes gens.

Memento. — Athénée : *La Conquête des fleurs*, comédie fantaisiste en 3 actes de M. Gustave Grillet, musique de scène de M. Willy Redstone (10 mai).

— Folies-Dramatiques : *Les Exploits d'un Titi parisien*, pièce à grand spectacle, en 5 actes et 10 tableaux, de MM. Henri Hubert et Jacques Volnys (27 mai). — Les Escholiers : *La Dernière Dulcinée*, pièce en 5 actes en vers, de M. Albert du Bois (5 juin).

MAURICE BOISSARD.

ART ANCIEN

L'Exposition des Cent Pastels (Galerie Georges Petit). — Les Chefs-d'œuvre des Maîtres Anglais (Galerie Sedelmeyer). — Les Dessins de Rembrandt (Bibliothèque Nationale).

L'art du pastel est peut-être le procédé le plus favorable à l'artiste. Non seulement il permet de poser le ton à coup sûr et d'en garder la pureté, mais il allie à cette richesse du coloris toutes les ressources du trait si difficile à employer avec l'huile. A côté des modelés fondus, il permet l'accentuation franche d'un contour, de la ligne d'une paupière, d'un nez, d'une bouche ; il permet même la division du ton en ses éléments francs, et, dès le XVIIIe siècle, un maître comme Chardin se montre aussi indépendant à cet égard que le plus indépendant de nos impressionnistes.

Qu'on se rappelle, en effet, les prodigieux portraits du Louvre ou qu'on aille voir à la galerie Georges Petit l'esquisse de la collection Léon Michel-Lévy, cette franchise et cette sûreté d'un métier qui n'a, pour ainsi dire, jamais besoin de l'aide doucereuse de l'estompe, sont de toute évidence. Mais Chardin n'était représenté aux **Cent Pastels** que par cette simple petite page, et la place importante appartenait à La Tour et Perronneau.

Admirable concours qui prolonge dans le présent la lutte et les controverses du passé. Car, de même que, l'an dernier, Fragonard supportait mal le voisinage du bonhomme Chardin, de même, cette fois, le bonhomme Perronneau se montre un rival redoutable pour l'admirable La Tour. Mais il est inutile de désigner un vainqueur et il vaut mieux les aimer tous les deux pour leurs qualités différentes.

Voici La Tour. Il s'est représenté lui-même, l'œil vif, le nez retroussé, amusé par sa physionomie comme par celles des autres. L'homme est un peu impertinent, souple, railleur, adroit. Nul peut-être des portraits où il s'est ici montré ne vaut l'étourdissant masque du musée de Dijon, mais pourtant l'un de ces masques est ici encore de premier ordre et préférable aux figures d'apparat. Et voici Perronneau. S'il y a quelque malice d'observateur en ses yeux, c'est une malice mélangée de tendresse : le nez ne remonte pas avec insolence, mais se courbe avec bonhomie ; le sourire ne se moque pas ; il est bien plutôt plein d'affection. Par-dessus son épaule se penche la bonne Mme Desfriches, la mère de l'amateur orléanais, car Perronneau n'est pas peintre de cour, mais peintre des braves gens de la bour-

geoisie française. Perronneau n'est pas un peintre parisien ; il fait des tournées en province, voire en Hollande où il peint, à Amsterdam, M. Fouquet et M. Hauguer. J'ai plaisir du reste à reproduire la lettre qu'il écrit d'Abbeville en 1770 à son ami Desfriches et qu'a publiée M. Ratouis de Limay :

Monsieur et cher amy,

J'ay esté pour avoir l'honneur de vous voir plusieurs fois à l'hotelle de Bourgogne, l'on m'a dit que l'on ne vous avoit pas veu, Mlle Bénier m'enseigna où vous logiez, j'i fut et vous estiez parti. Madame est bien bonne d'avoir eu égard aux instances que je lui ay fait au sujet du portrait de mademoiselle, et vous, monsieur, de l'avoir apporté. Il a esté encore mieux placé que les premiers jours. M. Chardin m'a dit qu'il vous le renvoiroit, je vous fait bien mes remerciment à se sujet. J'ai été bien mortifiez de ne vous avoir point embrassé à Paris où je suis arrivé très bien portant malgré les fatigues d'un assez lon voiage, mais comme Mme Perronneau croioit que j'allois en Espagne elle avoit quitté le logement de Paris et a esté demeuré au petit Charonne. Cela m'a beaucoup fatigué de venir à Paris souvent à pied, ne trouvant pas toujours des fiacres aux barrières du faubourg Saint-Antoine. Enfin je suis tombé mallade d'une inflammation dans la gorge, dans les temps que vous estiez à Paris. Je n'ay pu voir M. de Fourqueux qui me veut du bien, qui est à sa terre. J'ai profité de l'automne pour venir chez M. Théophile Vanrobesse à Abbeville faire le portraict de leur perre. Je ne sait si je ne doit pas voiagé encore quelque année. Je pence que cela me serait plus surement fructueux que de m'instalé avec un logement cher à Paris où je serois seul car le bacanal d'enfant me distroirait ; quoique Monsieur de Fourqueux inssiste pour que je soient stable à Paris, moy j'i trouve bien du temps à perdre et de la misère. Je voiray d'autres villes et repasseray par Orléans où à mon passage j'aurois l'avantage de voire votre maison et Monsieur du Coudray et i peinderois l'époux de Me Pinchinée (je ne sais pas son nom) ; de là j'irois à Lion ayant des connaissances pour cette ville qui est aussi bonne que Bordeaux mais il faut bien en fillé.

J'assure madame et mademoiselle de mes respectueuses obéissances, nos amis MM. Du Coudrait, Lambert, de Cambray, Champrenaux, mes respects à M. et Mme Pinchinée ; donné moy de vos nouvelles chez M. Théophille Vanrobesse à Abbeville. Je suis, Monsieur et cher amy, avec un reconnoissance pour la vie,

Votre humble et très obéissant serviteur.

PERRONNEAU.

Le grand Baudoin, gendre de M. Boucher, est mort.

Je prie M. Soyer d'agréer mes très humbles sivilités.

Quels commentaires, mieux qu'une telle lettre, garantiraient la trop modeste probité, évoqueraient la vie réelle de ce très grand artiste ? Le portrait de *Mlle Desfriches*, auquel Perronneau fait allusion, figurait parmi les *Cent pastels*. C'est l'un de ses plus délicieux portraits de jeunes femmes, et l'on ne peut guère lui comparer

que celui de la comtesse de la Louppe ou celui, anonyme, de la collection L. Michel-Lévy. Ici l'écriture des lignes et des formes prend une décision rare, le coloris une justesse et un charme surprenants. Qu'on compare cette exquise figure avec les Liotard exposés à côté. Liotard ne se sert que d'un ton général un peu brique et croit traduire les lumières et les ombres en ne faisant varier ce ton que du plus clair au plus foncé. Combien l'emporte Perronneau ! Toute la gamme de tons froids dans la lumière vive ou l'ombre légère, des tons chauds dans la demi-clarté ou l'ombre profonde est à merveille employée. Et cette diversité n'est pas seulement prétexte à un régal exquis de nuances ; elle est la vérité même.

Sa manière est plus lisible encore dans les portraits d'homme; il y suit de près Chardin. Pensez au Van Orbai, au portrait d'un graveur, à l'homme aux yeux bleus et au chapeau noir sous le bras, à l'homme à la rose. Quel étonnant dessin des yeux, des nez, des bouches ! Comme le trait sait se perdre ou s'accentuer à propos ; comme cela est plus ferme vraiment qu'un La Tour. Car la Tour,cet ironiste, est aussi un madré courtisan : il se garde d'appuyer sur une ride, sur un caractère trop marqué ; il frotte et mélange les tons posés l'un à côté de l'autre,et la certitude du modelé y perd ; il donne à tous ses visages le même sourire : toutes les bouches qu'il dessine se ressemblent un peu. Perronneau est plus varié : il traduit tour à tour l'air pincé de Mme de La Fontaine, l'air avenant de la grassouillette Mme Olivier ou la frimousse éveillée d'un bambin.

Ainsi La Tour lui serait donc inférieur ? Non pas.Si quand il traite un portrait de cour il vise à une douceur de modelé un peu molle, si en effaçant et en fondant son trait il plaît mieux à ses contemporains et nous plaît moins, s'il flatte plus ses modèles et leur fait des concessions que Perronneau ne fait qu'à son art, quand La Tour, au lieu de travailler pour les autres travaille pour lui, quand il exécute ces masques qui sont à mon sens son meilleur titre de gloire, il fait preuve alors d'une saisissante maîtrise. Sans doute son portrait de *Mme de Pompadour* en chapeau bergère est un chef-d'œuvre, mais exceptionnel ; La Tour est déjà plus libre devant un confrère comme le *peintre Sylvestre*, et cette liberté devient absolue dans le masque de *Voltaire*, dans son propre masque, et dans tous ces masques de femmes d'une vie si intense dont un ou deux seulement figuraient aux *Cent Pastels*, puisque la plupart des autres sont avec raison jalousement conservés au musée de Saint-Quentin. Ces figures-là sont inoubliables et suffisent à maintenir La Tour au rang des plus grands.

Je n'ai pas parlé du goût parfait dont toutes ces œuvres portent la marque aussi bien dans l'arrangement des lignes et dans la présentation que dans l'harmonie du coloris. C'est qu'une telle qualité est

commune à tous les maîtres français du XVIIIe siècle, même à ceux qui n'occupent pas le premier plan. Nattier sans doute a plus de mollesse encore que La Tour, et pourtant cette mollesse a quelque chose d'infiniment prenant ; le teint est plus fleuri, sans tomber dans le convenu, et l'accord des bleus du corsage de sa *Femme au Masque* avec les gris du fond est d'un raffinement adorable. Avec lui il faut citer aussi Duplessis, Louis Vigée, Frey, la Rosalba enfin ! Les pastellistes anglais, eux, exagérant de plus en plus la tendance à la mollesse, manquent vraiment trop de dessin, et c'est d'ailleurs le défaut de toute l'école, à quelques exceptions près.

On pouvait le constater une fois de plus dans l'exposition de **Cinquante chefs-d'œuvre de maîtres anglais** ouverte à la galerie Sedelmeyer. Si Reynolds, l'aîné, se soutient par ses beaux dons de peintre et par l'étude approfondie des Vénitiens, si ses portraits de *Mary Wharton*, de *Maria Walpole*, de *Mrs Fanny Kemble* sont d'une plénitude de couleur et d'une simplicité de modelé magistrales, on n'en peut toujours dire autant des œuvres de Romney, Raeburn, Hoppner, Lawrence, quelque agréables que soient certaines d'entre elles. Evidemment quand Raeburn esquisse dans un paysage boisé son portrait de dame en bonnet blanc à ruban bleu, d'une si large allure, on oublie volontiers qu'il est en général plus conventionnel et plus pauvre ; évidemment Hoppner dans son portrait de *Miss Raine* s'approche de Reynolds ; il trouve lui aussi, bien qu'avec plus de peine, la richesse vénitienne du coloris, mais c'est là chose peu fréquente, et il ne dépasse guère Raeburn ; quant à Thomas Lawrence, son succès est surtout dû à la joliesse des tons rosés et faux des joues, des tons rouges des lèvres, à la facilité de la facture, mais cela ne compense pas suffisamment l'absence de sérieuse observation.

Pourtant il suffit à l'école anglaise d'avoir possédé deux portraitistes comme Reynolds et Gainsborough. Si leurs compatriotes, à côté d'eux, paraissent moins complètement admirables, c'est que le voisinage de ces deux maîtres serait redoutable pour la plupart des autres peintres. Thomas Gainsborough surtout, personnellement, m'enchante. Avec autant de dons picturaux que Reynolds, il possède une science de dessin quasi inégalable. La fermeté d'un Vinci, la souplesse d'un Titien, il tente de les réunir ; il les réunit. Le portrait de *Lady Cornwallis*, celui de la *comtesse Georgina Spencer* et celui de *Miss Boone* sont des exemples de cette recherche ; les portraits des jeunes hommes, particulièrement de l'homme en habit vert, égalent les chefs-d'œuvre des plus illustres. L'écriture définitive du rythme d'un visage dans le contour, dans les lignes fuyantes de la bouche et des yeux, la richesse du coloris, la délicate puissance du modelé, tout y est allié. Et quelle franchise, quel charme, quelle sensibilité à tout ce qui est nuance, alors même que l'artiste en reste à l'esquisse

comme dans son propre portrait. Comme il sait dire juste ce qu'il faut et tout ce qu'il faut, s'amuser à préciser la broderie d'argent d'un tricorne, et laisser indécises les lignes du costume en insistant seulement sur les traits principaux, pour laisser jouer partout un fond neutre à base d'ocres. Il n'est pas de peintre moderne qui soit allé plus loin dans la concision de l'expression.

Il n'en est pas non plus qui, dans la brièveté du dessin, soit allé plus loin que **Rembrandt** dont on a réuni les gravures et les croquis à la Bibliothèque Nationale. Je n'assure pas que toutes les pièces ici montrées soient authentiques, et, sans parler de faux, il est tout au moins permis de dire que quelques-uns de ces feuillets ont été donnés un peu vite au maître. Mais je n'ai point l'intention d'entrer dans cette discussion de détail. Ce qui importe c'est la singulière beauté de ces simples esquisses. Avec quelques traits grossiers à la plume, avec un lavis rapide, Rembrandt arrive à traduire le mouvement des êtres, leur physionomie, et par surcroît les nuances les plus diverses de la lumière et de l'atmosphère. L'indication est si significative, la valeur si juste que l'effet est immédiatement atteint. Et non seulement les scènes à personnages, mais encore, mais surtout peut-être les paysages sont d'extraordinaires merveilles. On a tout dit d'ailleurs sur Rembrandt ou à peu près, et force m'est de signaler simplement la belle série d'eaux fortes exposée par le cabinet des Estampes ainsi que les cuivres originaux qui appartiennent maintenant à M. Alvin-Beaumont, précieuses reliques fatiguées par les tirages et les retouches, bien qu'une ou deux de ces planches donnent encore des épreuves suffisantes.

TRISTAN LECLÈRE.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Un nouveau Memling et un nouveau Clouet au Louvre. — Le *Portrait du dauphin Charles-Orland*. — Au musée de Versailles. — Inauguration du Musée d'Ennery. — Au Musée Guimet. — Un don important au Petit-Palais. — Création d'un Musée Balzac. — Exposition de la Parure précieuse de la Femme au Musée Galliera. — Exposition théâtrale au Musée des Arts décoratifs. — Au Musée de Dijon. — Création de musées régionaux à Lille, Avignon, Charleville. — Un nouveau Rembrandt au Musée de Berlin. — Memento bibliographique.

Nous sommes heureux d'avoir, aujourd'hui encore, à féliciter le **Musée du Louvre** d'une acquisition importante, une des plus précieuses qu'il ait faites depuis longtemps : il ne s'agit de rien moins, en effet, que d'un portrait capital de Memling, jusqu'ici représenté au musée seulement comme peintre religieux. Cette œuvre, qui fit sensation à l'Exposition des Primitifs flamands à Bruges en 1902 et y tint dignement sa place près des chefs-d'œuvre du maître tels que les portraits de Guillaume Moreel et de sa femme du

musée de Bruxelles, et celui de Martin Nieuwenhove de l'Hôpital Saint-Jean, est le portrait d'une femme âgée, en haute coiffe blanche, à mi-corps au-devant d'un paysage, et provient d'un diptyque ou triptyque dont l'autre volet qui lui faisait pendant, un portrait d'homme, acquis en 1896 par la Société des Amis du musée de Berlin, est exposé dans ce musée. C'est, écrivait M. Georges H. de Loo (Georges Hulin) dans son excellent *Catalogue critique* de l'Exposition de Bruges, « un des chefs-d'œuvre du maître, montrant son art dans ce qu'il a de plus intime et de plus personnel, de plus indépendant de l'influence de Roger van der Weyden. » Nulle préoccupation d'école, en effet, dans cet admirable morceau où seuls se manifestent l'attentive et pénétrante observation de la nature, le souci du rendu fidèle de la réalité ; et rien n'est plus touchant que la candeur émue avec laquelle le peintre a traduit, d'une touche à la fois large et précise, ce pâle visage aux yeux fatigués, presque éteints, à la bouche pensive, et, par delà ces yeux et cette bouche, toute la vie intérieure d'une âme paisible et réfléchie : figure inoubliable où s'évoque un passé hélas! à jamais aboli... Jadis dans la collection Meazza à Milan, ce portrait avait passé entre les mains de M. L. Nardus, de Paris, qui l'a cédé au Louvre. Louons sans réserve le Conseil des Musées de n'avoir pas hésité, même au prix d'un gros effort (il s'agissait d'une somme de 200.000 francs), à seconder cette fois l'initiative du conservateur des peintures à qui il refusait, quinze jours auparavant, l'acquisition d'une autre œuvre de valeur, particulièrement intéressante pour nous : cette délicieuse effigie, attribuée à notre Bourdichon, du petit dauphin Charles-Orland, fils de Charles VIII, tant admirée à l'Exposition des Primitifs français, en 1904, pour ses qualités de loyauté, de mesure, de finesse, qui en faisaient une œuvre si représentative de notre école du xve siècle (1). Heureusement un généreux amateur étranger fixé à Paris, et qui désire garder l'anonyme, n'a pas voulu que ce précieux témoin de notre histoire et de notre art risquât d'être exilé, comme l'*Ange* du Lude et tant d'autres morceaux dont nous parlions dans notre dernière chronique, au fond de quelque demeure américaine : il l'a acquis, avec promesse de le léguer plus tard au Louvre. On ne saurait témoigner trop de reconnaissance à l'auteur de cet acte si délicat qui a su, mieux que des Français, comprendre la valeur particulière d'un tel morceau.

Une autre peinture française est entrée récemment au musée, grâce à l'active Société des Amis du Louvre et à la générosité habituelle d'un de ses membres, M. Etienne Moreau-Nelaton, qui décou-

(1) Il a été savamment commenté, lors de l'Exposition des Primitifs français, par MM. Bouchot, Lafenestre, Durrieu, Camille Benoît, etc., et M. H. Roujon en a conté la curieuse histoire dans une de ses chroniques *En marge* du journal *Le Temps* (11 juin 1908.)

vrit ce tableau à Vienne : c'est un portrait signé de notre François Clouet et, par conséquent, une contribution importante à l'état si précaire de nos connaissances touchant les divers portraitistes de la cour des Valois, groupés jadis volontiers sous ce nom de Clouet, et dont de nombreux érudits (MM. Guiffrey, Moreau-Nélaton, Dimier, Durrieu, F. de Mély, etc.) se sont efforcés, depuis quelques années, de dégager et préciser la personnalité (1). On connaissait déjà un portrait peint authentique et signé de François Clouet : celui du roi de France Charles IX au Musée de Vienne. La nouvelle œuvre remise au jour apporte un élément nouveau et capital d'information pour la connaissance de l'art véritable de François Clouet. C'est le portrait à mi-corps d'un savant debout près d'une table où est ouvert un livre de botanique. M. Henri Stein vient d'identifier ce personnage : c'est un apothicaire parisien, Pierre Quthe, qui possédait un jardin botanique célèbre en son temps, et qui fut ami de François Clouet. L'œuvre, un peu terne peut-être, est sérieuse, de facture sobre et délicate, et décèle une influence italienne qui, n'était la signature, pourrait la faire regarder comme une production d'un artiste de la suite de Titien (M. Moreau-Nélaton, qui a eu la même impression, dit : Moroni). Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant à cela si l'on songe à la pénétration de l'art français à cette époque par l'art italien de la Renaissance. François Clouet, tout en restant, comme dit M. Moreau-Nélaton, un classique français, de la même race qu'Amyot et Montaigne, montre « le fruit de cette union féconde ».

Notons aussi quelques heureuses acquisitions opérées à la vente de la collection Cheramy par le musée ou par la Société des Amis du Louvre : quatre aquarelles ou dessins de Delacroix (étude pour le *Massacre de Scio*, et croquis pris au Maroc) et un dessin de Corot, *Etude de fillette*, exposés en ce moment, avec les achats ou dons récents dont nous avons parlé en leur temps, dans la salle des Portraits d'artistes.

Signalons, enfin, avant de quitter le Louvre, l'heureuse idée qu'a eue M. Leprieur de montrer dans une des salles de dessins, afin d'honorer Rembrandt au Louvre en même temps qu'à la Bibliothèque

(1) M. Moreau-Nélaton, entre autres, dans un grand travail d'ensemble sur *Les Crayons français du* XVIe *siècle conservés au Musée Condé* (5 vol. in-4, ornés de planches, dont deux ont déjà paru à la librairie Emile Lévy) poursuit cette œuvre de mise au point. Il a déjà précisé l'état de ses recherches sur trois groupes de ces artistes : *Les Le Mannier peintres officiels de la Cour des Valois au* XVI[e] *siècle* (Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, 1901, in-4, avec pl.) ; — *Les Frères Du Monstier, peintres de la reine Catherine de Médicis.* (Paris, E. Lévy, 1908, in-4, avec pl.) ; *Les Clouet, peintres officiels des Rois de France, à propos d'une peinture signée de François Clouet* (Paris, E. Lévy, 1908, in-4, avec pl.). Nous renvoyons à ce dernier volume, d'une critique pénétrante, où est donnée une excellente reproduction en héliogravure du tableau qui nous occupe, ceux de nos lecteurs qui désireraient se mieux documenter.

Nationale, la presque totalité des dessins du maître que possède le musée.

Le **Musée de Versailles**, de son côté, a acquis à la vente Cheramy un portrait de Chateaubriand par Girodet, signé et daté de 1811. Le seul intérêt de cette œuvre réside dans sa rareté : il existe fort peu de portraits de Chateaubriand. Celui-ci qui représente l'illustre écrivain debout, les cheveux au vent, devant les ruines du Colisée, a été gravé pour une édition de ses œuvres.

§

Un nouveau musée vient d'être inauguré à Paris, 59, avenue du Bois de Boulogne : ce **Musée d'Ennery** constitué par les collections d'objets de la Chine ou du Japon léguées à l'Etat, avec l'hôtel qui les renfermait, par l'auteur des *Deux Orphelines*. Au bout de neuf ans d'attente, — une série de procès intentés à l'Etat par les héritiers du dramaturge firent craindre longtemps que le vœu du testateur ne pût être réalisé, — voici enfin les portes ouvertes. Hélas! la révélation n'est pas en proportion de l'attente. Le nouveau musée ne fera pas oublier son rival Cernuschi, ni les séries du Louvre, si remarquablement enrichies ces derniers temps, ni celles du Musée Guimet. C'est l'amas sans choix du collectionneur que guide non l'amour des belles choses, mais le seul désir de réunir le plus d'objets possible d'un même groupe. A ce point de vue, le Musée d'Ennery a du moins une originalité : c'est là peut-être qu'on trouve la plus grande réunion de statuettes d'animaux fantastiques, dits « chimères », ou d'animaux réels et de *netzkés*. On y a joint une collection extrêmement riche de *kogos* — boîtes à parfums en céramique affectant les formes les plus diverses et les plus amusantes : humaines, animales, végétales, ou simplement ornementales — prêtés par M. Clemenceau. A cela s'ajoutent quelques statues de grands animaux, des poupées, des meubles précieux incrustés de nacre, et une collection de supports en bois sculpté. Quatre grandes galeries sont bondées de ces objets, au nombre d'environ 6000 et dont la plupart n'ont guère qu'une valeur de curiosité. La série la plus intéressante, au point de vue artistique, est celle des *netzkés*, ces menus bibelots en bois ou en ivoire où les Japonais se sont plu à prodiguer les trésors d'une imagination et d'une patience sans égales. Heureusement la façon très logique et très claire dont le savant conservateur du musée, M. E. Deshayes, a su classer cette multitude de pièces, et l'excellent *Petit guide illustré* qu'il a rédigé à l'usage des visiteurs permettent à ceux-ci de suivre sans trop de fatigue l'interminable défilé de ces animaux, de ces bibelots et de ces boîtes.

Le même jour, 27 mai, ont été inaugurés au **Musée Guimet**, dans trois salles au fond du jardin, de nouvelles et intéressantes séries : en

premier lieu, les résultats de la dernière campagne de fouilles de M. A. Gayet à Antinoé (le distingué archéologue en ayant fait part lui-même aux lecteurs du *Mercure* il y a quinze jours, il nous semble superflu d'y revenir), puis une importante réunion de ces masques funéraires à la ressemblance du mort ou de ces portraits peints sur toile dont les Egyptiens, à l'époque des Ptolémées, revêtaient les momies (1); des *kakémonos* japonais, dont quelques-uns fort beaux, offerts par M. R. Lebaudy; une collection de moulages d'après des miroirs chinois du temps des Han conservés dans le palais impérial de Moukden, et des fragments de céramiques provenant de tombeaux royaux ou princiers du ve siècle de notre ère au royaume de Kao-keou-li, rapportés par M. E. Chavannes d'une récente mission en Chine; une série d'objets religieux ou historiques recueillis dans l'Inde et au Thibet par M. et Mme Péralté (une vingtaine de peintures, par Mme Péralté, représentent les sites ou les monuments les plus intéressants visités par les voyageurs et évoquent pour le visiteur le milieu originel de ces objets); enfin, une très curieuse collection de deux cent dix pièces rapportées également du Thibet par M. J. Bacot et dont un grand nombre se rapportent à la religion primitive de ce pays : statues de divinités, les unes imprégnées de l'idéalisme bouddhique, les autres — notamment les figurations de démons malfaisants qui jouent un rôle considérable dans la religion thibétaine — ayant, au contraire, un caractère de fantaisies souvent horrifiante; masques et costumes servant aux danses rituelles, instruments de musique, instruments de sacrifices, où encore se constate la recherche du hideux et du macabre (plusieurs de ces objets sont formés d'ossements humains : vertèbres, tibias, fragments de crânes); reliquaires et bijoux en argent finement travaillés, etc. (2).

Le **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris** (Petit-Palais) vient de recevoir d'un généreux anonyme cinq toiles caractéristiques de peintres modernes : *Clair de lune à Dordrecht*, par Jongkind, daté 1855; *La Seine au pont du Trocadéro*, par Lépine; *Les Scieurs de long*, par Sisley; *Pêcheurs d'Écosse*, par M. J.-F. Raffaëlli; *Les Cygnes*, par M. Gaston La Touche; plus dix bronzes de Barye en admirables fontes anciennes, choisis parmi ses chefs-d'œuvre, et une épreuve unique, fondue à cire perdue, d'une œuvre d'un des meilleurs animaliers modernes : M. R. Bugatti.

Un **Musée Balzac** a été inauguré au mois de mai à Auteuil, rue Raynouard, dans une maison habitée par le grand écrivain de 1843 à 1848. On y recueillera tous les souvenirs et documents qu'il

(1) M. A. Gayet leur a consacré une intéressante étude dans le n° de février 1908 de la *Gazette des Beaux-Arts*.

(2) Voir sur cette collection l'article de Mme Marylie Markovitch, dans la *Chronique des Arts* du 6 juin dernier, p. 207.

sera possible de réunir sur l'auteur de *la Comédie humaine*. M. L. Surville de Balzac, petit-neveu du maître, a offert la reproduction d'un portrait dessiné de Balzac par David d'Angers, et le sculpteur Rodin y a envoyé une première maquette de sa célèbre statue.

Le **Musée Galliera** a ouvert, le 19 juin, une Exposition de la Parure précieuse de la Femme, qui durera jusqu'au 1er octobre. Programme séduisant s'il en fut, et dont on pourrait attendre des merveilles. Celles-ci, malheureusement, sont rares en cette abondance d'objets de toute nature : boucles, diadèmes, peignes, bracelets, bagues, éventails, dentelles, etc., destinés à rehausser la beauté de la femme moderne. L'habileté certes est très grande à travailler et à assembler les métaux précieux, les pierres fines, les émaux, la nacre, la corne l'écaille, l'ivoire, le bois; mais qu'un peu de belle et délicate simpli, cité ferait mieux notre affaire que toute cette virtuosité et cette richesse désordonnées ! Notons pourtant, pour l'ingéniosité de l'invention, les envois de MM. Becker, Gaillard, Lalique, Edgar Brandt, Scheidecker, Hamm, Lefébure.

Avant de quitter les musées parisiens, nous tenons à signaler dès maintenant — la place nous faisant défaut pour en parler aujourd'hui comme il conviendrait — la très intéressante Exposition théâtrale organisée au **Musée des Arts décoratifs**. Comme elle reste ouverte jusqu'en octobre, nous en reparlerons en détail dans notre prochaine chronique.

§

On vient d'ouvrir au **Musée de Dijon** la nouvelle salle aménagée pour recevoir le généreux legs fait l'an dernier à cette ville par Mme veuve Grangier. Trois beaux pastels de Hoin — son portrait, ceux de sa femme et de Mme Berlier — attirent tout d'abord l'attention; puis une *Tête de vieillard* attribuée à Fragonard ; des paysages de Lallemand ; une *Kermesse* dans la manière de Téniers ; des Primitifs italiens du xve siècle Sur le mur opposé, un magnifique *Portrait de Mlle Pierre de Vellefrey* par Prud'hon et un *Portrait de M. Joly* attribué au même maître; un *Portrait de Mlle Boulliard* par elle-même ; *Le Retour du marché* et *L'Heureuse pêche*, par Louis-Joseph Watteau, dit Watteau de Lille ; un portrait de jeune fille en médaillon, par Ingres ; un portrait de jeune fille de l'école italienne du xviiie siècle ; des Primitifs allemands ; un *Ecce Homo* attribué à Matsys ; deux fragments de tapisseries du xvie siècle, etc. Plusieurs sculptures bourguignonnes, des bois sculptés, des meubles, des émaux, des faïences françaises, italiennes et allemandes, des verreries de Venise et de Bohême, des objets d'orfèvrerie, des bijoux, etc., complètent les richesses de cette nouvelle salle.

La question des musées d'art régional fait son chemin. A **Lille**

on a installé au rez-de-chaussée du palais des Beaux-Arts une salle remplie de souvenirs de la vieille cité lilloise où nous espérons bien qu'à côté des tableaux, des statues et des objets d'art on fera place aux créations d'art rustique.— A **Avignon**, on se propose de créer dans le Palais des Papes un musée du même genre où entreraient d'abord les meubles et objets d'art qui garnissaient le grand séminaire, l'archevêché et autres établissements religieux désaffectés. Mais nous reparlerons quelque jour de cet admirable édifice et de sa destination possible lorsqu'il sera débarrassé de tous les déplorables vestiges qu'y a laissés le passage des troupes qu'on y avait logées et lorsque sera achevé le travail délicat de remise au jour des fresques qui le décoraient. — A **Charleville**, enfin, une société locale projette de réunir dans un musée ardennais des œuvres de peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs et architectes de la région, et, dans une bibliothèque spéciale, les ouvrages des historiens, poètes, romanciers, auteurs dramatiques, économistes, musiciens, etc., nés dans le pays. A ce noyau, qui serait exclusivement constitué au début par des productions contemporaines, viendraient s'ajouter dans la suite des œuvres anciennes.

§

Le **Musée de Berlin** vient d'acquérir d'un marchand anglais, pour la somme de 8.000 livres sterling (200.000 francs), un portrait par Rembrandt de son jeune fils Titus, qui figura en février dernier à la vente de lord Young.

Il y a quelques mois on découvrait encore un autre Rembrandt à Berlin : un portrait présumé de Hendrickje Stoffels resté jusqu'ici inconnu et que l'éminent historien de Rembrandt, M. W. Bode, assigne aux années 1657-1658 (1).

Memento. — La dispersion récente de la collection Cheramy, qui fut l'événement capital de cette saison, donne un vif intérêt d'actualité à un luxueux ouvrage qu'un éditeur d'art de Munich, M. R. Piper, vient de lui consacrer (*La Collection Cheramy, catalogue raisonné, précédé d'études sur les maîtres principaux de la collection*, par J. Meier-Graefe et E. Klossowki; in-4, 118 p., av. 127 héliotypies et 2 héliogravures hors texte; tirage limité à 340 exemplaires, dont 300 sur vélin à 75 fr., 30 sur Hollande ancien à 150 fr., 10 sur Japon impérial à 300 fr.). Ce livre est d'ailleurs plus et mieux qu'un simple catalogue éphémère, et atteint une plus haute signification : celle, qui s'attachait à cette collection elle-même, d'un document capital pour l'histoire de l'art contemporain. En même temps qu'un album d'excellentes reproductions d'après la majeure partie des chefs-d'œuvre que possédait M. Cheramy — et dont plusieurs, qui sont

(1) Ces deux œuvres ont été reproduites dans le supplément d'art du *New-York Herald* (éd. de Paris) des 26 avril 1908 et 15 septembre 1907.

ici, ne figuraient pas à la vente, — c'est un livre de sérieuse érudition où une étude pénétrante des maîtres principaux de la collection précède et complète la nomenclature et la description des œuvres. Constable et Delacroix régnaient en souverains dans cette galerie, entourés des artistes les plus marquants parmi ceux qui leur servirent d'introducteurs ou suivirent leurs traces. Aussi c'est à eux que MM. Meier-Graefe et E. Klossowski ont consacré les chapitres d'introduction, faisant ressortir l'importance primordiale de ces maîtres dans l'évolution de l'art moderne et dans l'histoire de notre sensibilité, et leurs pages resteront comme des modèles de critique serrée et intelligente. Le catalogue lui-même, qui va chronologiquement des quelques maîtres anciens de la collection aux peintres et sculpteurs contemporains, ne mérite pas moins d'éloges pour les renseignements très complets apportés sur chaque œuvre et qui s'ajoutent à la documentation très précieuse constituée par 129 reproductions extrêmement fidèles où l'on peut suivre la trace du travail même de l'artiste. C'est un ouvrage destiné à demeurer et que devront consulter tous les historiens de l'art moderne.

La somptueuse publication éditée par la maison Hanfstaengl, de Munich, sur les chefs-d'œuvre la Galerie du Prado à Madrid, et dont nous avons déjà fait ici l'éloge, vient de s'enrichir de deux nouveaux fascicules (4e et 5e) contenant, comme les précédents, chacun six planches grand-aigle d'une perfection qui ne saurait être surpassée. Murillo (avec la *Vierge au Rosaire*, le *Jeune saint Jean*, l'*Annonciation* et l'*Assomption*), Velazquez (avec son admirable *Portrait du fou Pablillos de Valladolid*), Titien (avec les magistrales effigies de *Philippe II* et de *Charles-Quint*), Sanchez Coello (avec celle de l'*Infante Isabelle-Claire-Eugénie*), Dürer (avec son propre portrait, si curieux, à l'âge de vingt-six ans : une planche merveilleuse entre toutes), Raphaël (avec la *Vierge à la rose*), le Corrège (avec son « *Noli me tangere* »), Ribera (avec son *Martyre de saint Barthélemy*) constituent le régal qui nous est offert aujourd'hui. Ces planches sont accompagnées de la suite du texte critique — lui-même illustré — rédigé par M. Karl Voll.

Il faut signaler aux historiens d'art une nouvelle et excellente revue mensuelle récemment fondée à Leipzig : *Monatshefte fur Kunstwissenchaft* (Leipzig, Klinckhardt et Biermann ; 16 marks par an ; 2 marks le fascicule), qui s'est placée d'emblée aux premiers rangs des publications savantes sur l'art par l'abondance et la sûreté de sa documentation, la qualité de ses illustrations, et qui, donnant des études en différentes langues, publie une édition spéciale pour la France (à Paris, chez F. Gittler, 2, rue Bonaparte). On trouvera dans ses premiers fascicules d'importants et intéressants articles de M. H. Posse sur les acquisitions du Musée de Berlin à la vente de la collection Rodolphe Kann (fasc. 3) ; de M. Louis Réau sur l'art allemand dans les musées français (fasc. 4) ; de M. K. Freise sur les nouvelles acquisitions des galeries de peinture hollandaises (ibid.), etc.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Ludwig Hatvany : *Die Wissenschaft des nicht Wissenswerten, ein Kollegienheft ;* Leipzig, Julius Zeitler, M. 3. — Richard Fuchs : *Strassburger Phantasie über*

deutsche Kultur; Olvenstedt-Magdeburg, chez l'auteur, M. 3. — René Prévost : *Das Deutsch-franzœsische Kulturproblem im Elsass;* Berlin, Wilhelm Süsse:ott, M. 1. — Stefan Vacano : *Ich lag in tiefer Todesnacht;* Berlin, F. Fontane C°, M. 3. — Elisabeth Paulsen : *Iungfrauen-Beichte;* Mannheim, I. Bensheimer, M. 4. — Memento.

Die Wissenschaft des nicht Wissenswerten. — Le respect s'en va, même en Allemagne. Jadis, les jeunes gens avaient coutume d'écouter religieusement la parole de leur maître. Assis au pied de la chaire, ils notaient, tant bien que mal, les paroles qui arrivaient à leurs oreilles, et, de ce résumé, parfois informe, ils essayaient de déduire des notions aussi conformes que possible à l'enseignement qu'ils recevaient. L'étudiant d'aujourd'hui suit-il encore des cours? En France, s'il est intelligent, il se contente de bûcher les manuels quinze jours avant les examens, laissant son professeur faire la parade devant les métèques des deux sexes et quelques provinciaux à court de distractions. L'Allemagne aurait-elle créé un autre type d'étudiant, l'étudiant sceptique et observateur, qui décompose les discours du spécialiste patenté qu'il a le devoir d'écouter et qui note à mesure les réflexions malveillantes qui lui viennent?

M. L. Hatvany publie un petit volume qu'il appelle un « cahier de cours » et qu'il intitule la *Science de ce qui n'est pas digne d'être su.* Nous ignorons s'il faut identifier l'irrespectueux jeune homme qui trouve ses idées personnelles beaucoup plus originales que celles de ses maîtres avec l'auteur lui-même, ou si nous avons affaire à une agréable fiction. Quoi qu'il en soit, c'est un étudiant en philologie de l'université de Leipzig qui note ici ses impressions. Nous le trouverons commençant ses études le 14 octobre 1906 par un cours du célèbre professeur Wœpke sur Catulle. Le professeur commence par expliquer doctement que le moineau n'était pas, chez les Romains, un oiseau aussi méprisé que chez nous. Mais ce qui gêne l'élève dans ce cours sur Catulle, c'est précisément Catulle lui-même, et, au lieu de continuer à écrire, il rêve au poète romain, il rêve à Lesbie et devant la réalité de son rêve il oublie la sagesse du papier. « *Vivamus, mea Lesbia, atque amemus* », s'écrie l'homme aux vêtements disgracieux, l'œil méchamment fixé sur deux petits livres, dont l'un est une édition de Catulle faite par lui-même et l'autre une édition du même Catulle faite par l'un de ses collègues. Et c'est naturellement le collègue qui passe un mauvais quart d'heure. Malheur à lui si les rôles étaient renversés ! « Il n'y a rien de plus beau au monde que ce tranquille et objectif amour de la vérité, tel qu'il existe chez les savants. »

Plus loin un autre professeur explique avec la même gravité que l'on est parvenu à reconstituer exactement les systèmes de serrures les plus compliqués dont faisaient usage les Grecs et qu'une édition critique du philosophe Parménide donne tous les détails à ce sujet.

Voilà tout ce que l'auditeur retiendra au sujet de Parménide, le vieux penseur! Caractériser son esprit, vaine tentative!

Les travaux des philologues ont ceci de particulier qu'ils imposent à la mémoire du lecteur, fût-il même des plus récalcitrants, quelque détail sans importance, volontairement grossi. Malheureusement, je ne sais pas assez l'hébreu pour comprendre, par moi-même le monde d'où est sorti l'*Ecclésiaste*; c'est pourquoi il me faut exprimer une reconnaissance posthume à feu M. Ernest Renan, par qui cet œuvre est devenue un événement de ma vie. Il en a été de même du livre de Job, grâce à Herder. Quand donc le philologue classique sera-t-il arrivé à une maturité assez grande pour savoir éditer comme le fit Renan? Savoir rejeter toutes les nouvelles interprétations, conformément au bon goût, à la fin du volume; ignorer dès l'introduction toutes les questions du texte pour pénétrer immédiatement à la moelle; enchaîner tous les problèmes de l'auteur avec les problèmes de notre temps. Renan appelait cela « noblement commenter »!

On voit par cette citation en quelle estime M. Hatvany tient nos auteurs. Plus loin il cite Taine. Puis, s'appuyant sur Gœthe et sur Nietzsche, il montre comment il convient de vivifier l'antiquité. De pareilles études se résument difficilement, il faut les lire, la plume à la main. Le côté anecdotique n'est pas négligé. Notre irrespectueux assiste à des conférences publiques pour gens du monde données par ses professeurs, et finit par pénétrer dans l'intimité de l'un d'eux. Il faut lire la description qu'il fait d'un *Krœnzchen* philologique. Dix jeunes gens assis autour d'une grande table, sous la présidence de leur professeur, lisent et traduisent tour à tour des textes classiques en buvant de la bière. De temps en temps la lecture est interrompue, et, sur un commandement militaire, tout ce monde vide sa chope, avant de reprendre la besogne monotone et stérile.

M. Hatvany a fait un bon livre que liront avec fruit tous les admirateurs irraisonnés des méthodes allemandes. Retenons les deux épigraphes. Une phrase de Herder : « Faut-il haïr la science à cause d'une mauvaise méthode, parce que nous avons eu le malheur d'apercevoir d'abord celle-ci sous cette forme? » Et une autre de Jacob Burckhardt : « L'actuelle littérature historique et antiquaire travaille pour le savoir — nous plaidons en faveur d'un moyen de culture et de jouissance qui durerait toute la vie. »

§

M. Richard Fuchs est un individualiste effréné. Il plaide en faveur d'une culture allemande avec la même passion que l'on signalait jadis chez l'auteur de *Rembrandt éducateur*. Il est en outre un admirateur fervent de la France actuelle. Pourquoi son livre s'intitule-t-il **Strassburger Phantasie über deutsche Kultur**? C'est probablement parce que l'auteur prit conscience des

tares de son pays en séjournant dans la capitale alsacienne. « O Strasbourg, à cause de ton malheur, tu nous apparais merveilleusement belle! Pourtant, de la profondeur de toute vie (?) parle trop de raison humaine, pour que deux libres cultures puissent encore souffrir sous le coup de cet événement. De nouveau allemande, la belle Alsace sera, nous l'espérons, bientôt transformée en un membre de notre empire par une administration moderne. » Après cette concession au chauvinisme allemand, M. Fuchs parle de patriotisme local et de tribunaux d'arbitrage, puis il pénètre au cœur de son sujet, sans que l'on parvienne exactement à discerner si ses théories sont autre chose que des divagations d'esthète. Pourtant, certains de ses aphorismes ne sont pas dépourvus d'une certaine vigueur : « Avec raison les hommes intellectuels admiraient Napoléon comme un principe de progrès dans l'idée républicaine »... « La nature en créant des races s'est tracé des bornes à elle-même. La culture de l'humanité et l'art européen moderne doivent réunir de nouveau ce qui sépare les Etats les uns des autres. »

Ces formules d'anarchiste se corrigent tout au long du volume par des admirations sincères qui ne cessent d'aller aux institutions et aux personnalités de la France. Il faut lire les rêveries sur le Gutemberg sculpté par David d'Angers, sur les inscriptions gravées sur la pierre de la cathédrale de Strasbourg, où le nom de Gœthe se retrouve à côté de celui de Voltaire, pour pouvoir donner un sens aux aspirations incohérentes de cet Allemand qui croit pouvoir suppléer par un nouvel humanisme aux imperfections qu'il trouve au fond de lui-même.

M. René Prévost est un Alsacien qui séjourne à Munich depuis de longues années. Il s'efforce de faire comprendre aux Allemands les particularités de sa race et pourquoi les « frères reconquis » n'ont pas encore consenti à se fondre dans la nationalité néo-germanique. Ses aperçus sont d'ordre essentiellement littéraire. Il montre comment l'Alsace fut autrefois une des provinces les plus fécondes en talents littéraires. Elle eut toujours pour mission d'introduire sur les bords du Rhin les formes diverses de la civilisation latine. Presque tous les poètes allemands de la Renaissance étaient des Alsaciens. L'adhésion à la France ralentit et supprime presque complètement la productivité littéraire. Mais le pays participa aux gloires de la Révolution et de l'Empire. Il donna des généraux à la France. Citoyens d'un grand Etat moderne, profondément démocrates, les Alsaciens virent avec répugnance l'introduction, dans leurs pays, d'un régime bureaucratique et réactionnaire qui heurtait toutes leurs traditions. **Das deutsch-franzœsische Culturproblem**, c'est précisément la fusion des éléments divers et incompatibles en apparence. M. Prévost donne un aperçu du mouvement littéraire de

la jeune Alsace et il croit fermement à l'avenir intellectuel du pays sous la domination allemande. Les événements quotidiens ne sont pas faits pour lui donner raison, mais il ne faut pas oublier qu'il écrit pour des Allemands et qu'il fait œuvre utile en essayant de faire comprendre aux vainqueurs l'état d'âme des annexés.

§

Ich lag in tiefer Todesnacht. — Les récents scandales de Berlin ont donné de l'actualité aux descriptions de mœurs des jeunes gens appartenant à un monde spécial. Nous connaissons maintenant, grâce aux monographies du docteur Magnus Hirschfeld et d'autres sociologues, les bas-fonds de Berlin aussi minutieusement que les endroits de Montmartre et d'ailleurs où nous avons pu aller. La pédanterie que l'on met à nous expliquer tout cela n'a du reste fait qu'augmenter notre dégoût. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire si les « spécialistes » du paragraphe 175 nous disent qu'ils sont profondément malheureux ! Leur littérature est sans charme, car ils songent sans cesse aux châtiments que leur réserve le Code pénal. La peur de la police est le commencement de la sagesse. Sous forme de journal intime, trouvé dans les papiers posthumes d'un jeune égaré, M. Vacano nous raconte le douloureux calvaire de son triste héros. Celui-là ne fait que côtoyer le vice, mais il en approche de si près que, perdu de réputation, il se sent réprouvé comme les autres. Une jeune fille essaye de lui apprendre qu'il est homme, hélas! — c'est pour le faire tomber plus bas encore... Il y a dans ce livre beaucoup de talent. Mais comme le Marcel de *Claudine* paraît plus près de la réalité!

Jungfrauen-Beichte. — Des vers de jeune fille d'une note très originale, où se révèle une personnalité très éprise d'idées modernes. Mme Elisabeth Paulsen connaît la psychologie des héroïnes d'Ibsen. Elle a beaucoup lu les poèmes de Richard Dehmel et elle a su adapter des sentiments très nobles et très purs à la forme où excelle le grand écrivain allemand. Un rare sens de la nature vibre au fond de cette âme féminine qui sait mettre en harmonie le charme de son ambiance avec ses impulsions les plus intimes.

Memento. — M. E. Schur publie dans *Nord und Süd* (juin) une étude sur le lyrisme belge contemporain, où il caractérise tour à tour le talent de Verhaeren, de Rodenbach et de Maeterlinck. M. H. Rosenhag en parle dans la même revue d'un intéressant paysagiste allemand Eugène Bracht dont on donne, hors texte, quelques œuvres.

Hochland (juin) a la primeur d'un conte inédit du nouvelliste autrichien J.-J. David, mort il y a deux ans. M. Paul-Albert Helmer étudie la profession d'avocat et celle d'avoué qui, en Allemagne, peuvent être exer-

cées par la même personne et, tout en faisant des réserves, il donne la préférence au système français.

Süddeutsche Monastshefte (juin) reproduit en tête de son numéro un poème de M. R. Borchardt sur *Pindar*.

Dans *Maerz* (15 juin), le docteur Elsas commence une étude sur l'affaire Eulenburg.

Das literarische Echo (15 juin). — Article de M. Karl Strecker sur *Nietzsche et Overbeck*. Réponse du Nietzsche-Archiv à un article de M. C. A. Bernouilli.

Deutsche Kunst und Dekoration (juin). — La peinture décorative à Munich est présentée par M. Wilhelm Michel, avec de nombreuses reproductions.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Les anthologies. — *Poets of our Day*, edited by N. G. Royde-Smith, 5 s., Methuen. — John Davidson : *Mammon and his Message*, 5 s., Grant Richards. — Maurice Baring : *Proserpine*, A Masque in three acts, 1 s., Blackwell, Oxford. — Frederic Manning : *The Vigil of Brunhild*, 3 s. 6 d., Murray. — Arthur Lynch : *A Koran of Love*, 5 s., Remington. — Aleister Crowley : *Konx om Pax*, 5 s., Walter Scott. — Guy Eden : *Bush Ballads*, 3 s. 6 d., Sisley. — Bliss Perry : *Whittier*, 3 s. 6 d., Constable. — Greville Mac Donald : *The Sanity of William Blake*, 1 s., Fifield. — George Raffalovich : *Planetary Journeys and Earthly Sketches*, 2 s. 6 d., Fairbairns. — Charles Sarolea : *Cardinal Newman*, 3 s., Clark. — Charles Hitchcock Sherrill : *Stained Glass Tours in France*, 6 s., John Lane. — Winifred Stephens : *French Novelists of To-Day*, 5 s., John Lane. — Richard H. P. Curle : *Aspects of George Meredith*, 6 s., Routledge. — Memento.

La mode se maintient et s'étend de publier des anthologies d'auteurs contemporains. Jadis, on eût jugé impertinent d'inclure un poète, un écrivain vivant dans un de ces recueils; mais, à présent, ces susceptibilités ont été à ce point abjurées que des anthologies sont compilées d'où l'on exclut scrupuleusement tous les défunts. Pour les poètes contemporains, beaucoup de lecteurs qui reculent devant les abondants volumes d'œuvres plus ou moins complètes sont enchantés de trouver, en un recueil à la fois économique et commode, quelques « morceaux » qu'ils savent « de choix », et sur lesquels, par conséquent, ils peuvent baser, le cas échéant, une opinion. Et la commodité de ces anthologies s'augmente encore de ce fait que généralement chaque poète a sa notice qui renferme de sommaires mais suffisants renseignements biographiques, une énumération des œuvres, avec dates, et une esquisse de jugement d'ensemble, d'appréciation *ex cathedra*, qu'il est possible de retenir et de citer avec l'emphase nécessaire pour avoir l'air d'un initié et d'un juge compétent.

La plupart des anthologies de poètes modernes, publiées en ces dernières années, sont certainement considérées, au point de vue commercial tout au moins, comme de bonnes affaires. Le recueil des *Poètes d'aujourd'hui*, dû au très louable labeur de MM. Ad. van

Bever et Paul Léautaud, a eu de multiples éditions rapidement épuisées et on nous en promet une édition nouvelle, revue et considérablement augmentée, en deux volumes. Je souhaite que tel soit le sort des **Poets of Our Day** compilée par Mr N. G. Royde Smith. Il y a depuis vingt-cinq ans, en Angleterre, un mouvement poétique des plus intéressants et qu'il est fort difficile de connaître si on ne l'a pas suivi depuis le début ; alors que les poètes français de la génération correspondante figuraient dans plusieurs anthologies, leurs confrères anglais ne trouvaient personne pour les grouper. Comme ouvrage d'ensemble, à leur sujet, il n'existait que le travail, d'ailleurs excellent, de Mr William Archer sur les *Poets of the Younger Generation*, publié il y a déjà quelques années par l'éditeur John Lane, et où les citations de poèmes entiers étaient peu nombreuses. L'anthologie que l'éditeur Methuen a eu la bonne idée de lancer ne peut manquer d'être bien accueillie. Non pas qu'elle soit parfaite. Il serait surprenant d'y voir figurer tel ou tel nom et de constater l'absence de tels ou tels autres, si le compilateur ne prenait soin de nous prévenir qu'en bien des cas il s'est heurté à des difficultés concernant les droits de reproduction et à des refus d'autorisation. De là, de très regrettables omissions, que nous indiquons sans mentionner de noms, de peur que le recueil paraisse par trop incomplet. Tel qu'il est, il est précieux à plus d'un titre : d'abord par l'étude sur la poésie récente avec laquelle le compilateur préface son volume, et où il dit d'excellentes choses, encore qu'il en émette de discutables et que son tableau ne soit pas toujours, au moins pour nos yeux, d'une exactitude de perspective impeccable. Il y a peut-être un peu de trop de Quiller-Couch, pour pas assez de Bridges, de Symons, de Davidson, de Phillips, de Thompson, de Yeats, et pas du tout d'Edmund Gosse et de Housman, entre autres. Cependant, cinquante poètes figurent au sommaire avec des fragments intelligemment choisis dans leur œuvre, d'après lesquels plus d'un lecteur sera tenté de faire plus ample connaissance avec le récent mouvement poétique en Angleterre.

§

Parmi les poètes à qui leur originalité a valu une juste célébrité, il faut compter certainement Mr John Davidson. Une bonne part de son œuvre est sous forme de drame, et, bien qu'il n'ait pas eu, comme Mr Stephen Phillips ou Mr Laurence Binyon, la chance d'être joué par des acteurs fameux, sur de grandes scènes, ses tragédies sont fort remarquables. En dernier lieu, il a entrepris une trilogie dramatique en vers, intitulée *God and Mammon*. La première partie : *The Triumph of Mammon*, parut l'an dernier. Voici la seconde : **Mammon and his Message**, tout aussi violente et véhémente

que l'autre, avec des personnages vivants et nettement contrastés. Les audaces de situations et de pensée sont parfois déconcertantes, mais elles sont particulièrement tragiques. Lorsque la trilogie sera complète, nous y reviendrons.

La forme dramatique paraît tenter spécialement, à l'heure actuelle, les poètes anglais. C'est étonnant ce qu'on trouve, dans leurs œuvres, de dialogues lyriques et de scènes versifiées. Mr Maurice Baring est de ceux qui s'adonnent avec le plus de succès à ce genre, comme en témoigne, après plusieurs autres, son tout récent « masque » en trois actes, intitulé : **Proserpine**, et qui se déroule en Sicile à une époque indéterminée. De telles œuvres exigent d'être discutées longuement pour leur faire justice, mais l'espace nous manque ici. Nous nous contenterons de signaler, aussi, un très beau poème narratif : **The Vigil of Brunhild**, par Mr Frédéric Manning, où Brunehaut, reine d'Austrasie et de Bourgogne, en attendant la mort que ses vainqueurs lui réservent, voit, en une série de visions, le passé splendide de ses souvenirs. L'auteur cite à la fin de son volume les passages de l'*Histoire de France*, de M. Ernest Lavisse, qui l'ont inspiré. Il y a aussi de remarquables pages dans **A Koran of Love**, un recueil qu'a publié Mr Arthur Lynch, enthousiaste admirateur de Keats.

Dans **Konx om Pax**, *Essays in Light*, par Mr Aleister Crowley, il y a évidemment du génie, de ce génie qui fait penser simultanément à la folie et à la fumisterie. Ces « Essays in Light » pourraient se dénommer *Nouvelles Minutes de Sable Mémorial*, et être signées d'Alfred Jarry. Car il y a du Jarry, et davantage, en Mr Aleister Crowley, et nous proposons volontiers son livre à ceux que n'effraient pas ces obscurités soi-disant lumineuses — obscures parce qu'éblouissantes, sans doute — et qui les aiment.

C'est un autre genre de plaisir que donne le recueil de **Bush Ballads** que publie Mr Guy Eden. Sous la forme rude souvent, comme l'émotion et le langage, ce poète australien exprime des sentiments tout imprégnés de la saveur particulière du *bush* australien.

Une brève monographie de **Whittier**, par Mr Bliss Perry, suivie d'un choix de poèmes, a été publiée par Messrs Constable à l'occasion du centenaire de la naissance du poète américain.

Un médecin, le Dr Greville Mac Donald, publie, avec six reproductions de dessins, une intéressante étude : **The Sanity of William Blake**, dans laquelle il traite du don de visionnaire que possédait si étrangement l'auteur du *Mariage du Ciel et de l'Enfer*.

Mr George Raffalovich avertit le lecteur que ses **Planetary Journeys and Earthly Sketches** ne sont que « d'illusoires excursions dans des planètes irréelles, qu'ils ne cherchent à rien

prouver, mais à formuler seulement quelques rêves et à aider à comprendre que les conceptions de l'imagination peuvent être des réalités et que nous ne devons pas être trop fiers d'être des créatures humaines ».

Le tout récent volume que le professeur Charles Sarolea, d'Edimbourg, consacre au **Cardinal Newman** traite surtout de l'influence que le cardinal eut sur la vie et la pensée religieuses au XIXe siècle, et cela, d'un point de vue assez différent de celui qu'ont adopté la plupart de ceux qui ont étudié la personnalité et la carrière de Newman. C'est un exposé très clair, très impartial et objectif de la pensée du grand catholique.

Sur la couverture du livre de Mr C. H. Sherrill, **Stained Glass Tours in France**, une automobile roule sous une fenêtre gothique à rosace compliquée, pour indiquer sans doute que c'est grâce à ce moyen nouveau de transport que l'auteur a pu visiter les chefs-d'œuvre de l'art du vitrail, du XIIIe au XVIe siècle, qui se trouvent en France. L'ouvrage, plein de sûre érudition, est très bien composé et les illustrations ajoutent à l'attrait des descriptions et des commmentaires.

Les écrivains français, surtout les romanciers, sont, en général, fort peu traduits en anglais, et c'est avec plaisir que l'on constate l'intérêt que le public d'outre-Manche semble prendre depuis quelque temps à la littérature française. Les sujets, trop souvent scabreux, de nos romans effrayent le pudique lecteur britannique qui, ne consentant pas à les lire dans sa langue, s'en délectait dès qu'il possédait une connaissance suffisante du français. De ce fait, par conséquent, le roman français n'était lu et goûté que par une élite. Il semble que les choses vont changer, et ce ne sera pas un des moindres résultats de l'entente cordiale et des expositions franco-britanniques. Toujours entreprenant, l'éditeur John Lane va donner une traduction des œuvres complètes d'Anatole France. Le premier volume — *le Lys Rouge*, — vient de paraître superbement édité, et les autres vont suivre à de brefs intervalles. En attendant, Mr John Lane publie un volume d'essais sur les **French Novelists of To-Day**, par Miss Winifred Stephens. Cette galerie de portraits, en nombre réduit, comprend Anatole France, Marcel Prévost, Paul Bourget, Maurice Barrès, René Bazin, Edouard Rod, Pierre Loti et... Pierre de Coulevain. Souhaitons que Miss Stephens poursuive ses lectures et qu'elle découvre d'autres romanciers non moins intéressants, si moins glorieux encore, et qu'elle applique à leur œuvre ses remarquables qualités de pénétration et son sens critique indulgent et sûr.

De nombreux volumes ont été consacrés déjà à l'œuvre de George Meredith, mais tous ne sont pas d'égale valeur. Des admirateurs se

sont laissé entraîner par leur enthousiasme aux dépens d'une saine appréciation critique, et d'autres ont insisté à l'excès sur certains aspects du génie de Meredith et en ont négligé d'autres, de sorte que l'étude définitive sur le plus grand écrivain anglais de la seconde moitié du XIXe siècle, l'un des plus grands écrivains de tous les siècles, reste encore à écrire. Cependant, Mr. Richard H. P. Curle a donné un essai des plus complets dans le volume qu'il appelle **Aspects of George Meredith**, où il analyse méthodiquement les poèmes et les romans de l'auteur de *l'Egoïste*. Sans être dithyrambique ni paradoxal, sans se lancer dans des comparaisons fastidieuses et absurdes, mais fort d'une connaissance approfondie de l'œuvre de Meredith, Mr Curle nous offre une sérieuse et modeste étude, une sorte d'exégèse littéraire, une précieuse interprétation de la pensée et de la philosophie de son auteur. C'est un livre indispensable pour la parfaite compréhension du monument artistique que lègue à son pays le grand Meredith.

MEMENTO. — Messrs Macmillan viennent de réimprimer une nouvelle édition du magistral ouvrage du professeur W. P. Ker : *Epic and Romance*.

La Clarendon Press, d'Oxford, a récemment publié *The Sounds of English*, by Mr. Henry Sweet ; c'est un curieux exposé de la phonétique appliquée à l'anglais.

Parmi les nouveaux volumes parus dans la Collection Tauchnitz, nous recommandons : *The Heart of a Child*, en deux volumes, par Frank Dauby ; *The Grey Knight*, par Mrs de la Pasture ; *White Rose of Weary Leaf*, par Miss Violet Hunt ; *Emotional Moments*, par Sarah Grand ; *The Weavers*, par Sir Gilbert Parker ; *The Human Boy Again*, par Eden Phillpotts, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

Dim. Onciu : *Traditia istorica in chestiunéa originilor romàne. Epocele istoriei romàne ;* Annales de l'Acad. Roumaine. *Originile principatelor romàne ;* Stab. Elzevir, Bucarest. — C. Erbiceanu : *Doue acte oficiale necunoscute de pe timpul imperatului Isaac II Anghel ;* Ann. de l'Acad. Roumaine. — Joan Bogdan : *Istoriografia romànà si problemele ei actuale ;* Ann. de l'Acad. Roumaine. — Elections à l'Académie. — *La Gazette de Transylvanie.* — Memento.

La question des origines du peuple roumain est un débat toujours pendant ; depuis vingt ans que l'on retourne en tous sens les arguments logiques pour ou contre la continuité de l'élément romain dans la Dacie Trajane, ils semblent épuisés et il n'y a guère de chances d'arriver à une solution définitive du problème que par la découverte de documents nouveaux, de témoignages historiques inédits. Toutefois les savantes publications d'Actes officiels et privés, de documents, de fragments et d'études entreprises et poursuivies par l'Académie Roumaine depuis 1876, les travaux épars dans de nombreu-

ses revues des spécialistes roumains depuis Hajdeu, MM. Iorga, Bogdan, Erbiceanu jusqu'à MM. Onciu, Densusianu, et tant d'autres, toujours mieux préparés aux études historiques et philologiques, permettent de connaître la vie roumaine dans toutes ses manifestations jusqu'aux xvie et xve siècles, et, par déduction de ce qu'elle était alors, de reconstituer, avec de fortes présomptions d'exactitude, ce qu'elle avait dû être aux siècles immédiatement antérieurs.

L'hypothèse de la formation du peuple roumain dans la péninsule balcanique et de sa migration au nord du Danube vers les xiie et xiiie siècles, — lancée par Sulzer (1782), adoptée par Engel (1804), reprise par Miklosich (1861-1881) et Roesler (1871), propagée surtout en Hongrie où l'on n'a pas manqué de s'en faire une arme politique, défendue encore par Tomaschek et Iirecek, encore que celui-ci recule la migration à une époque beaucoup plus ancienne, sans d'ailleurs la déterminer, s'appuie surtout sur des raisonnements négatifs et sur un certain nombre de phénomènes ethnographiques et linguistiques ; mais elle a contre elle un argument dont on n'avait pas encore bien tiré parti et que M. Onciu a eu le mérite de mettre en valeur dans une communication à l'Académie : **la Tradition historique** *dans la question des origines roumaines ;* il développe là et complète ce point spécial déjà traité dans des ouvrages précédents et en particulier dans son livre des **Origines des principautés roumaines**. Il serait inadmissible que vers les xie et xiie siècles une tradition se fût formée de l'ancienneté des Roumains en Dacie s'ils étaient arrivés à cette époque-là de l'empire byzantin en Hongrie ; et même venus plus tôt, cette tradition ne les aurait encore pas fait remonter aux temps de la domination romaine.

Or cette tradition existe durant tout le Moyen-Age, sans une voix qui la contredise. Dès le xie et le xiie siècle, dans l'Empire byzantin comme en Hongrie, autant à la chancellerie papale que dans l'Empire vlaco-bulgare, l'origine des Roumains de Dacie est mise en connexion régulière avec la conquête et la colonisation romaines, et reconnue comme une tradition nationale enracinée. Le premier témoignage contemporain qui parle des Roumains comme peuple est le τῶν ἀνὰ πᾶσαν Βουλγαρίαν Βλάχων de l'empereur Basile II Bulgaroctone (1020) ; le plus vieil auteur qui nous renseigne sur eux et qui n'est connu que depuis 27 ans, le stratégiste byzantin Kekavmenos (seconde moitié du xie siècle), est le premier qui signale leurs origines : il les fait remonter à la conquête de Trajan, preuve que de son temps déjà existait une *tradition* historique sur les origines romaines des Roumains. Le secrétaire de Manuel Comnène, Kinnamos (1166), rapporte des Vlakhes que ce sont des colons venus d'Italie depuis l'antiquité et Tomaschek estime que ce fameux passage ne peut être appliqué qu'aux Vlakhes du nord du Delta. Cette même origine romaine est relevée à

maintes reprises dans la correspondance du pape Innocent III avec Caloioan ou Ioannice, « le Blac, roi de Blaquie », ainsi que l'appelle Villehardouin (tandis que M. Luchaire, dans le vol. 4 : Question d'Orient, de son remarquable ouvrage sur Innocent ne le connaît que comme « roi de Bulgarie », ce dont lui fait un juste grief M. J. Ursu dans les *Convorbiri literare* de septembre 1907). Les plus vieilles chroniques hongroises, celle du notaire du roi Bela (XIIe siècle), selon toute vraisemblance conformes à des chroniques plus anciennes encore, connaissent les Vlakhes en tant que « colons des Romains » et savent qu'avant l'arrivée des Hongrois la Pannonie s'appelait *pascua Romanorum* et ses habitants *coloni ac pastores Romanorum*. La même opinion se retrouve chez Enea Silvio Piccolomini et chez l'humaniste italien Ant. Bonfini, historiographe à la cour de Mathias Corvin, qui se réfère de la tradition admise en Hongrie avant lui pour donner comme point de départ à son histoire des Roumains (1543) la conquête de la Dacie par Trajan, en la précisant par des dates que lui fournit l'étude de l'antiquité. A ces sources ont puisé les chroniqueurs ultérieurs, le grand vornic Grigore Ureche, le logofète Miron Costin, le stolnic Const. Cantacuzino, qui avait fait ses études en Italie et le premier affirme en historien la continuité du peuple roumain en Dacie, le prince Démètre Cantemir, un des grands savants de son temps, qui proclame (1717) la pureté latine de la langue roumaine et la pureté du sang romain dans la race. Après que les principautés roumaines eurent perdu leur indépendance, ce sont les historiens d'Ardéal qui, au moment où la politique autrichienne (fin du XVIIIe siècle) leur donne l'espoir de renaître à une vie politique et sociale, s'efforcent de relever et de réhabiliter leur peuple : le vieux conteur Samuel Clain, le judicieux Petru Maior, Gheorghe Sincai, un polémiste emporté et fâcheux, mais le plus érudit des trois, ont répété sur tous les tons, avec des exagérations que la science moderne rétablit, que les Roumains devaient être fiers de leurs nobles origines et de leur langue latine ; qu'ils sont les habitants les plus anciens des pays de la couronne de Hongrie et qu'ils n'ont jamais quitté ces contrées ; qu'à l'arrivée des Hongrois ils avaient leurs ducs autonomes ; qu'ils ont donné une dynastie (les Asanides) à l'empire Bulgare et aux Hongrois toute une puissante noblesse.

M. Bogdan, dans son **Historiographie roumaine**, s'exprime tout aussi nettement : la continuité de l'élément roumain sur la rive gauche du Danube est une vérité qui va de soi : l'étude de la langue, de la toponymie, de l'organisation ancienne, montre sans l'ombre d'un doute, dans les pays du nord du fleuve, la persistance d'une population romane en contact ininterrompu avec les éléments slaves depuis le VIe jusqu'au XIIe siècle. La vieille nomenclature latine conservée jusqu'à nos jours, précisément dans cette partie de la Dacie où

les Roumains apparaissent comme les successeurs des colons romains (Olténie, Banat, Ardéal), où les Hongrois les trouvent installés, est une confirmation indéniable, sur laquelle M. Onciu insiste, de la tradition historique. Cela n'exclut nullement la probabilité que l'élément autochtone et l'élément romain transdanubien aient contribué à la formation de la nationalité roumaine; mais ces deux facteurs deviennent accessoires. Il y a encore une raison géographique pour que l'élément daco-roumain se soit constitué dans les Carpathes méridionales, cette « colonne vertébrale » du territoire roumain. L'invasion slave a repoussé vers le sud l'élément roman, qui est devenu les Macédo-Roumains, et a provoqué vraisemblablement aussi une émigration partielle vers le Nord, favorisée surtout par la paix de trois siècles environ qui régna en Dacie jusqu'à l'intrusion des Hongrois. Ainsi l'élément daco-roumain renforcé a résisté aux invasions et a pu absorber l'élément slave concomitant de façon à conquérir peu à peu tout le territoire des plaines. Cette puissance d'assimilation n'appartient qu'aux peuples autochtones ou aux conquérants, mais nullement à des populations d'exilés ou de captifs, comme on l'insinue. La conscience de sa priorité est aujourd'hui encore vivace chez le peuple roumain et le paysan du Banat l'exprime d'une façon caractéristique dans sa locution familière : « Nous sommes chez nous — Noi nis acasa. »

Enfin, présentant un rapport sur *Deux actes officiels du temps de l'empereur Isaac l'Ange*, une allocution à l'Empereur et un récit au patriarche, par Nichita Choniate, qu'il traduisait pour la première fois, M. Erbiceanu s'en sert pour démontrer l'existence, dès le XIe et le XIIe siècle, d'une population dense de Vlakhes, non seulement dans la Dacie Aurélienne, mais dans la Dacie Trajane, aux pieds des Carpathes, dans le Nord de la Moldavie, jusque vers la Galicie et en Transylvanie.

§

L'Académie Roumaine, fortement éprouvée depuis un an par la perte de MM. Hajdeu, Vulcan et Ollanesco, a élu ce printemps aux fauteuils devenus vacants, M. Andréi Bârseanu, un professeur transylvain dont le bagage littéraire n'est pas encore considérable, mais qui est lui-même très considéré, et les deux prosateurs MM. N. Gane, doyen des nouvellistes roumains, dont on fêtait le 1er février le 70e anniversaire, et D. Zamfiresco, dont la trilogie : *la Vie à la campagne*. *Tanase Scatiu* et *En guerre*, doit être considérée comme la meilleure réalisation du roman roumain, dans une langue nerveuse, élégante, bien personnelle.

§

Un événement d'une portée qui ne peut être exactement appréciée

que dans le pays même a eu lieu, le 15 mars, à Brasov : la vénérable **Gazette de Transylvanie**, le plus ancien organe de publicité du royaume, fondé par Gheorghe Baritiu (1838) sous le titre de « feuille pour l'esprit, le cœur et la littérature », célébrait le jubilé des 70 ans écoulés depuis son apparition. C'est toute l'histoire du peuple roumain d'Ardéal, avec ses aspirations, ses luttes, ses déboires et son progressif relèvement au XIXe siècle que contiennent les soixante-dix volumes de ce journal, dont l'existence et la durée seules, dans le milieu où il a su se maintenir sous la direction de Jacob Muresianu et celle du Dr Aurel Muresianu actuellement, prouvent le labeur honnête et la valeureuse mission.

Memento. — Dans le *Luceafar* (Sibiu) du 15 fév., un article très remarqué de Oct. C. Taslauanu : *Deux cultures*, signale l'abîme qu'une instruction mal comprise creuse entre les classes du peuple transylvain, jusqu'à présent si uni. Des *Nouvelles* de C. Sandu-Aldea, Agârbiceanu, la traduction de *Synœve Solbaken* par M. Taslauanu, des vers, dont une poésie charmante *Au bois* de Ecat. Pitis; compte-rendu de l'Exposition de la *Tinerime* à Bucarest par G. Murnu, avec illustrations; chronique et bibliographie étendues.

Dans la *Viata Romaneasca* (Jassy) la série des *Chroniques : Artistique*, par M. Tzigara-Samurcas ; *scientifique*, par le Dr Calugareanu ; *interne économique* par M. Stere ; *externe politique* par M. Duca ; les *lettres d'Ardeal* par M. Russu-Sirianu, et une abondante bibliographie.

Dans *Arhiva* (Jassy) : les *Souvenirs de voyage* du Vornic Teodor Burada en 1826 ; des documents sur *le passé du Consulat russe* à Jassy, par A. de Giers; articles historiques de A. D. Xenopol, de G. Mileticiu, de l'arhiereu Narcis Cretulesco, de Eug. Revent; scientifiques des Dr Naum, Cosmovici ; la traduction de la *Samaritaine* de M. Rostand par M. Botez-Gordon ; des vers, comptes-rendus et chroniques.

Dans la *Vieata Noua*, M. Densusianu s'acharne avec une certaine verve et « il n'a pas encore fini, » sur le *Dictionnaire* que M. S. Puscariu publie sous les auspices de l'Académie et qui semble bien un travail hâtif.

Reçu une nouvelle revue, *Printre Hotare*, qui publiera des récits de voyages, d'excursions, des articles de géographie, d'archéologie, des notes pittoresques, des curiosités ; ce premier n° promet beaucoup : *Expédition polaire belge* par E. Racovita avec 3 illustr ; la *Vue des Bucegi* par Nestor Urechia (5 illust.) ; une étude sur *l'essai de reconstruction* du pont de Trajan sur le Danube par Edg. Duperrex (3 ill.) ; les *Tsiganes en Roumanie* (6 ill.) par M. Statesco ; une page de l'Histoire de Bucarest de Jonescu-Gion sur *l'instruction des boyars* au XVIIIe siècle ; et des variétés très intéressantes sur les *icônes miraculeuses* de Roumanie, les *éléments roumains dans la langue des peuples voisins*, les *premiers géographes roumains*, etc. La typographie de la revue, due à l'Institut Minerva, est particulièrement soignée. — La *Viata literara si artistica* a cessé de paraître et M. Il. Chendi a passé à la direction, avec M. O. Goga, de la *Tara noastra* à Sibiu.

Dans la *Bibliothèque pour Tous* (librairie Alcalay) ont paru en traduction : le *Dernier jour d'un Condamné* de Hugo, des *Nouvelles choisies*

de Maupassant par Joan Adam, une *Nuit de Mai* de Gogol par V. Caraivan, *Tannhæuser* par St. O. Josif, *Qu'est-ce que la Vie?* de Flammarion par V. Anestin.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES NÉERLANDAISES

Etat de la poésie lyrique en Hollande. — Poésie « socialiste ». — Henriette Roland Holst-Van der Schalk : *Opwaartsche Wegen*, Rotterdam, Wakker et Cº, 1907. — P. C. Boutens : *Stemmen*, Amsterdam, Van Kampen en Zoon, 1907. — Edward B. Koster : *Gedichten*, Amsterdam, Nederlandsche Bibliotheek, 1908. — Edward B. Koster : *Studiën in Kunst en Kritiek*, Amsterdam, Van Holkema en Warendorf. — Edward B. Koster : *Over Navolging en Overenkomst in de literatuur*, Wageningen Johan Pieterse. — Edward B. Koster : *Odusseus' Dood*, La Haye. C. Bredee, 1908. — Shakespeare : *Macbeth*, tr. par Edward B. Koster, Amsterdam, Wereldbibliotheek.

Depuis quelques années nous sommes littéralement inondés de « lyrisme », ici en Hollande. Outre les recueils paraissant coup sur coup, signés la plupart de noms dont la veille on ne soupçonnait pas l'existence et qu'on oublie le lendemain, il ne se passe pas de mois que nos revues, toutes — et c'est effrayant ce que nous en avons, des revues ! — ne publient un nombre fort respectable de poèmes plus lyriques les uns que les autres. Hélas ! c'est généralement le nombre seul des dits poèmes qui impose le respect, à moins que ce ne soit encore leur longueur (1). Car, pour peu qu'on se donne la peine — une corvée ! — de parcourir cette surabondante production, on ne tarde pas à s'apercevoir que la qualité n'est nullement proportionnée à la quantité. Elle est veule et lâche, cette poésie, sans horizon comme sans idéal, vide de toute humanité, d'un manque absolu de simplicité, de largeur et de style ; poésie de sensitivistes maladifs, de pâles petits pessimistes qui ont désappris la joie, désappris d'écouter la grande voix de la vie ou, s'ils écoutent encore, n'arrivent plus à comprendre. Ajoutez que ces soi-disant poètes ont oublié les saines traditions de notre langue et que ce merveilleux instrument ne leur suffisant plus, parce qu'ils ignorent son inépuisable richesse ou qu'ils n'ont rien à dire, innovent à pleine fantaisie, sans se soucier d'aucune règle. Et voilà où nous ont menés l'individualisme excessif, l'impressionnisme malgré tout, l'anarchie littéraire, intellectuelle et morale, le culte exagéré du verbe, dans quoi tombèrent bientôt les poètes et prosateurs lyriques de 1880 : au raffinement extrême, à la décadence, à la mort du lyrisme (2).

(1) C'est ainsi que dans *De Beweging* (mai), M. Maurits Uyldert, épigone et fidèle élève de M. Albert Verwey, ânonne 303 vers, bien comptés, auxquels pour ma part je n'ai rien compris sinon — les dieux nous préservent ! — que ce n'est encore qu'un « fragment ». L'auteur intitule cela *les Soixante Minutes du Bonheur*.

(2) A l'étranger, d'ailleurs, la poésie lyrique et l'art, en général, ne sont pas moins malades que chez nous, souffrant de ce terrible mal qu'on pourrait appeler : la recherche du particulier, de l'accidentel ; d'où à peu près tous les autres défauts.

Douze ans à peine après la fondation du *Nieuwe Gids*, l'organe de l'école de 1880, le poète Herman Gorter, qui de tous avait été le plus démesuré individualiste, constatait la complète déroute de « l'art bourgeois », y compris le sien. Bientôt Mme Roland Holst, sortant de son cabinet de travail, où elle s'était renfermée pour d'abord accoucher douloureusement de pauvres poèmes sans vie, puis digérer les théories de Marx, vint se joindre à lui, et ensemble ils voulurent imposer le silence aux poètes et autres artistes, déclarant l'art chose inutile, luxueuse, voire inutile dans la société actuelle, mais persuadés au fond — suprême naïveté ! — que dans un avenir très prochain un art nouveau, une beauté nouvelle allaient sortir radieux du sein du prolétariat (de ce même prolétariat qui, parce qu'il peine du matin au soir, est incapable de rien créer et dont les sentiments poétiques, si toutefois son âme y est accessible, ne sauraient guère différer de ceux de la bourgeoisie, ces sentiments étant les mêmes à peu près dans tous les temps et pour tous les hommes). En attendant ils se mirent à l'œuvre, eux bourgeois convertis, pour nous donner déjà un avant-goût de cet art prolétaire. Mais combien ils furent déçus dans leur espoir, ceux qui dès lors, et de ces poètes se disant social-démocrates, avaient attendu un renouvellement de la poésie (1). Nulle valeur n'avait essentiellement changé, et seuls les naïfs purent s'y tromper encore. Socialistes convaincus et comme tels méritant notre respect, M. Gorter et Mme Roland Holst demeurèrent, le premier dans ses *Poèmes*, dits socialistes, et dans sa *Petite Epopée*, la seconde dans son recueil *De Nieuwe Geboort*, des poètes « bourgeois » au possible, impressionnistes, sensitivistes, décadents, comme avant, et ne voyant que l'accidentel ; répétant à satiété, il est vrai, qu'ils étaient devenus des fervents de Karl Marx, et remplissant leurs poèmes — dépourvus trop souvent de plastique et d'harmonie, et si peu humains — des misères du prolétariat, mais exprimant leur sentiment individualiste et leur pensée dogmatique (Gorter) ou leur sombre et pernicieux fanatisme (Roland Holst) dans une langue qui n'était point, qui ne saurait jamais être celle du prolétariat. Aussi passèrent-ils inaperçus, incompris de la foule pour qui ils croyaient écrire, ne trouvant des lecteurs et des admirateurs que parmi les plus raffinés des bourgeois.

(1) Que notre poésie lyrique toutefois tende à se renouveler ou, si l'on préfère, à se retremper aux vraies sources, c'est chose incontestable. De même on ne saurait nier que la pensée socialiste soit pour quelque chose dans ce changement : son influence est partout visible, dans la poésie comme dans le roman et le drame. Notons aussi que les poètes social-démocrates sont relativement nombreux dans ce petit pays de petits conservateurs ; je veux dire que nous avons quelques poètes de talent qui sont en outre social-démocrates et des social-démocrates qui se croient poètes. Mais de poète socialiste, en gardant aux deux termes « poète » et « socialiste » toute leur valeur, nous n'en avons qu'un jusqu'à présent : Adama van Scheltema, dont j'ai eu l'occasion de vous parler. Entre celui-ci et Guido Gezelle, ce prêtre catholique qui fut un homme si complet et qui est peut-être le plus grand poète lyrique des temps modernes, il n'y a qu'une différence de degré, de même qu'entre Gorter, par exemple, et les plus individualistes des poètes de 1880.

Enfin dans **Stemmen** (*Voix*, 1907), il a vaincu la solitude, il est revenu à la vie, à la joie : « La vie est joie », s'écrie-t-il. Il ouvre ses fenêtres toutes grandes au souffle bienfaisant de la nature, aux mille voix qui résonnent de toutes parts, si puissantes et si belles qu'il demeure frappé d'admiration, surpris seulement de ne pas les avoir entendues plus tôt. Le calme survenu dans son âme s'est communiqué à ses vers; le style en est devenu plus souple, le rythme plus harmonieux, la vision plus ample et plus sûre, le sentiment plus largement humain. Le poète raffiné et décadent de *Verzen* tend de plus en plus à se révéler un grand et sain poète de la nature et de l'humanité.

§

M. Edward B. Koster s'est toujours tenu à l'écart du mouvement poétique de 1880, et s'il a subi son influence (moins visiblement, d'ailleurs, que des grands classiques et des poètes lyriques anglais, lesquels il connaît comme peu d'autres), c'est seulement en bien.

Naguère il réunissait en un joli volume de 256 pages les meilleurs de ses **Gedichten** (*Poèmes*), extraits du grand recueil paru en 1903 sous le titre *Verzamelde Gedichten* (Rotterdam, W. L. Brusse). Il est à souhaiter que cette anthologie, à la portée de toutes les bourses, qui contient entre autres le beau poème narratif *Niobe*, devenu classique, soit favorablement accueillie du grand public ; elle le mérite à bien des égards. M. Koster est un poète plus égal, plus calme et plus réfléchi que ceux dont je viens de parler, mais moins spontané et moins émouvant. Sensible à toutes les beautés, il lui manque le frisson ; sa poésie reste un peu terne, sans envolée et sans grande imagination. Susceptible de toutes les émotions, il ne réussit que rarement à nous les communiquer, parce que, au lieu de les recevoir tout droit du spectacle de la nature et du contact de la vie, et de les laisser librement agir sur son âme pour les convertir ensuite en beauté, on jurerait souvent qu'il va les prendre dans la littérature ou que, les pesant et les mesurant trop, il ne les exprime qu'affaiblies. Cette poésie semble faite plutôt de réminiscences littéraires (lesquelles notre auteur s'assimile, du reste, à merveille) que de fortes impressions personnelles. Pour tout dire, Koster est un poète des plus distingués, mais non un grand tempérament.

En revanche il a des qualités que pourraient et devraient lui envier la plupart de nos impressionnistes. Plus qu'eux, il possède du style, un sens très développé du rythme, et il est maître de son instrument (et si cet instrument n'est pas infiniment nuancé de ton, du moins ne sonne-t-il jamais faux sous sa main). Puis, il offre aux jeunes poètes un bel exemple de travail sérieux et énergique. Ce qui leur manque à presque tous, c'est le style, la technique, la science du métier,

la connaissance et le respect de la langue. Tout cela, et ce n'est vraiment pas peu de chose, ils pourront l'apprendre à l'école de M. Koster. Et je leur conseille beaucoup de s'y mettre. Trop longtemps ils ont dédaigné l'étude, sous prétexte que ça gâte l'expression naïve et spontanée! Oui, naïfs et spontanés, ils le sont tant qu'il vous plaira, mais combien gauches souvent, voire illisibles!

Pour Gorter, je suppose qu'il ne s'en moque pas mal. En lui nous continuerons de voir l'immortel chantre de *Mei*, ce large poème lyrique qui vivra, dans ses meilleures parties, aussi longtemps que la langue néerlandaise ; mais le Gorter « poète socialiste », on aurait tort de le prendre tout à fait au sérieux, du moment qu'il ne se prend plus guère au sérieux lui-même.

Quant à Mme Roland Holst, le cas est différent. Cette femme impose le respect par sa haute sincérité. Elle croit fermement à son rôle de poète socialiste, elle est convaincue que ses chants trouveront un écho dans l'âme prolétaire. N'a-t-elle pas, à propos de son nouveau recueil : **Opwaartsche Wegen** (Chemins qui montent), déclaré que les non-social-démocrates ne sauraient pénétrer l'essence de son art? Heureusement (ou malheureusement), elle se trompe. Ces poèmes ne peuvent être pleinement goûtés que des seuls « bourgeois », qu'ils s'appellent socialistes ou anti-socialistes. Je veux dire qu'ils demandent pour être compris une culture très raffinée, l'expression, les images et les rythmes manquant absolument de simplicité. Faut-il s'en plaindre? Je le crois; car la simplicité et la clarté n'excluent point la beauté, au contraire! Et cependant, comparés à ceux de ses précédents recueils, ces poèmes me semblent un grand pas en avant. Plus vraiment beaux et plus harmonieux la plupart, on y découvre aussi, à bien écouter, des accents émus, profondément humains que nous avions si rarement surpris jusqu'ici chez cette poétesse. On dirait que le calme commence à se faire dans cette âme meurtrie et que la haine et le fanatisme peu à peu font place à l'amour. La note sombre domine encore, mais çà et là perce déjà comme une lueur de joie. A côté de la socialiste, au-dessus parfois, c'est la femme qu'on entend (surtout dans ces chants admirables sur l'amour maternel, sur l'amitié, et même dans le *Triomphe du Socialisme*), la femme vaillante et généreuse, à la volonté énergique et pleine de nobles aspirations. Désormais il ne faut plus désespérer de voir un jour Mme Roland Holst revenir entièrement à la vie et mériter le nom de poétesse socialiste, ou, pour mieux dire, sociale.

§

Un exemple frappant d'un plein retour à la vie nous est offert par P. C. Boutens. Ce poète, formé à l'école de 1880, héritier en ligne directe de l'impressionnisme et du sensitivisme de Gorter, mais plus

raffiné encore que celui-ci et plus subtil, d'une subtilité poussée aux dernières limites, plus soucieux aussi de la belle forme, nous apparaît dans son premier recueil : *Verzen* (*Poèmes*, 1898), comme un triste solitaire, à l'âme inquiète, au cœur rempli de désirs non satisfaits, qui n'espère rien de la vie et lui tourne le dos, qui ne juge la vie « bonne » que parce qu'elle « pousse doucement à la mort ». C'est l'état de maladie, de douloureuse prostration. Quatre ans après, dans *Praeludieën*, le poète semble entré en convalescence. Il commence à retrouver l'équilibre ; de nouveau la vie lui sourit, et bien que la mélancolie soit encore la plus forte, il croit à la possibilité du bonheur.

Les qualités que je viens de nommer, avec en plus un fort beau talent narratif et descriptif, se retrouvent dans le poème épique : **Odusseus'Dood** (*Mort d'Ulysse*), qui vient de paraître. Dans sa préface le poète nous dit :

Ce poème est une tentative de développer et de mettre en rapport avec la prétendue Télégonie ce qui est mentionné ou plutôt prédit dans l'Odyssée (vers 119-137) sur la mort d'Ulysse. Sous le titre Telegoneia il a existé, en effet, un poème en deux livres, par Eugammon de Cyrène (selon Eusèbe dans la 53e Olympiade, soit environ 550 av. J.-C.), dans quoi était peinte la rencontre tragique entre Ulysse et son fils Télégone et qui se terminait sur le mariage de Télégone et de Pénélope d'une part, de Télémaque et de Circé de l'autre. J'ignore s'il reste des fragments de cette Télégonie ; mais je sais que cette épopée passe pour le dernier et le plus mauvais des poèmes dit cycliques.

Le poète n'avait donc d'autre donnée que 18 vers d'Homère (qu'il traduit à la suite de la préface) ; c'est-à-dire qu'il a dû tout créer à nouveau. Il y a parfaitement réussi. Cette *Mort d'Ulysse* forme un digne pendant du poème *Niobe* et ne tardera pas à devenir classique comme ce dernier.

Faute de place, il me faut glisser sur les autres ouvrages de M. Koster : ses **Studiën in Kunst en Kritiek**, mélange d'impressions de Londres, qui feraient désirer d'avoir l'auteur pour guide à travers la grande ville, et de très intéressantes études sur divers poètes anglais, prouvant une lecture immense, une mémoire surprenante et une connaissance aussi profonde que vaste de la littérature anglaise, études qu'on ne saurait assez recommander à quiconque s'intéresse sérieusement à cette littérature ; puis son curieux petit volume intitulé **Over navolging en overeenkomst in de Literatuur**, où nous trouvons une foule d'exemples frappants d'*imitation*, d'*analogie* ou de simple coïncidence, cueillis par l'auteur, au cours de ses si nombreuses lectures, un peu dans toutes les littératures européennes, y compris les classiques.

Aux traductions de drames shakespeariens que nous devions déjà à la plume féconde et exercée de M. Koster, vient de s'ajouter celle

de **Macbeth**, témoignant comme les précédentes d'un travail patient, d'un admirable respect de l'original et d'une connaissance solide, non seulement de la langue anglaise, mais, chose plus rare, de la langue de Shakespeare. Je ne puis insister ici sur les grands mérites de ces traductions, mais je conseillerais à ceux de mes lecteurs qui comprennent le néerlandais de les comparer, pour la curiosité, à celles que M. Jac. van Looy a données de *Macbeth* et de *Hamlet*. La comparaison sera tout à l'avantage de M. Koster.

H. MESSET.

LETTRES SCANDINAVES

Andreas Haukland: *Nybyggerhistorier*, *Histoires de Pionniers*, Gyldendal, Copenhague et Kristiania. — Peter Egge: *Hjærtet*, *Le Cœur*, Gyldendal, Copenhague et Kristiania. — Thomas Krag: *Det Aller Helligste*, *Au plus haut*, Gyldendal, Copenhague et Kristiania. — Maria Haggren-Jotuni: *Kærlek*, *Amour*, Helios, Helsingfors.

M. Andreas Kaukland est un jeune auteur surtout descriptif. Il a écrit de minces volumes intitulés *les Grandes forêts* et *la Mer*, ainsi que l'histoire d'*Ol Jœrgen*. Il nous parle des régions de l'extrême nord, où la nature est âpre et hostile, où des races arriérées et diverses se mêlent, où la vie est monotone ou vagabonde, et toujours incertaine. Sa manière est sobre, d'un réalisme lyrique, simple et poignant.

Son dernier volume, **Histoires de pionniers**, raconte un Lapon qui, travaillant dans les champs avec la fille d'un cultivateur, la viole et l'emmène, et va bâtir avec elle une ferme dans la forêt qu'il défriche. C'est une vie muette et résignée de travail acharné, et de défense contre les bêtes sauvages, ours et loups. Deux fils naissent à ce couple. Pas de voisins ni de relations, sauf, une fois par an, le voyage à la foire pour vendre quelques peaux, acheter quelques ustensiles. Là, un jour, le fils aîné rencontre une jeune fille et l'emmène. La jalousie de son frère décide la mère à raconter son histoire au cadet, et à l'envoyer à la ferme d'où elle fut enlevée, et dont jamais depuis elle n'avait parlé.

Il n'y a pas en ce livre de dialogue, puisqu'il s'agit de gens qui ne s'expriment pas. Il n'y a pas de récit, car une histoire aussi simple ne comporte pas d'événements. M. Haukland s'est bien gardé d'expliquer l'élémentaire psychologie de ses personnages. Il se contente de les dépeindre, et il les fait admirablement comprendre. Des êtres aussi frustes se confondent presque avec la nature où ils vivent. C'est une description perpétuelle, mais vivante, sans nul hors-d'œuvre, sans « paysages ». Il n'y a guère de différence entre les êtres, hommes et animaux, qu'il met aux prises dans les incidents de chasse, et c'est précisément lorsqu'il raconte les animaux, ou des hommes

tout proches d'eux qu'il est le plus à l'aise. Nous sommes bien loin, avec ce réalisme si vrai, si simple, des histoires du Nordland qui commencèrent autrefois la réputation de Jonas Lie. Ce qu'écrit M. Andreas Haukland est véritablement nouveau. Seulement, on peut se demander si cet écrivain saura renouveler ses sujets et son talent. Nous ne pourrions nous intéresser longtemps à des personnages qui ne s'expriment pas et qui ont d'ailleurs si peu de chose à exprimer.

§

Avec M. Peter Egge, nous revenons à la ville, dans une société bourgeoise et même riche, et pourtant le principal personnage de son dernier roman, **Le Cœur**, s'exprime aussi peu, est presque aussi muet que le Lapon de M. Haukland. De tels caractères renfermés ne sont pas rares, paraît-il, en Norvège : la vie de marin et la vie de paysan les développe, et les gros négociants descendent, le plus souvent, de familles de marins. Tel est le cas d'Ejlert Stange, le silencieux héros de M. Peter Egge. Il a de qui tenir : d'après son père, il n'y a qu'un bonheur, s'il en est un, le travail, et ce que les gens appellent le bonheur n'est qu'une ivresse, qui laisse longtemps après elle un goût d'amertume. Mais Ejlert, à trente-quatre ans, lorsque son père meurt, ne sait rien de tout cela, rien de sa famille et de l'expérience de son père, rien de la vie, rien de rien. Il connaît uniquement les affaires que désormais il doit diriger, et il n'éprouve pas le besoin d'un plus large horizon. Seulement il désire vivement éprouver la sagesse des conclusions paternelles.

Que le travail soit ou non le seul bonheur, il sera toujours pour Ejlert Stange le grand refuge, et remplira sa vie. Il aime diriger, gouverner. Il faut qu'il commande, qu'il soit le premier, le chef. Il est sans ambition, mais absolument autoritaire. C'est pourquoi sa vie propre commence seulement à la mort du père, lorsque nul respect volontaire n'impose plus à son initiative aucune limite imaginaire. Sa volonté d'ailleurs s'exerce, bien entendu, de haut et de loin, comme sans effort, ascendant devant lequel chacun semble s'incliner spontanément.

En un point, toutefois, sa volonté est impuissante. Ce mutisme obstiné dans lequel elle s'ébauche et se précise et peu à peu prend une forme inaltérable, il ne peut y renoncer, même quand il le voudrait, quand il sent qu'il faudrait parler librement, laisser couler sa pensée, et que ce mutisme même est ce qui le plus nuit à l'objet de sa volonté. C'est surtout dans ses rapports avec sa femme que se manifeste cette impuissance du négociant. A demi étrangère, mince et brune, musicienne, habituée à se sentir entourée d'affection, accueillante et aimant la lumière et les fleurs, on ne saurait imaginer rien de plus

éloigné qu'elle du vigoureux héritier d'une vieille famille de la ville, ignorant du dehors, de manières froides, sans amis, et dont la vie se passe dans un bureau triste, donnant sur un mur de ses magasins.

Il aime profondément sa femme : il l'aime sans réflexion, sans savoir ni pourquoi ni comment, il l'aime, tout simplement ; il ne se rend pas compte qu'elle représente pour lui tout ce qui lui manque, le désir de relations, l'expression douce et facile, l'amour des fleurs et l'air du dehors, et il ne fait aucun effort pour pénétrer dans le monde de pensées de sa femme; il n'en a pas plus l'idée qu'il n'aurait celle de la mettre au courant de ses affaires. Et ils vivent ainsi côte à côte comme étrangers l'un à l'autre. Pourtant, il la conquiert peu à peu ; sa loyauté la dispose bien ; d'un esprit généreux et large, il la laisse du moins pleinement libre dans son domaine propre, et un homme tel que lui n'a pas besoin de faire valoir ni de multiplier ses attentions. Il ne le pourrait pas, il est vrai, et lorsqu'il procure à sa femme une joie, il faut qu'il attribue aux circonstances, au hasard, le mérite de l'invention : c'est une sorte de pudeur spéciale, qui l'empêche de se laisser surprendre en attitude sentimentale.

Le résultat est que la femme, plus faible, après avoir été attirée vers lui, peu à peu s'en éloigne, et finit par subir un entraînement banal. Depuis ce jour, le silence n'est plus entre eux un simple usage, il devient la règle vengeresse. Et c'est alors à elle de lentement reconquérir son mari et d'amener enfin l'intimité confiante qui n'avait jamais existé dans leur union.

Ce livre sévère est parfois un peu lourd. Trois personnages secondaires sont décrits juste autant qu'il était nécessaire pour leur donner une réalité. La femme, même, n'est pas au premier plan : Ejlert Stange est l'unique personnage de ce roman où il n'y a presque pas de dialogue, pas de descriptions, et où peu d'événements se passent. Mais il convient de louer la construction solide de cet ouvrage sérieux et comme loyal, d'où émane une émotion triste et sincère.

§

J'ai déjà parlé ici de Thomas Krag, qui a écrit plusieurs assez beaux romans. Son dernier, **Det Aller Helligste**, c'est-à-dire « le bien suprême », ou à peu près (on sait que les titres sont souvent ce qu'il y a de plus difficile à traduire), paraît avoir obtenu un succès supérieur à celui qu'obtinrent ses livres de ces dernières années, et j'ai quelque peine à comprendre ce goût du public. A l'inverse du roman de Peter Egge, dont je viens de parler, si sérieux et logique, et auquel on pourrait peut-être reprocher de manquer un peu de fantaisie et d'imprévu, *Det Aller Helligste* est prodigieusement confus, au point d'être presque incohérent, ou du moins trop injustifié. Il est vrai que, lorsque l'on prend des fous comme personnages de roman,

aucune justification n'est nécessaire. On trouve dans ce livre des situations intéressantes, comme l'inquiétude du jeune homme dont le père est devenu fou, des scènes d'une bonne observation, surtout au début, les scènes d'enfants, et bien d'autres choses. Mais on ne voit pas pourquoi le principal personnage de la dernière partie s'appelle Harald Ebbe : il n'y a aucune raison pour que ce soit le même qui s'appelle ainsi dans la première partie. On retrouve, çà et là, successivement, les impressions que l'auteur aime faire éprouver, comme celle de l'isolement des êtres humains, même apparemment intimes, et l'aspiration vers l'isolement réel. Mais je préfère les retrouver en quelque œuvre antérieure, plus cohérente, telle que *Ulf Ran*.

§

Il paraît que l'on discute beaucoup, en Finlande, en ce moment, le volume de Maria Haggrén-Jotuni, intitulé : **Amour**, et un correspondant inconnu m'a fait l'honneur de m'adresser une traduction suédoise de ce livre (car l'original est écrit en finnois), en me demandant mon avis. Le sujet de ce livre n'est pas nouveau, évidemment, mais il faut croire qu'il n'est pas épuisé non plus, puisqu'on écrit tant sur l'amour, et que ce que l'on écrit provoque souvent réflexion et polémiques animées. Il me semble pourtant qu'en France, où l'amour a été vraiment par trop encombrant, il laisse enfin place plus large aujourd'hui à d'autres sujets, tandis que je ne vois pas la même tendance dans les pays scandinaves. Il est vrai que l'amour y paraît peut-être un sujet moins usé, parce qu'il y a moins longtemps que la littérature le traite avec un réalisme vraiment assez libre. Je pense que ceci est une des raisons du succès du livre de Mme Maria Haggrén-Jotuni, car on y trouve une vigueur de touche, une sincérité d'expression, dont il convient de louer grandement l'auteur.

Ce livre est composé de treize nouvelles ou esquisses rapides. Plusieurs n'ont pas plus de six pages. Sous cette forme si condensée l'auteur réussit à nous peindre à la fois des types et des situations extrêmement variés, et à les rendre vrais et vivants. C'est un peu une revue des manières d'être et de sentir en amour, mais où chacun des types est individualisé, chaque situation particularisée. Il y a là incontestablement du talent; mais des esquisses ne sont tout de même que des esquisses, et un talent complet ne peut vraiment s'affirmer qu'en des œuvres plus développées.

Si d'ailleurs ce petit volume a vivement excité la curiosité, ce n'est pas sans doute uniquement, ni même principalement pour ses mérites littéraires. L'amour, dans les pays scandinaves, est surtout le sujet de dissertations morales auxquelles on excelle : une partie de l'œuvre de Sœren Kierkegaard, par exemple, y est consacrée, et

l'abstraction philosophique s'y mêle à des vues d'un réalisme simple qui était alors interdit à la pure littérature. D'ailleurs le groupement de ces nouvelles montre évidemment, de la part de Mme Haggrén-Jotuni, l'intention d'exprimer ainsi ce qu'elle pense de la nature de l'amour. Et cela est intéressant parce que, femme, elle n'a parlé que de l'amour des femmes.

Pour elle, l'amour est exclusivement sensuel, ou du moins avant tout sensuel et purement instinctif : il naît en coup de foudre et ne meurt pas. Une certaine clairvoyance de la raison à l'égard de l'aimé n'est pas impossible, mais parfaitement impuissante à diminuer la force de l'amour spontané. Enfin l'amour comporte une soumission, un esprit de résignation extrêmes envers l'aimé, et s'il n'est pas inaltérable, il ne fait que se transformer sans se perdre.

Telle est, il me semble, l'idée que l'on devrait se faire de l'amour, si les exemples divers donnés par Mme Haggrén-Jotuni devaient être considérés comme un résumé complet de notre expérience. Je crois que c'est là une expérience incomplète, et que notamment la raison, qui peut souvent tuer l'amour, peut aussi en former un élément déterminant, et qu'il peut naître lentement, et qu'il peut mourir. Mais nous ne demandons pas à un écrivain de nous dire sur ces sujets toute la vérité. Qu'il ait du talent et de la sincérité, c'est déjà beaucoup. Qu'il provoque en nous un éveil et un combat d'idées : il nous comble.

P.-G. LA CHESNAIS.

VARIÉTÉS

Le Christian Scientism. — Notre siècle aura vu les femmes dans toutes les fonctions. L'avocate et la doctoresse sont déjà des vieilleries. La « cochère », la « femme-sandwich », qui leur ont succédé, n'étonnent plus personne. A peine s'il se trouve encore quelque retardataire pour leur jeter au passage le conseil d'aller raccommoder leurs bas.— A quoi d'ailleurs elles auraient le droit de répondre qu'avant de les raccommoder il faut pouvoir en acheter.

Mais connaissait-on la femme ministre du culte et fondatrice de religion ? C'est à l'Amérique, il va sans dire, que nous la devons, en la personne de la très Révérende Mrs Mary Eddy Baker, « discoverer » et prophétesse de « la Science chrétienne » (Christian Scientism). Cette révérende dame a été, en outre, ordonnée par un décret du College « theological, metaphysical et psychical » de Boston, réuni, pour ce, en Assemblée solennelle, « pastor emeritus » du culte scientiste — ce qui, à vrai dire, n'est que justice et ne saurait surprendre, puisque ce culte, c'est elle qui l'a inventé.

C'est tout de même une créature extraordinaire que cette Mary

Baker. Ses nombreux biographes, en particulier l'Honorable Robinson, major des Scientistes et apôtre zélé de ce Messie féminin, ont déclaré que Mary Baker « avait atteint les sommets de la lumière ». Selon l'Honorable Robinson, on ne peut la comparer « qu'à Moïse, Jeanne Darc et Mme Récamier tout ensemble » et la prophétesse elle-même n'a pas caché que sa venue était annoncée par les paroles : « Je m'en vais, mais je vous enverrai un nouveau *conforter.* » Ce conforter n'était autre qu'elle, Mrs Eddy Baker. Selon cette dame, les temps sont proches où l'on dira : « Vingt ans après Mrs Eddy », comme on dit : Vingt ans après Jésus-Christ.

Ce qu'il y a d'intéressant, et de vraiment neuf dans cette religion fondée par une femme, c'est qu'elle est en même temps une science — une science qui enseigne le moyen de se bien porter, et l'horreur des médecins. La Faculté, voilà l'ennemie. C'est au médecin que l'on dit : *Vade retro.* Le premier acte d'adhésion exigé de ses fidèles par Mrs Baker est : «Je renonce à la médecine, à ses pompes et à ses œuvres.» Et c'est ainsi que Molière fit du scientisme sans le savoir.

La crainte du médecin est en effet assez sage. Mais comment, sur cette base, Mrs Eddy en est-elle venue à construire un système religieux? Elle même nous l'a raconté dans un de ses ouvrages :*Science and Health with Key to the Scriptures* (Science et Santé par la clef des Ecritures).

A l'âge de vingt-huit ans, nous dit-elle avec une charmante simplicité, j'ai découvert la science du Christ, et la solution du stupéfiant problème de la vie... En allant à l'aventure le long des bois et des champs, et en cueillant des fleurs, Dieu m'a gracieusement révélé, et à *titre absolument gratuit*, le principe de l'Etre et de la Santé !

La Révérende insiste, dans tous ses écrits, sur ce point que la prime fut gratuite. La question, on le sent, à ses yeux a son importance. Ajoutons d'ailleurs qu'il s'en faut, et de beaucoup, que Mrs Eddy, par la suite, ait suivi cet exemple d'en Haut, et offert la même gratuité à ses disciples.

A partir de cette heure, la prophétesse s'aperçut que ce qu'on appelle maladie et mort n'est qu'une erreur, une illusion imposée à notre crédulité et soigneusement entretenue par Docteurs et Apothicaires, sans oublier les pompes funèbres. Ce n'était, comme elle le dit elle-même, « qu'une épouvantable habitude de l'esprit », quelque chose comme un tic que se seraient légué les générations. Mrs Eddy connut, toujours à titre gracieux, « que le mal n'a pas de réalité » et découvrit « l'adaptation de cette grande vérité au traitement de toutes les maladies ».

« Mettre les gens en garde contre la mort, nous dit-elle, est une faute grossière qui ne tend qu'à effrayer les ignorants. » Ah ! si seulement on l'avait su plus tôt !

Rien n'existe, hors le « mental ». Que faut-il pour supprimer le mal? Tout simplement ne plus y croire. Les choses que l'on ignore sont-elles? Point, puisque vous ne vous en occupez pas, observe excellemment Mrs Eddy sous la dictée de l'Esprit. — Cessez donc de vous figurer que vous avez un corps. Renoncez à cette habitude fâcheuse, et pourtant si répandue, de croire que ce corps peut souffrir et même mourir. Et du coup, souffrance et mort, chassées du « mental » disparaîtront de l'Univers.

Pendant vingt-cinq ans, Mrs Eddy a parcouru l'Amérique pour y semer la bonne nouvelle. Le Scientisme a dû livrer, et devra livrer encore, nous apprend-elle, de rudes combats. Pourquoi? « Parce que « le monde a pris l'habitude d'être malade et qu'il va se trouver « tout désorienté quand il ne le sera plus. » On n'eût point cru que ce fût une habitude à laquelle il tenait tant. — Elle appuie sa doctrine sur les quatre axiomes suivants, qu'elle veut bien qualifier de *mathématiques* :

— Dieu est dans tout.
— Dieu est bon, Dieu est esprit.
— Dieu, l'Esprit, étant tout, rien n'est matière.
— La vie, Dieu et le bien, nient la mort, le péché et le mal. La maladie, le péché et la mort nient la vie, Dieu et le bien.

Ces propositions, encore que mathématiques, ne paraîtront peut-être point de nature à soulever les masses. Il n'en est pas moins vrai qu'elles ont suscité le plus vif enthousiasme, et gagné à la prophétesse, non des milliers, mais des *millions* d'adeptes. Il convient de dire qu'elle y joint la promesse formelle, et d'un intérêt plus pratique, que tout réussira à ses disciples, et qu'il suffira de marcher à sa suite pour gagner beaucoup d'argent. Ceci, au premier abord, peut sembler en contradiction avec la doctrine de l'Esprit pur. Mais une religion n'en est pas à quelques contradictions près... Que dire alors quand c'est une religion fondée par une femme!

La prophétesse a d'ailleurs paré à toute critique et coupé le pied aux objections, en plaçant en tête de son ouvrage le plus important — je veux dire le plus volumineux — la déclaration suivante :

Le génie de la femme tremble, recule, et se dérobe, s'il lui faut controverser avec des esclaves, ou des imbéciles.

Qui donc, après cela, se hasarderait à entrer en discussion avec Mrs Eddy? — combien fine, et combien restée femme, quoique « pastor emeritus ».

Les Scientistes ont envahi l'Europe. En Allemagne ils sont devenus si nombreux que l'Empereur s'en est ému et songe à les expulser. A Paris, leur culte se tient le dimanche, matin et soir, au « Wa-

shington Palace ».Curieuse de savoir à quel degré d'édification pouvait atteindre un service religieux, imaginé et célébré par des femmes, je m'y suis rendue dimanche dernier.— Salle comble. A peine pouvait-on se placer. D'abord on distribua des brochures, avec gravures explicatives : un enfant épanoui et rebondi, au milieu des lions et des tigres, et en exergue : « *They do not hurt.* » — « Il n'y a rien de bon ni de mauvais, c'est la pensée qui le fait ainsi. »— « Le mal n'a pas de réalité. Il n'est ni personne, ni endroit, ni chose. » — Et celle-ci, qui fait rêver : « Où est la vérité? Là où est la santé... »

Sur l'estrade une dame se leva.Son nom et sa qualité de « Doctor» étaient inscrits sur une pancarte qui désignaient les « ladies Speakers ». D'abord le présence d'un Docteur,même en jupons,en pareille assemblée, me surprit. Mais tout s'expliqua. C'était un Docteur en Théologie — gradé et ordonné, toujours par ce collège de Boston qui me paraît bien ne reculer devant rien en fait de mystification. — Cette dame, qui combinait, grâce à un corsage de soie et à des besicles, l'aspect féminin et ecclésiastique, prit la parole, me dit-on, en qualité de Ministre du culte. Elle nous déclara, entre autres choses obscures, sanctifiantes, et hygiéniques, que le mission du Christ fut de réconcilier l'homme avec Dieu. — Mais qu'il appartenait à Mrs Eddy de réconcilier Dieu avec l'homme. Tout le monde parut goûter fort cette subtilité, où se trouvait en outre, paraît-il, une vertu curative singulière. Puis on récita le Pater selon le sens spirituel, c'est-à-dire revu, corrigé — augmenté, hélas! — par Mrs Eddy.

Notre père (mère et Dieu tout à la fois), Sanctifié ton nom (qui est adorable), Vienne ton royaume (qui est en nous), soit faite ta volonté (incapables nous sommes de la comprendre). Donne-nous le pain quotidien (nourris nos affections affamées). Oublie nos dettes (nous oublions nos débiteurs), Et que l'amour ne nous induise pas en tentation (mais nous délivre du péché et de la mort).

Aux profanes, il ne paraîtra pas que l'Oraison Dominicale ait beaucoup gagné à ces fioritures. Mais on en prendra occasion pour admirer, une fois de plus, ce peuple américain, et cette mentalité protestante, inaccessibles au ridicule, à qui semble tout naturel que ce soit une dame trois fois mariée, deux fois divorcée — car la Révérende est tout cela — que Dieu le père ait suscitée après vingt siècles d'attente, pour corriger l'œuvre de son fils.

On entonna ensuite le cantique dont voici la traduction :

Je, je, je, je, soi-même, je,
Le dedans et le dehors,
Le comment et le pourquoi,
Le quand et le où, le bas et le haut,
Tout est en je, je, je, je, je.....

Le service du matin est religieux. Celui du soir est en outre sani-

taire. Les « Ladies Cureers » — Dames guérisseuses — trônent à leur tour sur l'estrade. Ce sont elles qui, par persuasion et judicieuse application des paroles de l'Ecriture selon les cas, vous enlèvent toutes les maladies — non à titre gracieux toutefois. La moindre consultation vaut de l'or, à tous les points de vue, et surtout à celles qui les donnent. — The Lady Cureer présidente développa l'ordinaire thème scientiste : ce n'est pas le mal qui tue, c'est le médecin. — Médecine, clinique, thérapeutique, autant de billevesées. Jésus-Christ décrivait-il les maladies ? Nullement. Il les guérissait — ce qui est en effet beaucoup mieux. Au surplus, quand le Sauveur est mort, est-ce un docteur qu'il envoya chercher pour le ressusciter ? Là-dessus, il ne lui suffit pas de remonter au déluge, car elle nous entretint de l'imperturbable santé des Préhistoriques. Depuis l'Arche de Noé, les docteurs pullulent. Y a-t-il moins de malades ? au contraire. D'ailleurs que font les chirurgiens ? ils coupent le membre. Un boucher en ferait autant. Quant aux aliénistes, chacun sait qu'ils sont les vrais fous.

Tout n'était point absurde dans ce discours. La fin en rachetait le commencement. Mais l'assistance n'eut pas le loisir de le méditer. Les guéris venaient s'exhiber sur l'estrade. Chaque dame Cureer présentait ses sujets. C'est ainsi qu'un jeune homme, timide et les yeux baissés, comme tout bon Américain quand il y a des dames, vint donner d'une voix basse et émue des explications sur son « cas » auxquelles on comprit peu de chose, si ce n'est qu'il avait recouvré la santé, grâce à cette habitude, due au Scientisme, de se retirer dans le « Closet » au moins une heure par jour. Ce « closet », que l'on se rassure, était celui de l'Esprit, et ceci signifiait qu'il était rentré en lui-même. D'autres défilèrent ensuite et proclamèrent leurs cures miraculeuses, avec un air de sincérité et de foi, il faut le reconnaître, absolument stupéfiant.

L'occasion étant bonne pour m'instruire jusqu'au bout, je me laissai remettre aux mains d'une Lady Cureer, et lui confiai que je croyais justement souffrir d'une fluxion. Elle me cita la parole : « Celui qui dira à cette montagne : marche, et viens dans la mer — et n'aura nul doute en son cœur, mais croit que les choses qu'il dit arriveront, il aura ce qu'il aura dit. » Et encore : « Quelles que soient les choses que vous désirez, croyez que vous les recevrez, — et vous les aurez reçues. »

Ayant avoué qu'en dépit de ce spécifique je persistais à nourrir l'illusion d'un violent mal de dents, elle devint sévère : « Votre âme a-t-elle des dents ? Alors comment pouvez-vous dire que vous avez mal aux dents ? Certainement vous n'y avez pas mal dans le « mental ». D'ailleurs consentez-vous à avoir une fluxion ? Non sans doute. Donc vous n'en avez pas. »

Et comme elle me tendait une bourse, avant de faire le tour de l'assistance, soudain je me sentis initiée à la science chrétienne. En cinq minutes, il m'apparut queje venais d'en saisir le fin du fin, autant qu'une élève de troisième année au psychical Collège de Boston. Et je ne mis rien dans la bourse, mais lui dis avec componction :

— Croyez que vous venez de recevoir cinquante centimes. Ce sera exactement comme si vous les aviez reçus.

Il y aura toujours de ces âmes endurcies à qui manque la foi qui amène les montagnes dans la mer, et l'argent dans la poche des thaumaturges.

Il est aisé de se moquer. Toutefois, si l'on y réfléchit, on restera confondu devant l'extraordinaire puissance d'une femme qui a créé des fanatiques, qui par ses seuls moyens d'action a fondé un collège où affluent les étudiants par milliers — des journaux, des revues — un livre qui, en 1900, en était déjà à son trois cent soixante-deuxième mille d'exemplaires.

Et qu'on n'aille pas se figurer une de ces sectes excentriques et éphémères, comme il en naît et meurt par douzaines en Amérique. Auprès de Mrs Eddy, le pape n'est qu'un pauvre sire. En quelques années plus de *neuf cents* églises de son culte ont surgi dans les principales villes des deux mondes. A la première modeste chapelle a succédé une basilique plus vaste que Saint-Pierre-de-Latran et d'une richesse qui défie toute description. Pour la construction de ce temple fabuleux, les dons affluaient à tel point qu'il a fallu insérer un avis dans les journaux pour les faire cesser. Une seule partie de ce monument inouï, réservé à Mrs Eddy — la mother's room — a coûté plus de 500.000 dollars. Dernièrement encore, la prophétesse a donné 130.000 dollars pour la construction d'une église dans le voisinage de son habitation. Du jour où elle a fixé ses pénates dans la petite cité de Concordia, la population est devenue d'un million d'habitants. On a composé un hymne en son honneur, où il est dit « qu'elle a vaincu « l'ignorance superstitieuse, elle a éveillé le monde de l'épouvantable « cauchemar de la matière... Et son auréole de gloire s'élargira et « deviendra plus sacrée avec les temps ».

Richement vêtue, littéralement cuirassée de joyaux, elle vit dans une demeure splendide que ses admirateurs s'ingénient sans cesse à embellir, trop heureux, pour seule récompense, d'entrevoir un instant l'idole quand elle passe dans sa voiture, au trot de ses chevaux de race, — don, comme le reste, d'un fanatique.

Illuminée, folle, ou mystificatrice, Mrs Mary Eddy Baker n'en reste pas moins une des figures les plus étranges de ce temps. Elle donne, comme on dit, une fière idée du pouvoir de la femme—, du moins en Amérique.

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER.

LA CURIOSITÉ

Collection Debacker : objets divers, tapisserie de la « Noble Pastorale ». — Collection Hélène Chauvin : estampes en couleurs. — Vente Edgar de Porto-Riche : Objets divers, tableaux, miniatures. — Collection Coudray : tableaux modernes. Collection Charmetant : objets et tableaux religieux. — Ventes Octave Uzanne. — Collection Thadée Natanson : tableaux modernes.

Il est maintenant trop tard pour qu'une vente sensationnelle illustre ce printemps, comme les ventes Mühlbacher et Sedelmeyer avaient illustré le printemps dernier. Contentons-nous de ventes honorables. Elles furent particulièrement nombreuses, cette année. La plupart se ressemblent plus ou moins. On incline donc à ne pas insister sur toutes, à signaler seulement l'essentiel.

Dans la **vente de Mme Debacker** figurait une belle tapisserie de Beauvais du XVIIIe faisant partie de la Noble Pastorale, d'après Boucher, et représentant les *Plaisirs de la pêche*, M. Seligmann l'acquit pour 120.500 fr. On mit aussi aux enchères une aquarelle gouachée, admirable de grâce et de finesse, *Portrait de Mme Dugazon*, par Claude Hoin. M. Arthur Veil Picard la poussa jusqu'à 46.000 fr. sur une mise à prix de 20.000 francs.

La **collection de Mlle Hélène Chauvin** se distinguait par un choix tout à fait précieux d'estampes en couleurs. On en comptait 120. Ces estampes furent chaudement disputées. La comtesse de Fitz-James paya 7.600 fr. une épreuve du *Portrait d'Edouard Dagoty*, par Lasinio. Deux pièces en couleurs avec marges par W. Ward, d'après Morland, revinrent à M. Pfizer à 4.700 fr. M. G. Petit donna 3.800 fr. de l'*Escalade* et d'*Heur et Malheur*, par Debucourt. Pour la même somme M. Choudens obtint le *Compliment*.

Quelques jolies miniatures entraient dans la **collection Edgar de Porto-Riche**. Elles se vendirent entre 80 et 100 fr. Les amateurs dédaignent encore l'art si charmant de la miniature sur ivoire... jusqu'au jour où il sera « chic » de s'en occuper !

La **collection de M. Coudray**, parfumeur de son vivant. comprenait des peintures et, surtout, des peintures modernes, d'où toutefois l'école impressionniste était exclue. Veut-on quelques prix ? Le *Berger et son troupeau*, par Charles Jacque, adjugé 13.000 fr. à M. G. Bernheim ; *Biblis*, par Henner, adjugée 13.000 fr. au même ; les *Pêcheurs bretons*, par Ribot, adjugés 2.150 fr. à M. Wentworth ; *Soleil couchant*, par Harpignies, adjugé 5.100 fr. à M. Bonjean ; la *Dryade surprise*, par Fantin-Latour, adjugée 4.100 fr. à M. Fromentin.

Parmi les aquarelles : l'*Etang dans la forêt de Fontainebleau*, par Harpignies, adjugé 1.050 fr. à M. Bonjean ; *Forêt de Fontainebleau, au Bas-Bréau*, par Ziem, adjugée 350 fr. à M. Le Roy.

C'est Me Henri Baudoin qui présida les vacations de **la vente de**

Mme **Bowes de Saint-Amand.** Seuls les amateurs de diamants et de bijoux les suivirent avec quelque attention.

Dirai-je quelques mots de la **collection de Mgr Charmetant?** C'était un assemblage d'objets religieux et de tableaux à sujets religieux où ne se détachait rien de bien remarquable. A retenir cependant une toile d'Ingres, *Vierge en prière*, vendue 8.700 fr., un tripytque de l'école française du XIVe représentant le martyre de saint Didier, vendu 6.000 fr. à M. Bachereau; un reliquaire en bronze doré du XIIIe avec émaux champlevés, vendu 8.100 fr. Quelques objets profanes se remarquaient dans ce tas, notamment une jolie *Vue du palais des Doges*, par le Canaletto, vendue 4.600 francs.

Je me garderai encore d'oublier les **ventes Octave Uzanne**. Celle des objets d'art fut confiée à Me André Couturier, celle des dessins et estampes à Me Desvouges. Parmi les dessins on en observait un assez curieux de Millet, *Suzanne et les vieillards*, vendu 375 fr., et un autre de Constantin Guys, l'un des mieux inspirés de cet artiste, la *Femme à l'éventail*, vendu 420 francs.

J'arrive enfin à la **vente Thadée Natanson**, réalisée le 13 juin par les soins de Me Baudoin et de l'expert Bernheim jeune; et sur laquelle je me permets d'insister : à beaucoup de points de vue, elle apparut fort instructive.

M. Thadée Natanson et ses frères sont ce qu'il est convenu d'appeler des « figures parisiennes ». Nul n'a perdu le souvenir des efforts qu'ils firent, voici plus de quinze ans, pour aider au succès d'un groupe de jeunes écrivains et d'une école de jeunes artistes. La *Revue Blanche* connut ainsi de beaux jours et, quand les circonstances amenèrent sa disparition, il y eut de légitimes regrets. Depuis, ses anciens collaborateurs et ses anciens protégés sont allés à des destinées diverses, desquelles nous n'avons pas à nous préoccuper.

La question reste seulement de savoir ce que vaut l'art de quelques peintres, sur lequel s'excitèrent des critiques, des amateurs, M. Thadée Natanson en particulier.

Aujourd'hui nous pouvons juger cet art avec du recul. De plus, ses producteurs ont eu le temps de donner leur mesure. L'exposition d'une collection comme celle de M. Thadée Natanson, où figuraient près de soixante œuvres des peintres bannerets de la jeune école, se présentait donc comme une rare bonne fortune. N'était-ce pas l'occasion de refaire un petit examen de conscience? J'imagine que beaucoup de visiteurs se livrèrent à cet exercice utile, et qu'il en résulta immédiatement chez eux une folle envie de sourire de leurs administrations anciennes!

La collection Thadée Natanson ne comprenait qu'un assez beau morceau de peinture : le propre portrait de l'amateur, par Vallotton. Certes, voilà une œuvre dure de lignes, comme découpée à l'emporte-

pièces. Du moins, elle est peinte avec sûreté, dans des tons un peu sévères, mais bien harmonisés, où les noirs et les verts s'associent en gradations habiles. L'expression du personnage est calme, songeuse, un peu triste peut-être. La tête assyrienne, son buste vigoureux, se détachent dans un intérieur d'intimité, qu'éclaire une fenêtre ouverte sur la campagne. En voyant cette œuvre de Vallotton, on songe à Clouet, à Holbein, à d'autres encore. Et cette association d'idées n'est pas un déshonneur pour M. Vallotton. On n'est pas un pasticheur parce qu'on rappelle quelqu'un, parce qu'on a de la parenté avec des Maîtres. *Il faut avoir des parentés.* Ceux qui se récrient le plus contre ces parentés, qui, grands seigneurs, haussent les épaules avec une moue de pitié, se doutent-ils qu'ils ont, eux aussi, des parentés, sinon avec les Maîtres anciens pleins de génie ou de talent, du moins avec des contemporains plutôt médiocres? Et parce qu'on a des parentés avec les Maîtres anciens, en dérive-t-il que ces parentés excluent l'originalité, le tempérament, la personnalité? C'est de la pure bêtise de le soutenir. Il serait aisé de découvrir dans les œuvres de MM. Bonnard, Roussel et Vuillard, les peintres préférés de M. Thadée Natanson, des influences, — qui n'en sont pas meilleures parce qu'elles sont proches de nous. En retour, il est moins facile d'apercevoir leur talent, car ne confondons pas talent avec bizarrerie.

Si ces peintres sont de bonne foi, et il sied de le supposer, ce sont des *fourvoyés*, auxquels on doit souhaiter de revenir dans le vrai chemin, comme ont fini par y revenir quelques-uns de leurs aînés ou de leur génération, tels Maurice Denis, Anquetin, Zuloaga, Armand Point, Emile Bernard.

Laissons là la critique passionnée, presque toujours aveugle et injuste, sœur de la critique snob, toujours sotte : attachons-nous à la critique simplement compréhensive, assez sage et assez courageuse pour admirer l'art partout où il se manifeste, dans toutes les écoles, dans l'impressionniste comme dans les autres. Or, l'art n'existe pas sans l'obéissance à des règles essentielles, règles de dessin, de perspective, de coloris.

Dans leurs œuvres de la collection Natanson, MM. Vuillard, Roussel, Bonnard ont-ils observé ces règles primordiales? Ils gagèrent sans doute de s'en passer. Aussi firent-ils de l'art *nègre*. Le *Pot de grès* de Vuillard est un fouillis de choses informes. Quelle peine il faut pour découvrir des visages humains et des fleurs! Tout est sur le même plan. Et quel coloris monochrome et laid! Le *Square*, la *Fenêtre sur les bois*, toutes les autres toiles donnent la même pitoyable impression.

Quelles qualités y a-t-il dans la *Femme au bas* et dans l'*Indolente*, de M. Bonnard? Ces toiles sont de simples horreurs. Dans l'*Indolente* il faut de la bonne volonté pour distinguer un corps de

femme tout contorsionné. Dans la *Femme au bas*, une tache noire tranche de façon désagréable dans une tonalité d'un gris sale. Et, en vérité, à quoi ressemble ce corps de femme, — de pauvre petite femme, maigre et osseuse? Ces défauts de perspective, de contours, de coloris, se retrouvent dans l'*Ivresse du crépuscule*, de M. Roussel, dont l'idée est cependant séduisante.

Mais il est admis que ces peintres ont du talent, voire du génie! Leurs partisans le proclament. M. Octave Mirbeau, bel écrivain, critique passionné, l'affirme. En tous cas, il faut constater que les amateurs, et le public n'ont pas mordu à la collection Thadée Natanson. Sans les parents et les amis du collectionneur, les œuvres de MM. Bonnard, Vuillard et Roussel ne se seraient pas vendues 150 fr. l'une dans l'autre. Le commissaire priseur obtint 60.000 fr. grâce à de précieux dévouements. M. Octave Mirbeau paya 1.050 fr. le *Portrait de M. Thadée Natanson*, par Vallotton, et 2.050 fr. *Enfant au bassin*, par Pierre Bonnard. De Pierre Bonnard M. Fénéon acquit *Petite fille*, pour 320 fr.; *Rue en hiver*, pour 410 fr.; de Vuillard, le *Jardin de Cannes*, pour 1.600 fr.; *Déjeuner du matin*, pour 800 fr. A M. André Gide revint, pour 1.600 fr., le *Portrait de M. Thadée Natanson*, par Vuillard. M. Romain Coolus paya 155 fr. *Au bois*, par Pierre Bonnard; M. Claude Anet, 860 fr. *Fontaine de Jouvence, matin*, par Roussel; M. Maurice Denis, 370 fr., *Terrasse de café*, par Vuillard. Furent adjugés à M. Natanson, de Pierre Bonnard, l'*Indolente*, pour 1.700 fr.; de Roussel, *Diane et Adonis*, pour 480 fr.; de Vuillard, *Autour du piano*, pour 500 fr.; les *Premiers fruits*, pour 2.700 fr.; la *Fenêtre sur les bois*, pour 2.600 francs.

Une toile de Cézanne, *Anvers*, peinte dans une riche harmonie verte, resta à M. Cassirer, de Berlin, pour 6.600 fr. L'Etat, que M. Octave Mirbeau, dans la préface du catalogue, conviait sérieusement à acheter la collection en bloc, se dispensa de mettre la moindre enchère!

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Pierre Bliard : *Fraternité révolutionnaire;* Emile-Paul. 5 »

Paul Bosq : *Souvenirs de l'Assemblée Nationale 1871-1875;* Plon. » »

Paul Déroulède : *70-71. Nouvelles feuilles de route;* Juven. 3 50

L. Dubreuilh : *La Commune;* Rouff. 7 »

H. Fleischmann : *La Guillotine en 1793;* « Publications Modernes » 3 50

M[lle] George : *Mémoires inédits publiés d'après le manuscrit original, par P.-A. Cheramy;* Plon. » »

Littérature

Marcel Cruppi : *La Violence;* Bernard Grasset. 1 50

Cyrano de Bergerac : *Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac;* « Mercure de France. » 3 50

Raoul Davray et H. Rigal : *Anthologie*

des poètes du Midi; Ollendorff. 3 50
Henri Lavedan : *Bon an, mal an*; Perrin. 3 50
Malwida de Meysenburg : *Le Soir de ma Vie*, suite des Mémoires d'une Idéaliste; Fischbacher. » »
William Angus Munro : *Charles Dickens et Alphonse Daudet, romanciers de l'enfant et des humbles*; Toulouse, Privat. » »
Novalis : *Henri d'Ofterdingen*, trad. de l'allemand par Georges Polti et Paul Morisse. Préface par Henri Albert; « Mercure de France ». 3 50
E. Rodocanachi : *Boccace, poète conteur, moraliste, homme politique*; Hachette. » »

Occultisme

Dr J. Grasset : *L'Occultisme hier et aujourd'hui*; Montpellier, Coulet et fils. » »

Poésie

Georges Docquois : *Le petit Dieu tout nu*; Fasquelle. 3 50
André Fontainas : *La Nef désemparée*; « Mercure de France ». 3 50
Blanche Sahuqué : *Le Chemin solitaire*; Sansot. 3 50

Roman

Ferdinand Bac : *Le Fantôme de Paris*; Fasquelle. 3 50
Jules Bois : *Le Vaisseau des Caresses*; Fasquelle. 3 50
Baronne Antoine de Brimont : *L'Essor*; Plon. 3 50
Burford-Delannoy : *L'Appartement du Mort*, trad. de l'anglais par la Comtesse de F. de Soucy; Hachette. 1 »
Emmanuel Delbousquet : *Miguette de Cante-Cigale*; Nouvelle librairie nationale. » »
Henri Duvernois : *Crapotte*; Albin Michel. 3 50
Max et Alex Fischer : *Camembert-sur-Ourcq*; Flammarion. 3 50
Charles Foley : *Jean des Brumes*; Ollendorff. 3 50
Ch. Foley : *Kowa la mystérieuse*; Laffitte. 3 50
Henri Harland : *La Tabatière du Cardinal*, trad. de l'anglais par Dauphin, Meunier; Hachette. 3 50
Hubert Krains : *Figures du Pays*; Bruxelles, Dechenne. 3 50
Hugues Lapaire : *L'Epervier*; Calmann-Lévy. 3 50
André Lichtenberger : *La Folle aventure*; Calmann-Lévy. 3 50
André Martorel : *Les Deux instincts*; Librairie universelle. 3 50
Richard d'Oniot : *La Conversion d'une Parisienne*; Bibliothèque Indépendante. 3 50
Jules Pravieux : *Mon mari*; Plon. 3 50
M. Reepmaker : *Une âme de femme*; Stock. 3 50
André Vernières : *Camille Frison, ouvrière de la Couture*; Plon. 3 50
E. Zahn : *Christen Rusi*, trad. de l'allemand par C. Boutibonne; Calmann-Lévy. 3 50

Sociologie

Ellen Key : *Le Siècle de l'Enfant*; Flammarion. 3 50
Alice Moisant : *Le Droit du plus fort*; Messein. 3 50
J. Novicow : *Le Problème de la Misère et les phénomènes économiques naturels*; Alcan. 7 50
André Tardieu : *Notes sur les Etats-Unis*; Calmann-Lévy. 3 50
Achille Viallate : *La Vie Politique dans les Deux Mondes*; Alcan. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de M. H.-B. Brewster. — La Ligue pour la Liberté de l'Art. — *La Revue des Idées*. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Mort de M. H.-B. Brewster. — M. H.-B. Brewster, qui publia ici même un livre d'une philosophie si fine et si libre, *l'Ame païenne*, vient de mourir à Farnborough (Angleterre), le 13 juin dernier. Son livre lui avait valu de sérieuses admirations et de belles amitiés. En m'annonçant sa mort,

M. G. Vannicola l'appelle « un maître de sérénité morale », — et c'était bien cela.

R. G.

§

La Ligue pour la Liberté de l'Art adresse aux gens de lettres et aux artistes une circulaire dont voici les principaux passages.

Paris, le 15 juin 1908.

Monsieur

Vous n'ignorez pas qu'un *Congrès international contre la Pornographie* a tenu ses assises à Paris, les 21 et 22 mai derniers...

...Nous croyons devoir appeler l'attention des hommes de lettres et des artistes sur une des résolutions prises par ce Congrès. C'est pourquoi nous avons l'honneur de vous faire savoir que le *Bureau international d'information contre la littérature immorale*, siégeant à Genève, a reçu la mission de fonder une « Union internationale de toutes les sociétés contre la pornographie ».

Le but de cette Union est simple : *Informer*, c'est-à-dire *dénoncer*. Grâce à l'*Union internationale*, toute œuvre pornographique sera dorénavant, dès son éclosion, signalée aux sociétés anti-pornographiques du monde entier, en sorte qu'elle pourra être poursuivie, condamnée ou interdite immédiatement, non seulement dans son pays d'origine, mais aux quatre coins du monde.

La Société des Gens de Lettres (de Paris) ayant apporté son adhésion solennelle au Congrès international contre la pornographie et, conséquemment, ayant approuvé l'extension des pouvoirs du Bureau international d'Information (de Genève), on peut, sans doute, avoir toute confiance dans ledit Bureau international pour faire respecter partout les droits de l'art français. La pornographie, seule, est visée ; cela est évident. Mais encore faudrait-il savoir exactement ce que c'est que la Pornographie. A défaut d'une définition précise que le Congrès ne nous a pas donnée, nous trouvons dans les rapports des Congressistes de précieux renseignements. En sachant ce que l'on condamne aujourd'hui, nous pouvons deviner ce que l'on condamnera demain.

Lisons donc ces rapports :

M. Joseph Pappers, instituteur à Cologne, premier secrétaire de la *Fédération des Sociétés masculines contre la pornographie*, déclare qu'en Allemagne c'est surtout la « Science qui sert de manteau à l'impudeur » (*Rapports sur l'état de la pornographie dans chaque pays et sur sa législation*, page 5).

M. William Coote, secrétaire de la *Littérature immorale et de la Législation* (!) de Londres, s'enorgueillit, au nom de la *National vigilance Association*, d'avoir arrêté et fait condamner les traductions de *Zola* et de *Maupassant* (*id.*, pp. 22 et 23).

M. Joseph Cels, de Bruxelles, secrétaire général de la *Ligue belge contre la licence des étalages et de l'immoralité* (*sic*), déclare obscène « la représentation par l'écrit, par l'image ou par le geste, de tout ce qui peut éveiller les passions sexuelles ou provoquer des curiosités malsaines » (*id.*, p. 32).

Cette « définition » de l'obscénité a permis à la Ligue dont M. Cels est le secrétaire de faire interdire en Belgique de nombreux livres et de nombreux journaux français (dont *le Rire* et *la Vie Parisienne*) et de faire saisir, ces jours derniers, les publications *pornographiques* suivantes :

Aphrodite, de Pierre Louys ; *Claudine à l'Ecole*, de Willy ; *Une Passade*, de Pierre Veber ; *l'Art et le Beau*, de Louis Legrand ; *les Dessous de Bruxelles*, de Maurice Saye ; *les Images galantes*, de John Grand-Carteret ; ainsi qu'un grand nombre d'œuvres de Paul de Kock, Armand Silvestre, etc. (Le *Journal du Matin*, de Bruxelles, 25 mai 1908).

M. Bérenger, de Paris... Mais tout le monde connaît son œuvre... C'est par ses soins qu'ont été condamnés ou poursuivis Jean Richepin, Paul Adam, René Maizeroy, Catulle Mendès, Raoul Ponchon, Oscar Méténier, Hugues Delorme, Lucien Descaves, Willette, Louis Legrand, Forain, Louis Morin, Jean Veber, Steinlen, et cent autres...

C'est par son omnipotence *dirigeant* les lois répressives et *supprimant* les lois de liberté (notamment la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la Presse) qu'une dizaine de « petits » journaux sont *interdits* dans certaines gares, en même temps

que quelques livres parmi lesquels *Tigre et Coquelicot*, de M. Charles-Henry Hirsch, et *Une vie*, d'un certain pornographe déjà condamné en Angleterre : Guy de Maupassant.

(Bien que ces faits soient de notoriété publique, il est évident que la Société des Gens de Lettres les ignorait. Elle ne connaissait M. Bérenger que comme auteur de la fameuse loi de sursis — qu'il n'a pas inventée, du reste.)

M. Regout, député, délégué de la *Société hollandaise pour l'honneur et la vertu*, estime obscènes « les dessins dans le genre de ceux qui se trouvent dans *le Rire* « et le *Deutsche Zitz-Hatt* et les écrits de même nature ».

Des pièces comme *Vous n'avez rien à déclarer*, ou *die Dame von Maxim*, sont, pour lui, « d'une obscénité incroyable » (*id.*, p. 42).

M. le Professeur Rodolfo Bettazzi, de Turin, s'est adressé au procureur du roi « pour obtenir qu'il ne permît pas l'exposition des plus sales vignettes de l'*Asino* » (*id.*, p. 49). Il est bon de dire que l'*Asino* est un journal exclusivement satirique anticlérical.

Enfin, M. Jérome Perinet, de Genève, président du « Bureau international d'information contre la littérature immorale » dont nous parlons plus haut, s'exprime ainsi :

« Tous les livres obscènes publiés en France, en Allemagne, en Autriche, en Ita- « lie, nous arrivent en Suisse et remplissent nos kiosques. Les plus mauvais, nous « obtenons encore de les faire ôter de la montre, mais de nouveaux apparaissent « aussitôt, plus nombreux et *pires que les autres*. C'est ainsi que vient d'apparaî- « tre en montre, partout, un volume à 95 centimes de la « Modern-Bibliothèque » : « *La leçon d'amour dans un parc*, etc.

« Cette édition illustrée à bon marché fait beaucoup de mal à la jeunesse.

« *Paris-Galant*, *Aphrodite*, *les Aventures du roi Panzoles* (sic), *l'Art d'aimer*, d'Ovide, etc. » (*id.*, p. 53).

Et, plus loin (p. 54), à propos de théâtre :

« Nous avons en Suisse, bien souvent, des troupes de passage qui nous appor- « tent sur la scène des pièces ignobles, comme celle que l'on joue en ce moment « à l' « Espérance » : *Amour et Cie*. Ce n'est pas de l'obscénité, c'est de la cochon- « nerie toute pure, et il y a chaque soir salle comble. Nous nous sommes plaints « à la police. Quand une pièce est connue pour être immorale, les comités diffé- « rents en réfèrent aux autorités compétentes et obtiennent souvent ce qu'ils de- « mandent.

« C'est ainsi que le comité de Lausanne a fait cesser dernièrement la représen- « tation d'*Education de Prince*. Sur la demande de la municipalité, la direction « du théâtre a supprimé les représentations de cette pièce et les a remplacées par « d'autres. »

A quibusdam disce omnes.

Nous avons intentionnellement puisé nos exemples dans les rapports écrits de Messieurs les Membres du *Congrès international contre la Pornographie*. Nous compléterons bientôt cette énumération, d'après les déclarations verbales tombées de la bouche des orateurs, au cours des quatre séances qu'a tenues le Congrès. Mais il fallait que l'on sût, tout de suite, que l'œuvre de ces Messieurs va se continuer désormais, et que les Sociétés anti-pornographiques du monde entier ont décidé d'obéir au mot d'ordre lancé de Genève. Il fallait que l'on sût qu'*Education de Prince* est une saleté, qu'*Aphrodite* est une ordure, et que la Morale, dès aujourd'hui, condamne tout cela.

Que ne condamnera-t-elle pas demain ?

P.-S. — Pour les artistes qui croient encore que les Ligues antipornographiques ne poursuivent que la pornographie et qu'elles respectent l'Art, citons cet extrait du rapport de M. Joseph Pappers (pages 13) :

« Pour déclarer qu'une chose est obscène et par conséquent de nature à blesser la morale en général, le juge doit s'inspirer du sentiment du peuple avec lequel il a au moins autant de points de contact que l'artiste. L'artiste qui, par profession, s'occupe de nudités, n'est peut-être pas choqué par des illustrations de ce genre. *Mais son opinion ne saurait influer sur le prononcé du jugement. On ne peut pas non plus faire entrer en ligne de compte qu'une illustration est exécutée d'une façon artistique. En dépit de l'art, et souvent même à cause des raffinements artistiques d'une œuvre*, le sujet de cette dernière peut agir sur les sens de la façon la plus pernicieuse.

« *On ne peut dire combien les appréciations favorables des artistes ont déjà causé de mal.* »

M. Bérenger avait déjà dit : *L'art n'est pas une excuse.*

L'adresse de la Ligue est 111, avenue Victor Hugo-Paris.

§

La Revue des Idées — Une société vient de se constituer pour acheter la *Revue des Idées*, qui continuera à paraître dans le même esprit, sous la direction de M. Remy de Gourmont, avec M. Lucien Corpechot pour rédacteur en chef. L'Administration de la *Revue des Idées* est transférée dans les locaux du *Mercure de France*.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES PLUS BELLES PAGES DE CYRANO DE BERGERAC, avec des pages inédites, une Notice de Remy de Gourmont, un portrait, deux gravures anciennes (*Le Pédant joué. Lettres satiriques et amoureuses. Scènes de la mort d'Agrippine. Entretiens pointus. Voyage à la Lune et au Soleil. Fragments de Physique. Appendice : Documents biographiques. Jugements littéraires et scientifiques. Bibliographie.*) Vol. in-18, 3.50.

HENRI D'OFTERDINGEN, de Novalis, traduit et annoté par Georges Polti et Paul Morisse. Préface de Henri Albert. Portrait d'après le tableau de Hader. Vol. in-18, 3.50.

LA NEF DÉSEMPARÉE, poèmes (*Le Jardin des Iles claires. La Nef désemparée*), par André Fontainas. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Tour à tour, le disert propagandiste prend corps à corps la diarrhée des nourrissons, l'ignorance ménagère, le logement insalubre, la pollution des eaux, la tuberculose, l'alcoolisme; il ne se borne pas à dénoncer les agents délétères, à flétrir les germes corrupteurs, etc. — PAUL STRAUSS, *Figaro*, 6 juin.

Mère criminelle. Enfant dévoré par les pourceaux. Suicide du complice. — Titre d'article, *La Liberté*, 19 juin.

Ulmo n'a pas eu la moindre envie d'en finir avec l'existence, et, s'il a pleuré, c'est, à l'instar des crocodiles, de regret de n'avoir pu arriver à palper la grosse somme. — HENRI ROCHEFORT, *La Patrie*, 13 juin.

Certes, son but a été vertement atteint. — *Libre Parole*, 21 juin.

Pour mieux éclairer votre conscience, agissez ainsi : pelez et découpez une douzaine de pommes en tranches mi-épaisses. — *La Cuisine des Familles*, n° 155, p. 137.

Dès qu'elle se fut imbue de la certitude d'être en possession de l'instruction nécessaire, Huguette Colomieu ne songea plus qu'à prendre son élan, en lâchant les étrivières. — A. JACQUES BALLIEU, *Les Sports*, 20 mai.

Septième arrondissement. L'Ecole militaire. Inscrits : 2232. Votants 2501. — *Le Journal*, 4 mai.

Mais ce qu'ils donnent d'une main, ils le marchandent de l'autre par des restrictions et des mesures d'exception. — *Lettre de Pie X aux Cardinaux français*, 17 mai.

Celui-ci [Harden] continue à être jugé très sévèrement par la presse, à l'exception des journaux qui, depuis le commencement de l'affaire, sont restés ses partisans. — *Gazette*, 25 mai.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

OUVEAUTÉS

Max et Alex FISCHER

CAMEMBERT-SUR-OURCQ

ROMAN

volume in-18, couverture illustrée de BARRÈRE. — Prix.............. 3 fr. 50

Lucien ALPHONSE-DAUDET

LE CHEMIN MORT

ROMAN

volume in-18. — Prix.. 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

dirigée par le Dr Gustave LE BON

E. BOUTY

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES

LA VÉRITÉ SCIENTIFIQUE

SA POURSUITE

volume in-18. — Prix.. 3 fr. 50

Mettre en lumière les caractères généraux de la vérité scientifique, le rôle que jouent ...érience et le raisonnement dans sa découverte; montrer l'unité réelle de l'effort sous ...versité indéfinie de ses formes, l'étroite solidarité des sciences considérées à la fois ... leur développement logique et historique, tel est l'objet essentiel de ce livre.

ŒUVRES DRAMATIQUES DE WILLIAM SHAKESPEARE

COMÉDIES, TRAGÉDIES, etc.

Traduction nouvelle entièrement conforme au texte anglais, avec annotations

Par Georges DUVAL

TOME QUATRIÈME

Le Roi Lear — Le Roi Henry V — La Première partie de Henry VI
La Seconde Partie de Henry VI — La Troisième Partie de Henry VI

volume in-18. — Prix.. 3 fr. 50

L'Édition sera complète en 8 volumes

Envoi contre Mandat-Poste

BULLETIN FINANCIER

Le marché présente de meilleures tendances. Cependant, le 3 o/o français a perdu deux points depuis un mois.

C'est que la Chambre a voté les premiers articles de l'impôt sur le revenu et admis le principe d'un impôt sur la rente.

D'autre part, la question du rachat de l'Ouest a donné lieu au Sénat à une longue et intéressante discussion. En fin de compte, les partisans du rachat l'ont emporté de trois voix. Ce vote ne laisse pas d'inquiéter le monde capitaliste, qui y voit le premier pas officiel dans la voie de la socialisation.

La plupart des autres valeurs sont en progrès. L'Extérieure espagnole s'inscrit à 96,60, gagnant deux points depuis un mois; le Turc unifié à 96,20. Les fonds russes se comportent assez bien: nous trouvons le 4 o/o consolidé à 88, le 4 o/o 1901 à 86, le 3 o/o 1891 à 74,10, le 3 o/o 1896 à 72,20, le 5 o/o 1906 à 98,06, le Bon du Trésor à [illegible]

Le groupe des établissements financiers offre une bonne tenue: le Crédit Lyonnais se maintient à 1171, la Société Générale à 664; le Comptoir d'Escompte s'avance à 694. Quant aux affaires, elles sont plutôt calmes. Cependant la Société Générale et la Banque de Paris procèdent en ce moment à une émission de 100.000 obligations de 500 fr. en faveur des *Etats-Unis du Brésil*. On annonce aussi une prochaine émission par la Société Générale au bénéfice de la *Compagnie du Nord-Donez*.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.